

Le Samedi

VOL. IX. No 43
MONTREAL, 26 MARS 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

IL Y A CENT ANS



LA BRODERIE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 26 MARS 1898

LE FRUIT DE L'EXPÉRIENCE



I

Voilà une invention que nous soumet un de nos lecteurs habitant la campagne et qui paraît convenir au temps incertain que nous traversons. Ça, c'est pour la neige.

ERRATA

Dans notre dernier numéro nous publiions les portraits de nos orateurs sacrés du Carême, à Montréal, et une vue de la chambre où le malheureux Coe a été tué. Les photographies originales de ces dessins sont dues : celles de Mgr Bruchési et du R. P. Hébert, à MM. Quéry frères, photographes, Côte St-Lambert ; celles des R. P. Lalonde et Strubbe, à MM. Laprés et Lavergne, photographes, coin St-Denis et Ontario ; celle de la victime du drame de la rue De Montigny, à M. E. Laflamme, photographe, 1572 rue Notre-Dame.

Que ces messieurs veuillent bien nous excuser de notre involontaire oubli.

BOUQUET DE PENSÉES

Une mauvaise mère est la pire femme sur la terre.

x

L'amour, en cette fin de siècle, devrait se nommer \$'amour.

x

Quand un jeune homme est amoureux, il souffrirait que celle qu'il aime veille toute la nuit.

x

C'est toujours la meilleure femme du monde "celle" qui ne se querelle pas avec sa couturière.

x

Une femme ne connaît jamais exactement ce qu'elle pense d'un homme avant qu'elle ne l'ait épousé.

x

Quand une femme devient veuve, elle commence de suite à parler de son extrême jeunesse quand elle s'est mariée.

x

Un homme est un imbécile quand il est jaloux d'une honnête femme. C'est un fou quand il est jaloux d'une femme qui ne vaut rien, mais il est doublement fou de se couper la gorge pour n'importe laquelle.

UN SOLITAIRE.

Il est bien des choses, en politique, auxquelles on se résigne, sans être converti à aucune. — THIERS.

IMPOSSIBILITÉ

Muzodor.—Dis donc, Taupin, serais tu un vrai, vrai bon camarade ?

Taupin.—En peux-tu douter, Muzodor ?

Muzodor.—Eh bien, alors, donne moi un cigare.

Taupin.—Peux pas, je n'ai que celui que je fume et celui que je fumerai après.

UN PETIT CŒUR SENSIBLE

La petite Marie (à la dame dont le bébé venait de mourir).—Je vous plains bien, madame ; je sais ce que vous ressentez, car j'ai, moi, perdu une fois un petit frère et j'en ai eu bien du chagrin.

La dame.—Tu es une gentille petite fille, ma chérie, et je te remercie beaucoup de ce que tu me dis là. Mais quand donc est mort ce petit frère, je ne m'en rappelle pas du tout ?

La petite Marie.—Oh, six ans avant que je ne sois née. Mais c'est maman qui m'a tout raconté cela.

SA CRAINTE

Lui.—Tiens, ma chérie, voilà un livre de cuisine.

Elle.—Merci, mon ami, mais j'en avais déjà un.

Lui.—Je le sais, mais je crains qu'il ne contienne des erreurs typographiques.

UNE GROSSE FAMILLE

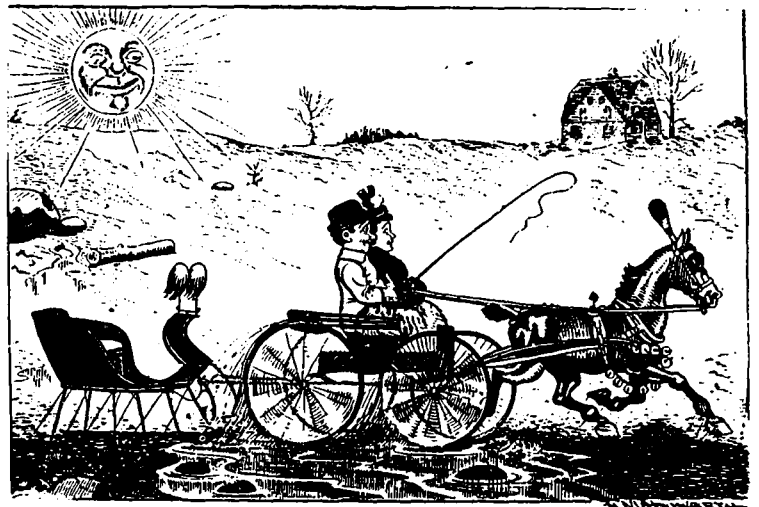
M. Bellumeur a une femme qui pèse 250 livres et pas d'enfants. Aussi, à un monsieur qui lui demandait hier s'il avait une grosse famille, il répondit :

—Elle est grosse, très grosse, mais pas nombreuse.

SOLLICITUDE

La ménagère.—Hier je vous ai commandé deux douzaines d'œufs frais que je vous ai payés et vous ne m'en avez envoyé que 20.

L'épicier.—C'est que, voyez-vous, il y en avait quatre de mauvais et j'ai pensé que cela ne vous ferait aucun plaisir de les recevoir.



II

Ça, c'est pour le dégel.

L'auteur nous soumet son idée sans aucune espèce de prétention à un brevet quelconque et nous la transmettons telle quelle.

Il en est de certaines profondes offenses morales comme de certaines maladies. Ce ne sont pas elles qui tuent mais les complications qu'elles produisent. — VALTOUR.

Notre Nouveau Feuilleton : FANCHON LA VIELLEUSE

Roman inédit — Par JULES MARY

Avec de nombreuses illustrations dans le texte, sera, PROCHAINEMENT, publié dans le "Samedi"

Voici un roman inédit, avec des illustrations également inédites, dues au crayon du célèbre artiste Louis Tinayre, que les lecteurs et surtout les lectrices du SAMEDI suivront avec le plus grand intérêt. En effet, c'est une exquise et touchante histoire, racontée avec une émotion, une variété d'intérêts, une intensité dramatique rarement atteintes même dans les plus remarquables œuvres de l'écrivain, aimé du public, qu'est monsieur Jules Mary.

FANCHON LA VIELLEUSE, c'est l'enfant aux prises avec la vie dans ce qu'elle a de plus ardu, de plus difficile.

Contre FANCHON LA VIELLEUSE vont se liquer les bandits les plus pervers, les dangers les plus terribles. Bandits qu'elle vaincra, dangers qu'elle traversera sans y perdre un rayon de sa gloire, une lueur de son sourire : en plein bonheur.

FANCHON LA VIELLEUSE sera le plus intéressant roman de toute la série qu'a publié le "Samedi".

NOUVEAU SYSTÈME



I

Boulingrin (qui est affligé d'un horrible mal de dents).—Aïe... mon Dieu... faut-il que je sois fainéant pour ne pas oser me débarrasser d'une dent qui me fait tant souffrir ! J'avais pensé qu'en attachant une ficelle après j'aurais le courage de la tirer, mais...

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLXXII

CORDE DE PENDU

SONNET INÉDIT

A une dame en lui envoyant un bout de la corde d'un pendu.

Voici la corde d'un pendu
Que je mets à vos pieds, madame,
C'est, pour une charmante femme,
Un présent bien inattendu.

Mais si, comme on l'a prétendu,
Cette corde est un sûr dictame
Pour les maux du corps et de l'âme,
Gage d'un bonheur assidu,

Moi qui, plaignant le pauvre diable
D'avoir été si misérable,
Accusais le ciel malfaisant,

Moi dont le cœur était si tendre !
Voilà que je trouve à présent
Qu'il a fort bien fait de se pendre !

GUY DE MAUPASSANT.

INSTANTANÉS

LE CHANT DU CYGNE

Sur l'onde calme et bleue des grands lacs transparents, un cygne glissait en se mirant.

Il voguait lentement, insoucieux des brises folles, et, mollement, de son aile blanche, il écartait les brins d'herbes et de fleurs que le courant ramenait sans cesse près de lui.

Et dans cette obscurité tiède, on eût dit une étoile blanche qui scintillait dans la pâleur des eaux, — à voir sur l'onde calme et bleue le cygne qui glissait en se mirant.

**

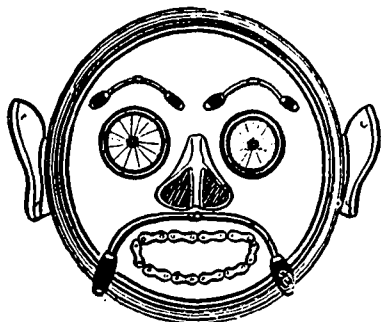
Mais, écartant les aubépines enchevêtrées, le chasseur parut et le cygne qui promenait par delà les flots son indolente rêverie du soir, s'arrêta foudroyé.

Le lac s'illumina, puis s'assombrit. Et le cygne disparut dans l'onde très calme, tandis qu'en tourbillons légers, des cercles frissonnants s'élargissaient jusqu'aux rives parsemées d'asphodèles et de lisérons bleus...

**

Or, derrière un peuplier, la lune se leva triste et froide dans la nuit. Le cygne remonta pour chanter et mourir.

Et la brise embaumée détacha de son aile des plumes blanches



Ce qu'on peut appeler une bonne tête de bicycliste.

rosées de sang qui se mirent à voguer sur les frémissements argentés du lac mystérieux ; et puis elles s'envolèrent doucement, guidées par d'invisibles mains, dans les corolles des églantines et dans les nids des oiseaux, comme si Dieu — idéal Désir — eût voulu l'existence inséparable de la douleur.

Et le silence du soir s'endormit sur le lac et derrière un peuplier la lune se leva triste et froide dans la nuit.

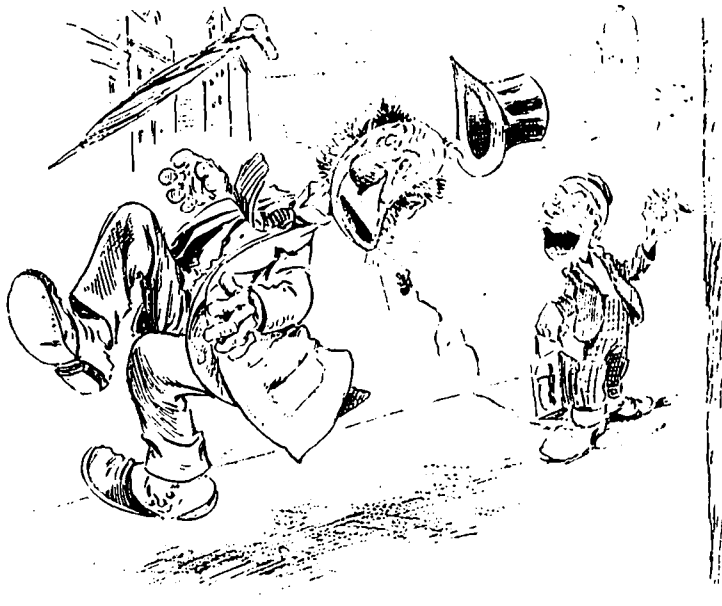
LÉON BARRÉ.

CE QU'IL FERA

La tante. — Et toi, Baptiste, qu'est ce que tu feras quand tu sera grand ?
Baptiste (qui souffre impatiemment la discipline sévère à laquelle le soumettent ses parents). — Moi ? un orphelin.

MANQUANT DE CLARTÉ

Le professeur. — Oui, monsieur, une goutte de ce poison, mise sur la langue d'un chat, est suffisante pour tuer, instantanément, l'homme le plus robuste.



II

...Aïe !!!!
Le petit Pat (circus de hottes de son état, qui ne pouvait laisser passer cette chance d'être utile à quelqu'un). — "Shine", m'sieu ?

SON PARI

La dame charitable (qui vient de faire l'aumône à un tramp). — Mais pourquoi donc ne travaillez-vous pas ? Vous seriez beaucoup plus heureux que vous ne l'êtes en mendiant.

Le tramp. — Je le sais bien, madame, mais cela me ferait perdre mon pari.

La dame. — Perdre votre pari ?

Le tramp. — Oui, j'ai parié \$5,000 que je suis capable de vivre jusqu'à 80 ans sans travailler.

CERCLE VICIEUX

Le vieux monsieur. — Pourquoi donc pleure-tu, mon petit ami ?

Le petit garçon. — Parce que maman vient de me fouetter.

Le vieux monsieur. — Et pourquoi as-tu été fouetté ?

Le petit garçon. — Parce que je pleurais.

SAGE PRÉCAUTION

Madame Bonnebille. — Votre fille, m'a-t-on dit, parle plusieurs langues ?

Madame Laconnais. — L'arler est peut être beaucoup dire, mais elle sait dire "oui", dans toutes les langues connues.

Madame Bonnebille. — Ah, vraiment ! Mais à quoi cela peut il bien lui servir ?

Madame Laconnais. — C'est dans le cas où quelque noble étranger la demanderait en mariage.

Un peuple qui trafique des fonctions publiques, et met sa faveur à l'encaen, ne mérite pas d'être libre. — G. BOISSIER.

UN NOUVEAU COUSIN DU ROI D'ANGLETERRE

George, II, roi d'Angleterre, était contrarié par ses ministres pour la nomination d'un vice-roi d'Irlande. Il s'était levé avec dépit et avait gagné son appartement, laissant ses ministres dans le plus grand embarras, car il n'avait pas pris de décision. Voyant que Sa Majesté ne revenait point, ses ministres lui députèrent lord Chesterfield, comptant sur les ressources de son esprit pour calmer l'agitation du monarque, et pour obtenir ce que tout le monde souhaitait. Chesterfield ouvre tout doucement la porte, et s'approche d'un air très respectueux du fauteuil où le prince s'était jeté. "Je suis chargé, sire, dit-il, de savoir de quel nom Votre Majesté veut qu'on remplisse le blanc laissé sur la patente. — Mettez-y le diable, répond le roi en colère. — Mais, sire, repliqua le ministre du ton le plus sérieux, le diable sera donc, qualité de féal et aimé cousin de Votre Majesté ?" George éclata de rire, et la paix fut faite.

AVEC LA NOUVELLE MODE



MÉNÉLIK

SONNET BIZARRE

Roi chez qui Tout-Paris pour l'heure se goberge,
Il règne en un pays très méridional,
Il fait lui-même son marché, c'est peu banal,
Il habite dans une maison sans concierge.

FRANÇOIS COPPÉE.

Sur son onagre zain le soleil d'or l'asperge,
L'escarboucle rutile au creux du pectoral,
Et son poing bossué d'un rubis sidéral
Porte comme une croix l'éclair de sa flamberge!

JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA.

O prince sympathique et qui plaît au public,
La fille de Roland eût été de toi digne!
Oui, j'écrirai plus tard : le fils de Ménélik.

HENRI DE BORNIER.

Une toison d'un noir insigne
Domine son front ardoisé...
N'y touchez pas... il est frisé!

SULLY-PRUDHOMME.

LA VOIX DE L'AIGUILLE

Les peintres décorateurs ont l'habitude, avant de reproduire sur la toile ou sur les panneaux les ornements et les motifs d'architecture, de les tracer sur des feuilles de papier; puis, ce premier travail terminé, on livre le dessin aux élèves qui le transpercent de petits points qui servent à le poncer sur les murailles, ainsi que l'on fait sur les étoffes pour les broderies.

Ils se servent pour exécuter ce pointillé de petits instruments appelés *piquoirs*, qui ne sont autre chose que des aiguilles enfoncées par la tête dans de courts morceaux de bois.

Un jour, simple rapin, je ne retrouvai point, au moment de me remettre au travail, mon *piquoir* à sa place habituelle. Après une exploration minutieuse des boîtes à dessin de mes jeunes camarades, je me décidai, de guerre lasse, à le chercher sous la table.

Je ne tardai pas à le découvrir, gisant sur le parquet, mais dans quel état, hélas! Le manche de bois écrasé par un pied pesant et malencontreux avait laissé échapper l'aiguille, qui, brisée elle-même en plusieurs morceaux, faisait la plus piteuse mine qu'aiguille ait jamais faite.

Tout à coup, je crus percevoir un léger soupir... quelque chose comme un doux gémissement... et j'entendis comme un bruissement à mon oreille, un murmure étrange et comme une voix sèche et métallique qui disait :

" Hélas! vit-on jamais aiguille aussi malheureuse que moi! Après une existence si tourmentée venir expirer ici, sous les pieds d'un misérable rapin!"

* *

" J'étais si heureuse! je menais une existence si paisible et si agréable chez cette dame qui vint, un jour, m'acheter chez MM. Kirloy, Beau et Cie.

" Dès qu'elle m'aperçut, elle me distingua au milieu de mes compagnes, me prit délicatement entre ses jolis doigts rosés et me plaça dans une délicieuse habitation de velours ponceau, auprès d'une certaine quantité de compagnes, aussi heureuses que moi de la délirante inactivité où l'on nous laissait.

" Au moindre mouvement de l'étui, nous roulions agréablement les unes sur les autres, sans nous faire aucun mal, protégées par le velours soyeux qui amortissait nos chutes.

" Un jour, cependant, cette jolie dame qui nous employait si rarement, me choisit entre toutes les autres, me plaça entre ses doigts effilés, puis ayant passé dans ma tête une soie fraîche et brillante, se préparait à broder une légère et charmante mousseline, lorsqu'un laquais annonça une visite.

" Émue et troublée, la jeune dame m'enveloppa précipitamment dans la mousseline qu'elle roula négligemment et qu'elle posa ensuite sur sa table à ouvrage. Elle rajusta sa coiffure, se cambra la taille, sourit agréablement devant un miroir et alla se poser vivement, indolente et gracieuse, sur un canapé, prête à recevoir la visite annoncée.

" Dans sa précipitation, elle avait négligé de me fixer sur l'étoffe, de sorte que je glissai sur le parquet, et un domestique inattentif me balaya brusquement, me jetant dans un amas de poussière, où je restai jusqu'au lendemain matin, déjà ternie et quelque peu rouillée par le contact du voisinage déplorable près duquel je me trouvais.

" Ce fut là ma première mésaventure, et la source de tous les malheurs qui suivirent.

Deux jours après, j'étais dans la rue, sur un hideux tas d'ordures. Je voyais déjà s'approcher la vilaine charrette, où j'allais être jetée sans pitié, lorsqu'une gentille ouvrière m'aperçut.

" Joyeuse, vive et alerte, elle se baissa lestement, me prit entre ses doigts mignons et me fixa à son corsage. Une lueur d'espérance me revint au cœur, j'étais sauvée.

" Ainsi portée par elle, ou plutôt sur elle, nous arrivâmes bientôt à sa modeste chambrette. Ah! ce n'était plus le luxueux salon aux lambris dorés dans lequel j'avais commencé mon existence; et, cependant, cet humble intérieur me plaisait autant: tout y sentait le bonheur et la gaieté.

" Mon logis ne fut plus un riche écrin de velours, mais une petite pelotte de soie grise. Je ne restai plus, indolente et paresseuse, à attendre pendant des mois entiers qu'on voulut bien m'employer; chaque jour, ma gentille maîtresse me détachait prestement de la pelote, et en un clin d'œil, me faisait glisser entre ses doigts avec une agilité merveilleuse.

" Je ne me plaignais pas de cette activité, car mon ancienne existence n'avait amoillie, et j'étais heureuse de constater que je pouvais être utile à quelque chose; ce travail, un peu pénible pourtant, ne me lassait point, au contraire.

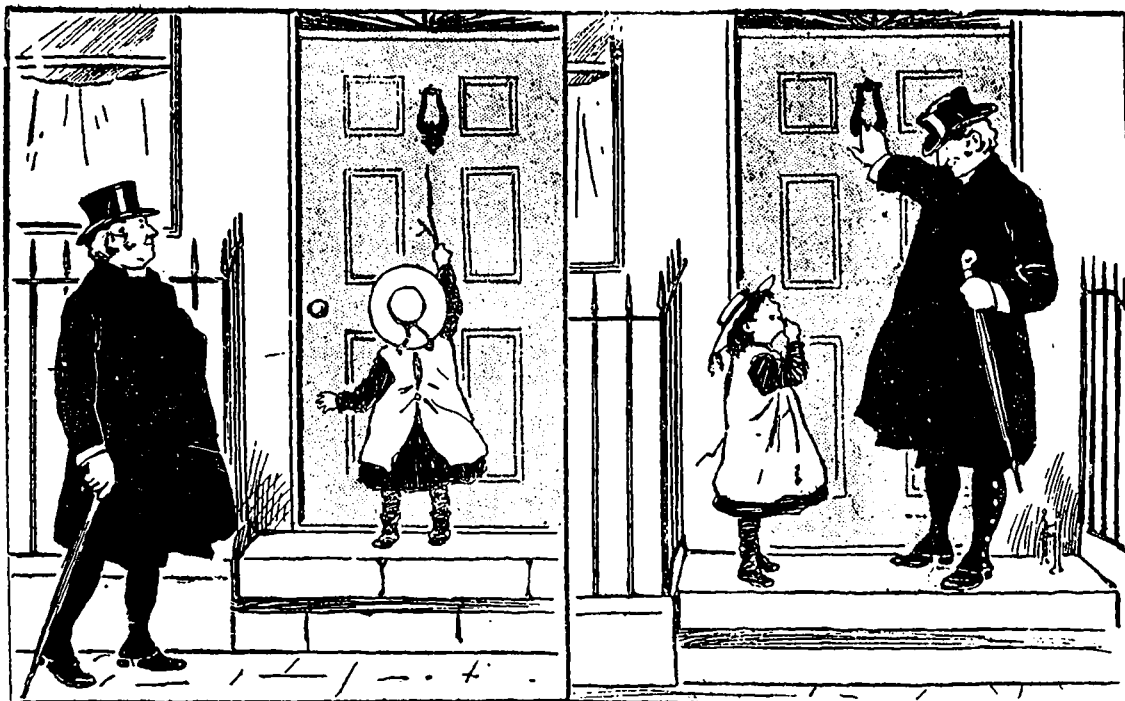
" Mais un jour ma gentille maîtresse ne vint pas me prendre, comme

AMÉNITÉS



Belle-maman.—Mes compliments, mon gendre, mais vous êtes absolument charmant, ce soir!
Son gendre.—Vous êtes... bien... bonne, belle-maman... Désolé de ne... pouvoir vous... retourner... le compliment.

UN BON TOUR



I
Le pasteur. — Tu n'es pas assez grande, ma chère petite, tu n'y arrivera jamais !

II
— Attends, je vais frapper pour toi.

elle avait l'habitude de le faire chaque matin ; j'étais fort étonnée de cet oubli, et je la considérai attentivement, cherchant à me rendre compte des causes de cet abandon.

“ Je la vis pensive, absorbée dans la lecture d'un petit billet qu'elle embrassa furtivement et qu'elle cacha dans son corsage.

“ Comme je me perdais en réflexions, la porte s'ouvrit vivement, un jeune homme entra : vêtu d'une manière élégante, l'air dégagé et quelque peu hautain.

“ Je le reconnus immédiatement, c'était le frère de ma première maîtresse.

“ Il s'approcha de la petite ouvrière, s'assit près d'elle, et lui parla longtemps, longtemps ; puis approchant ses lèvres de sa main, il prit congé en promettant de revenir bientôt.

“ Ma petite maîtresse l'avait écouté, les yeux baissés, la poitrine légèrement soulevée par l'émotion qu'elle éprouvait aux discours du jeune et élégant visiteur.

“ Restée seule, elle revint s'asseoir près de la table où elle avait l'habitude de travailler, elle voulut à plusieurs reprises prendre son ouvrage, mais l'étoffe lui tomba des mains ; elle resta songeuse et inactive, la tête dans ses deux mains, et je sentis bientôt une larme brûlante, échappée de ses jolis yeux et qui tomba sur moi.

“ A partir de cet instant, je retombai dans l'oisiveté, délaissée par celle qui m'avait tant fait travailler auparavant et qui n'avait plus le cœur à l'ouvrage.

“ Le lendemain, au moment où ma maîtresse venait cependant de me prendre pour se remettre au travail, le jeune visiteur entra. “ Victoire ! ma chère amie, cria-t-il joyeusement, j'ai le consentement de ma mère. Je viens vous chercher pour vous présenter à elle.”

“ Aussitôt la jeune fille laissa tomber à terre l'étoffe où elle m'avait à peine piquée et dont je me détachai. Je roulai sur le plancher, et j'y restai jusqu'au jour où un jeune peintre, chargé de remettre à neuf la chambrette abandonnée par l'ouvrière, me ramassa et me fixa dans cet odieux morceau de bois qui git là, près de moi.

“ Depuis je n'ai plus à me plaindre de mon inactivité, car on m'emploie chaque jour et souvent du matin au soir ; mais à un travail étrange, bizarre ; auquel je n'étais pas accoutumée et qui ne me plaît guère ; cependant, comme je suis très philosophe, je ne me lamentais pas de ce nouveau genre de vie et je m'étais résignée à ma destinée ; mais, ce matin, voici que le petit camarade de mon nouveau maître me jette maladroitement à terre et m'y écrase avec le pied.

“ Ce fut pour moi le coup de la mort... maintenant mon existence est brisée ! je n'ai plus...”

Comme l'aiguille prononçait ces der-

niers mots, je ressentis une vive secousse, j'ouvris les yeux, car — il faut l'avouer — je dormais profondément depuis une heure, et le chef d'atelier, n'approuvant guère cette manière d'employer le temps, vint de me réveiller brutalement. Je balbutiai quelques excuses.

“ J'empruntai un piquoir à mon voisin, et je me remis à l'ouvrage, mais poussant de temps en temps un soupir, je me prenais, malgré moi, à plaindre la triste destinée de la pauvre petite aiguille dont l'existence était bien réellement finie.

L. RICQUIER.

BIEN CERTAIN

Premier écolier. — Moi, j'aurais bien aimé vivre du temps d'Adam.

Second écolier. — Pourquoi ça ?

Premier écolier. — Il n'y avait pas tant de leçons d'histoire à apprendre qu'aujourd'hui.

SUGGESTION

Oscar (qui vient d'achever glotonnement son gâteau). — Dis donc, Marie-Louise, si tu veux, nous allons jouer à la ménagerie, tu seras le maître de la ménagerie et moi le singe.

Marie-Louise (alléchée par ce tableau). — Oh, oui ! Qu'est-ce qu'on va faire alors ?

Oscar. — Comme je suis le singe, pour me faire travailler tu commenceras par me faire manger ton gâteau.

OU SERAIT LA DIFFÉRENCE

Monsieur T'levide (qui est un amateur en hypnotisme). — Mademoiselle Lallèche, consentiriez-vous, pour un moment, à concentrer toutes les forces de votre esprit sur absolument rien ?

Mlle Lallèche. — Si ça vous fait plaisir ? Mais est-ce que cela ferait de la différence si je les concentrait sur vous ?

FACILE A COMPRENDRE

Rouleau. — Si je comprends bien, votre femme est malade ?

Bouleau. — Oui, très malade ; voilà trois jours qu'elle ne parle pas.

Rouleau. — Oh, mon pauvre ami ! Alors elle est effectivement très malade.

UN MONDE DE DÉSOLATION

Elle. — Oh, George ! Je suis persuadée que si je mourais tu m'oublierais bien vite et...

Lui. — Oh ! Alice...

Elle. — ...que tu te marierais avec quelqu'autre fille ?

Lui. — Oh y en a-t-il, d'autres filles ?

UN BON TOUR — (Suite et fin)



III
La petite Toulouze. — A présent, m'sieu, sauvez-vous vite aussi, car le m'sieu qui est là dedans est bien méchant.

IV
Et l'infortuné pasteur, victime de son obligeance, en a été réduit à expliquer au propriétaire, venu avec de très mauvaises intentions, la raison qui l'avait induit à sonner à sa porte.

LES INONDATIONS DE SAINT-HYACINTHE



UNE PARTIE DES MAISONS BORDANT L'EMPLACEMENT DU FUTUR MARCHÉ.



SUR LA RUE CASCADE.

LES INONDATIONS DE SAINT-HYACINTHE



LA RUE CONCORDE, PRÈS LE PONT CONDUISANT DE ST-JOSEPH A ST-HYACINTHE.

UN MONSIEUR QUI FUMAIT TROP

Un jour madame Laripète alla trouver son médecin, un vieux praticien qui soignait la famille depuis bientôt un demi siècle.

—Docteur, lui dit-elle, entrant, en coup de vent, dans son cabinet, mon mari fume toute la journée... C'est intolérable... le cigare infecte l'appartement, mais ce n'est rien encore, il fume avec la pipe, une ignoble pipe de terre qui exhale des odeurs absolument écœurantes... et sans compter les cigarettes qui alternent avec la pipe et le cigare. Enfin il fume, il fume toujours, du matin au soir et même au lit. Que puis-je faire, mon bon docteur ?

Après avoir subi cette bordée, le docteur, ahuri, prit une prise, la huma lentement et, ayant copieusement réfléchi daigna rendre l'oracle suivant :

—Ma chère enfant, vous tombez bien, je fais partie de la société contre l'abus du tabac et je viens d'être chargé par elle de trouver un palliatif à cette répugnante passion qui fait que nos fils et nos neveux ressemblent plutôt à des cheminées d'usines qu'à des êtres pensants. Je me suis mis à l'ouvrage et, pas plus tard qu'hier, j'ai trouvé la dénicotinisaiton du tabac à l'aide de la marjolaine.

C'est merveilleux ! Et simple à appliquer, ainsi vous prendrez les cigares de votre mari et vous les viderez avec ce petit instrument puis, vous remplacez le tabac par cette plante.

Pour ce qui est du tabac pour la pipe et la cigarette c'est encore plus simple, il n'y a qu'à le faire bouillir dans du lait et sécher à l'ombre.

Enfin, je vous recommande un troisième moyen, sûr, infailible de ne plus être incommodée du tout par la fumée de la pipe, du cigare ou des cigarettes de votre mari. Fumez ! Fumez vous même tout le temps.

Il n'y a que la fumée des autres qui puisse arriver à dégouter un fumeur du tabac. De temps en temps, le soir surtout, lisez lui mon rapport sur la nicotine dans ses effets philosophico-gastronomiques.

Le docteur était à bout de salive, madame, à peu près folle, — il y avait de quoi. — Elle sortit emportant le rapport sur la nicotine, l'outil à creuser les cigares et une provision de feuilles de marjolaine.

Elle fuma la pipe... mais ça lui fit horriblement mal et son mari n'y fit même pas attention.

Elle se releva la nuit pour se livrer à des pratiques bizarres sur le tabac à fumer et les cigares de monsieur. La maison se remplit de parfums variés, mais si mal odorants que trois locataires sur six déménagèrent et qu'un vieux monsieur en mourut. Mais lui, le mari, continuait à fumer comme une locomotive sans paraître s'apercevoir de rien... Une fois, une seule fois, comme il venait de fumer douze ou quinze pipes bourrées de tabac ayant bouilli dans du lait, il dit à madame :

—Je ne sais pas ce qu'ils fourrent à présent dans le tabac, mais il est vraiment épantant.

Madame, aux trois quarts tuée par cette observation, a renoncé à la lutte, elle laisse son mari fumer pipes, cigares et cigarettes. Elle s'est mise à élever des lapins et des cochons d'Inde.

PARISIEN.

DANGEREUX

Madame.—Je trouve que c'est absurde de dire que s'embrasser peut être dangereux. Quelle maladie peut elle s'attrapper ainsi ?

Monsieur (grommelant).—Le mariage, ma chère.

A LA FERME

Mlle de la Ville (rencontrant une poule suivie de deux poussins).—Je n'aurais jamais pensé qu'une simple poule pouvait avoir assez de lait pour nourrir tant de petits. Avec quoi la nourrissez-vous, grand-père ?

TRÈS ÉLOIGNÉ

Me Billencoc.—J'ai entendu dire ce matin qu'un de vos parents venait de mourir. Est-ce un parent proche ou éloigné ?

Me Bonnebille.—Très éloigné, il habite à 400 milles d'ici.

C'ÉTAIT JUSTE ÇA

Le patron (à son commis).—Vous savez, Baptiste, que je me prive de vos services à partir de la semaine prochaine.

Baptiste.—Comment, monsieur, mais je n'ai rien fait, absolument rien !

Le patron.—C'est bien de cela que je me plains, mon ami.

COURS DE MORALE JUIVE

Isaac fils.—Baba, est-ce que l'archent est la razine du mal ?

Isaac père.—Oui, mon vils. Comprend pïen alors gue du tois essayer te faire tu pïen dans le demps te da fie, en l'ôtant à des foisins.

SES ESPÉRANCES

Le prétendant.—J'aime votre fille, M. Klondyke, et je serais le plus heureux des hommes si vous m'accordiez sa main.

M. Klondyke.—Qu'elles sont vos espérances ?

Le prétendant.—Très belles, si vous dites oui !

UN HOMME PRUDENT

Rouleau.—Moi, je n'apporte jamais les journaux à la maison, je me contente de les lire dehors.

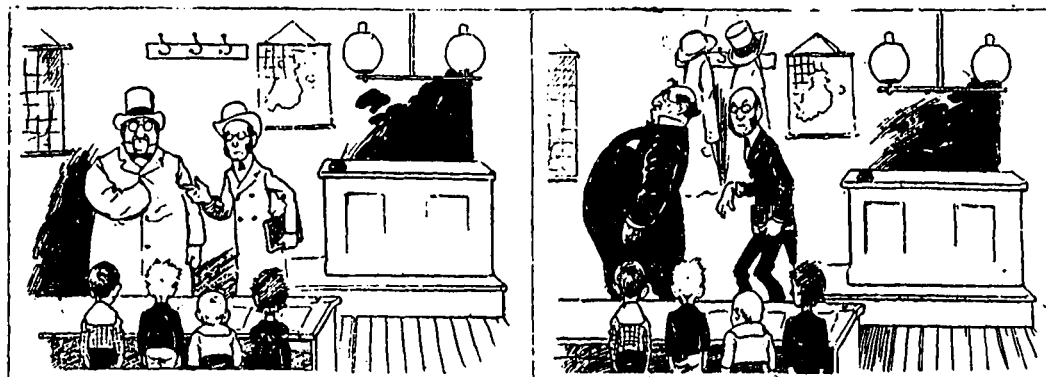
Bouleau.—Et pourquoi cela ?

Rouleau.—C'est que j'ai quatre grandes filles.

Bouleau.—Vous avez bien raison, avec tous ces crimes qui sont relatés dans les journaux.

Rouleau.—Ce n'est pas cela. Mais c'est qu'il y a beaucoup trop d'annonces de bargains.

ARTISTE EN HERBE



I
Le professeur du dessin.—Mes amis, voilà Mr l'inspecteur qui vient visiter l'école, soyez bien sages en attendant mon retour.

II
Et tous deux, ayant accroché chapeaux et pardessus, filèrent dans une autre classe.

LE POÈTE

Or, le Roi fit jeter le poète en prison.
On croit que c'était pour des vers d'une chanson
Qui déplaisait... Et puis le Roi n'est-il pas libre,
Après tout, d'empêcher qu'une corde ne vibre
Et de supprimer les notes qu'il n'aime point?

Le monarque pensait : "Tu vas montrer le poing
Au ciel, tu vas tourner comme un fauve en sa cage,
Gémir, pleurer, hurler, te meurtrir dans ta rage,
Le front contre les murs épais de ton cachot.
Et ce sera mon tour de rire, pauvre sot!"

Le poète chanta la Nature sereine.

"Je vois l'azur, dit-il, avec un coin de plaine,
Par la lucarne de ma cellule, c'est bien.
Je suis très heureux. Je ne désire plus rien."
Aussitôt on bouclia l'ouverture. "Qu'importe!
Cria-t-il, ajoutez une seconde porte
Et faites doubler la muraille; J'ai les cieux
Pâles dans le regard." On lui creva les yeux.
Puis, comme malgré ce martyre, le rebelle
Chantait, chantait toujours des hymnes à Cybèle,
Ayant en l'âme encor des échos de forêts,
Le roi le fit occire.

Or, quelque temps après,
Tandis qu'il traversait un bois, il crut entendre
De nouveau le murmure au rythme triste et tendre :
C'était un oiseau qui chantait au bord du nid.

Alors le tyran dit : Pardon ! à l'Infini.

PAUL MLIANE.

CAUSERIE (1)

L'homme volage, inconstant, voilà un sujet qui offre à ma pensée un certain trouble. En effet, comment causer de quelque chose qui est si naturel à l'homme en général, maladie dont chacun de nous a sa part, à dose plus ou moins grande !

Il y a cependant une certaine différence à établir entre les deux, l'homme volage est léger, jeune de caractère et possède à lui seul, deux, trois et même plusieurs volontés ; l'inconstant lui, est nécessairement volage, de plus il est fascinateur, enjôleur et souvent trompeur ! en amour surtout, il se fera gloire d'une conquête même au prix d'une victime, la faute est grande, peu lui importe, la vogue est le flot qui l'entraîne, c'est sa seule ambition.

Cet homme, je le répète après bien d'autres, est l'image personnifiée du papillon qui ne demeure jamais en place, aime à changer son vol, à varier sa nourriture et sa forme. Vous le voyez toujours nageant entre deux eaux, jamais il ne vous dira sa pensée claire et nette, de crainte de blesser ou de se méprendre avec une autre qu'il aurait déjà énoncée ! il est prudent, vous êtes son ami intime tant qu'il n'en aura pas un autre de bien établi, les choses sérieuses et de conséquence ne sont pour lui que frivoles et se conduisent. Il est tenace jusqu'à un certain degré, mais sa nature lui fera défaire ce qu'il aura fait la veille, il soutiendra "mordicus" c'est là sa volonté, l'étendue de son caractère et de son esprit.

Il est indifférent, que l'on pense de lui ce que l'on voudra, il a sa tête, monsieur va son chemin. Ne demandez jamais à cet homme, disait La Bruyère, de quelle humeur il est, mais combien il a de sortes d'humeurs. En effet, tantôt il est gai, tantôt triste, il est changeant, il aura les bleus, les verts, les rouges et les gris, c'est son tempérament et sa température, il faut le croire !

Il est flirt par excellence, c'est son goût et croit être pour lui "un don" de plaire : des

compliments, de l'admiration, des mots doux, sont ses mets favoris et dire qu'il y en a qui savent si bien les servir et en abondance ! Réflexion faite, sont-ils toujours sincères ?

Comme je le faisais remarquer, il y a une grande distance entre l'homme volage et l'inconstant, mais de même qu'en gymnastique celui qui pratique les petits sauts finit par en faire de grands, de même les petits défauts du premier s'infiltrèrent insensiblement dans ceux du second.

Voilà, mesdames, l'inconstant avec ses atours. Je n'entreprendrai cependant pas de vous décrire ses phases multiples, il y en a qui, je crois, pourraient être plus ou moins intéressantes, néanmoins suivons-le dans ses petits tours de passe-passe.

C'est lui qui sait si bien vous lancer ces regards interrogateurs ! expressifs ! et qui sait si bien charmer votre imagination, occuper votre pensée. Vous le suivez, l'écoutez,

vous vous prêtez à ses bonnes et belles paroles, en un mot vous êtes éprises de lui ! Premier pas pour lui, première victoire à son jeu. Sans vous méfier de ces ficelles, plus tard d'autres plus cachées viendront captiver ce que vous avez de plus cher, votre âme expansive, pour la laisser ensuite à l'agonie de la déception, et blesser si cruellement cet amour à peine éclos en vous, ce qui caractérise si bien le cœur de la femme !

Heureux pour vous si la sagesse et la prudence conduisent vos paroles et vos démarches. En effet, combien ne s'en trouve-t-il pas parmi vous, jeunes filles, qui avez eues de ces échecs en amour, et combien nombreuses sont ces unions de malheur, résultat de légèreté, de naïveté ou de trop grande confiance.

Vous êtes cependant parfois coupables de cette inconstance chez l'homme. Soyez moins volages de votre côté, moins indifférentes, plus résignées à supporter les petits travers des autres, sans chercher l'échange au dent pour dent, œil pour œil, mais bien les moyens propres à remédier au mal.

L'Inconstance ne meurt pas avec l'homme, ordinairement ; le cœur finit par réagir sur le caractère et sera ce que vous l'aurez fait, avec du tact et de la persévérance.

(A suivre)

JOE.

IL A COMPRIS ENFIN

L'avocat.—Où l'homme a-t-il été poignardé ?

Le docteur.—A peu près à un pouce et demi à gauche de la ligne médiane et à un pouce au-dessus du péricardé.

L'avocat.—Je comprends maintenant, mais je pensais que c'était près de l'Hôtel de Ville.

A ESSAYER

Le tramp Bouffamort.—Madame, je viens m'informer s'il ne me serait pas possible de faire quelque ouvrage pour vous ?

La dame.—Je ne sais vraiment que vous faire faire. Quelle est votre profession ?

Le tramp Bouffamort.—Dentiste, madame, et fort habile si j'ose le dire ; je voudrais me faire un peu de réclame en ce pays.

La dame.—Mais c'est que tout le monde dans ma maison a d'excellentes dents, et que nous n'avons nul besoin d'un dentiste.

Le tramp Bouffamort.—Je puis toujours vous mettre pour rien un set de bonnes dents neuves dans un gros pâté à la viande. Essayez-moi !

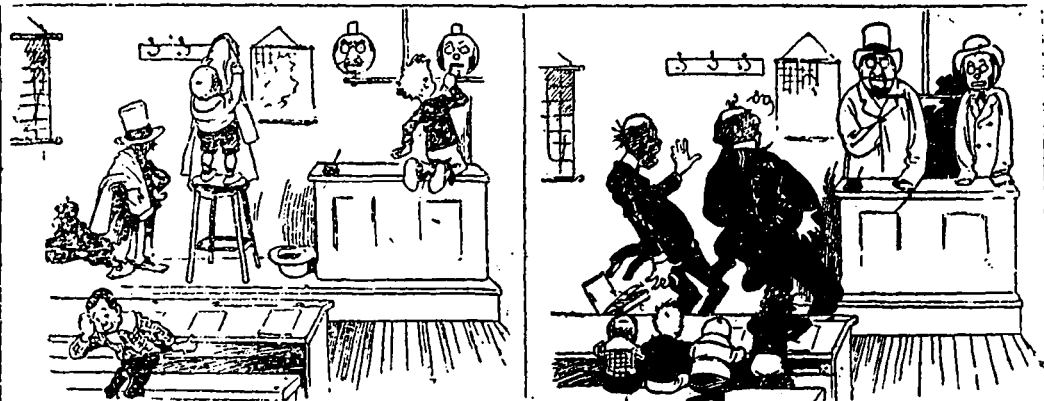
UN ESCLAVE DE LA MODE

Rouleau.—Ce pauvre Duralapeine est le véritable esclave de la mode.

Bouleau.—Lui ! Je n'ai pourtant jamais remarqué qu'il la suivit d'aussi près !

Rouleau.—Ce n'est pas cela non plus. Mais il travaille jour et nuit pour payer les costumes et les chapeaux de sa femme.

ARTISTE EN HERBE — (Suite et fin)



III
Leur absence fut courte, mais bien remplie par les jeunes élèves, déjà farceurs comme de véritables rapins.

IV
Aussi, quand Mr l'inspecteur et le professeur de dessin sont rentrés, ils ont pu constater que le talent des jeunes gens était déjà avancé, surtout en dessin humoristique.

Le SAMEDI comptera bientôt un artiste de plus.

(1) Suite de Nos 23, 25, 28 et 31.

LE PASSÉ

Le cœur d'Anais battait de joie et d'angoisse lorsqu'elle entra au bras de Paul Verbrouck dans la salle du concert. Il lui semblait être un revenant faisant sa réapparition dans le monde. Les becs de gaz l'aveuglaient, le brouhaha des gens qui entraient l'assourdissait.

Ils étaient arrivés d'avance et purent gagner sans attirer l'attention les places qui leur étaient réservées au premier rang.

Peu à peu, la salle se remplit. Toutes les autorités, toutes les notabilités, toutes les mondanités de Dijon étaient là. Anais Evrard, qui ne s'était pas trouvée depuis un nombre incalculable d'années dans une réunion quelconque, observait attentivement les figures, les attitudes, les toilettes.

"Tout était mieux de mon temps," se disait-elle.

Après le quart d'heure de retard traditionnel, on commença.

Anais Evrard, qui sentait un petit frisson à l'idée de se trouver face à face avec la musique moderne, savoura avec délices l'ouverture classique très passablement exécutée par l'orchestre et à laquelle le public fit un accueil respectueux mais sans enthousiasme.

Le solo de piston, exécuté par un amateur de la ville, souleva des bravos honorables. L'entrain commença aux *Scènes alsaciennes*, un des morceaux à succès de l'orchestre.

Dès les premières mesures, Anais Evrard tressaillit. C'était l'ennemi, c'était l'art nouveau, profond, savant, puissant, dans la splendeur de ses riches combinaisons. Un immense découragement la saisit. En face de ce superbe vêtement d'harmonie dont la mélodie sortait jeune, fraîche, étincelante, combien lui parurent grêles et pâles ses vieilles chansons dans leurs cadres maigres et démodés ! Ce sentiment se développa douloureusement en elle pendant toute la fin de la première partie.

Le duo de *Faust*, où l'on attendait avec impatience les artistes de Paris, fut bissé. La beauté de Mlle May eut presque autant de part à ce succès que le génie du maître, et M. Guinaud dut recommencer l'air de *Carmen*, dont il fit ressortir admirablement les nuances les plus fines, les plus délicates.

Anais souffrait affreusement. Toute son âme d'artiste frémissait, admirait, maudissait, applaudissait et pleurait à la fois.

"Oh ! c'en est fait du passé !" se disait-elle, sentant une vérité qui s'imposait.

Puis elle reprenait, se raccrochant au doute :

"Non, ils se trompent ! c'est nous qui avons raison. Tout cela est forcé, surchargé, fatigant... L'harmonie étouffe la mélodie... Notre art à nous, pur, simple, sans autre ornement que son inspiration, est bien le vrai, celui qui parle à toutes les âmes. Qu'est-ce qu'un chant que les oreilles exercées peuvent seules saisir ? C'est comme un tableau dont les yeux des artistes seuls pourraient distinguer les personnages. L'art véritable est celui qui est accessible à tous et qui fait sur les âmes naïves une impression qu'elles éprouvent sans l'analyser."

Elle passa ainsi l'entr'acte, immobile sur sa chaise, horriblement agitée au dedans, essayant dans le silence de rassembler toute son attention pour étudier et juger. Elle attendait fiévreusement la deuxième partie. Les morceaux de *Lohengrin*, mal interprétés par l'orchestre, plus mal compris encore par les auditeurs, la calmèrent en semblant confirmer son opinion.

"Que l'on compare donc cela à la *Norma*, à la *Traviata*, à la *Favorite* !... Où sont les multitudes qui s'attendentront, s'agiteront, pleureront en l'entendant ? Ici même, tout le monde bâille, on cause et il n'y a pas dix personnes qui comprennent."

Le succès qu'obtint ensuite le trio de *Guillaume Tell* chanté par M. Guinaud, M. Massol et un artiste dijonnais acheva de rassurer Anais.

"Quels applaudissements ! Voilà qui plaît, qui enthousiasme... Bravo ! bravo !..."

Elle attendit intrépidement la *Danse macabre* de Saint-Saëns.

Cette fois, elle fut vaincue.

L'admirable symphonie fantastique électrisa les auditeurs. Minuit, le clair de lune, la Mort jouant du violon sur les tombes, les squelettes dansant et heurtant leurs os sous les arbres dépouillés de feuilles, toutes ces visions que les oreilles transmettent aux yeux, bouleversèrent Anais.

"C'est beau ! c'est beau !" s'avouait-elle contre son gré, tandis que des

tonnerres de bravos succédaient aux derniers soubresauts des violonistes chassés par l'aube au fond de leurs sépulcres.

Le silence se rétablit soudain.

Mlle May s'avançait seule au milieu de l'estrade et, gracieuse, souriante, tenant à la main un bouquet magnifique qu'on venait de lui offrir, commençait l'*Adieu aux hirondelles*.

Sa voix était pure, fraîche, sa diction parfaite. Elle savait l'auteur dans la salle et voulait lui complaire.

Anais fut doucement émue à la première mesure, puis triste, glacée ; la certitude l'oppressa. Mon Dieu, que c'était vieux, que c'était froid, que c'était peu de chose après ce qu'on venait d'entendre ! Que cette grâce était fripée, que cette coquetterie était surannée, que ces roulades minaudières sonnaient vide !

On applaudit. Mlle May avait été charmante, et c'est avec un nouvel entrain qu'elle entonna :

Oui c'est la folle de Séville,
Quand vient le soir...

Ce refrain émouvant semblait à Anais presque ridicule. Elle se demanda si les applaudissements n'étaient pas forcés. Elle aurait tout donné pour imposer silence à la jolie chanteuse et rejeter dans l'ombre ses œuvres jadis si admirées, qu'on semblait faire tomber en poussière on les remettant au jour.

"A notre âge on devrait rester à l'abri du monde, se dit-elle avec mélancolie. Il blesse, il offense, il réduit à néant tout ce qu'il est las d'admirer."

Mlle May termina enfin le dernier couplet.

"Bis !" cria Paul Verbrouck, soutenu par la basse-taille du père Verbrouck ravi de ce succès et par la masse hurlante qui suit toujours toute manifestation vocale.

Mlle May ne se fit pas prier et recommença.

"Encore !" soupira Anais Evrard, qui avait déjà fait un mouvement pour se lever.

Paul était ravi. Le concert l'avait intéressé à un très haut degré, et il était intimement persuadé qu'il avait procuré une grande joie et un petit succès à sa vieille amie dont l'attitude mélancolique lui semblait un effet de la fatigue et du recueillement.

Les dernières roulades de Mlle May s'égrenèrent enfin au milieu de la salle, un peu fatiguée de cette redite. Là se plaça un petit intermède non prévu par le programme.

Mlle May, déposant son bouquet, alla prendre dans le fond du théâtre deux grosses gerbes de ces belles roses pâles appelées Cloires de Dijon, et descendant lestement au bras du chef d'orchestre l'escalier qui menait dans la salle, s'avança jusqu'à la place d'Anais Evrard et lui offrit ses fleurs :

"Pour vous et pour M. Plouvier ; de la part de mes camarades et de la mienne. A nos maîtres !"

Anais se leva en chancelant, prit les fleurs et embrassa la jeune fille :

"Merci, mon enfant... ; vous m'avez donné la dernière joie de ma vieillesse. Nous sommes les vieux... nous restons en chemin... Mais nous vous avons frayé la route ; Dieu vous y conduise !"

L'émotion d'Anais gagna Mlle May, puis toute la salle. On éclata en bravos.

Anais était retombée sur sa chaise, oppressée, les larmes aux yeux. Elle entendit à peine le dernier morceau. Elle avait encore dans les yeux la vision gracieuse de cette jeune fille, respectueusement inclinée devant elle, de cet hommage rendu par le présent au passé.

Puis, très émue mais droite et relevant la tête, Anais Evrard sortit appuyée sur Paul, serrant les fleurs contre sa poitrine.

Ses traits s'étaient détendus. Elle avait l'air content mais ne répondait que par monosyllabes aux paroles joyeuses et attendries de son élève.

Anais Evrard gravit son escalier d'un pas plus alerte qu'elle n'avait pu le faire depuis bien des mois.

Mme Verbrouck, qui avait tenu fidèle compagnie à Ulysse Plouvier, était encore là-haut. Après avoir passé très gaiement la soirée à jouer aux dominos, le vieillard venait d'aller se coucher.

Anais le trouva presque endormi. Malgré ses infirmités et sa vieillesse, il avait conservé un sommeil facile, enfantin, profond, qui avait contribué à prolonger si longtemps ses forces. Il se réveilla avec effort.

"Eh bien, le concert ?"

— Superbe, dit Paul. Vous avez eu un succès ! on a bissé la *Folle de Séville*.



Mlle May s'avança au milieu de l'estrade. (P. 9, col 2.)

—Vois ces belles fleurs qu'on m'a données pour toi devant tout le monde," dit Anaïs.

Paul apporta la lumière.

Le vieillard contemplant avec ravissement les roses parfumées et le large ruban bleu portant son nom en lettres d'argent.

"Que c'est joli ! dit-il en les maniant avec une joie enfantine. Je voudrais les garder... ; je t'en prie, laisse-les-moi.

—Non, cela te ferait mal la nuit. Demain matin, je te les rapporterai.

—C'est cela... je dors. Demain tu me raconteras... Bonsoir, chérie, bonsoir, mon petit Paul ; embrassez-moi."

On alla se coucher.

Le lendemain, le père Verbrouck, tout en pleurs, vint réveiller son petit-fils.

En s'approchant le matin du lit de son mari, Anaïs Evrard n'avait pu le réveiller. Calme et souriant, il avait rendu son âme de vieillard aussi puro qu'une âme d'enfant à Celui dont émane toute poésie, toute vérité et tout amour.

Les traits du poète avaient conservé leur placidité naïve et confiante, malgré la majesté de la mort empreinte sur son front vénérable. Quand Paul Verbrouck, très pâle, très ému, pénétra dans la chambre, Anaïs Evrard, sans larmes, sans manifestations ostensibles de sa douleur, disposait elle-même autour de son vieux compagnon les fleurs données la veille, hommage prématuré offert à son cercueil. Elle murmurait à voix basse des paroles entrecoupées par le tremblement de sa voix.

"Je n'ai pas besoin de le pleurer... nous nous retrouverons bientôt... Nous sommes lo passé... le moment est venu de disparaître... l'avenir est là-haut."

Ce calme se maintint pendant les jours douloureux qui suivirent, mais la santé d'Anaïs déclinait lentement, bien qu'elle eût repris ses occupations habituelles.

Rien d'extérieur n'était changé, sauf que le vieil Erard était maintenant formé à clef.

"Je ne le rouvrirai jamais," répondit Anaïs à une lointaine allusion de Paul Verbrouck.

Paul se multipliait. Ces jours d'épreuves avaient achevé de développer son cœur et d'en faire un homme ; il n'était point de soins touchants dont il n'entourât sa bienfaitrice.

"Elle n'a plus que moi, pensa-t-il.

—Laissez-le faire, disait Anaïs Evrard, avec un sourire mélancolique. Cela ne durera pas longtemps et ce sera toute sa vie une consolation pour lui que d'avoir rempli ses devoirs envers moi."

Elle parlait souvent musique, mais ses sentiments s'étaient singulièrement adoucis et changés. Elle aimait à rappeler le concert ; elle discutait les maîtres nouveaux qui s'y étaient révélés à elle et analysait avec une justice un peu sévère les impressions qu'ils lui avaient laissées.

"Vois-tu, mon enfant, dit-elle à Paul Verbrouck, un soir qu'étendue dans le grand fauteuil d'Ulysse où elle aimait à se reposer, elle regardait par la fenêtre le coucher du soleil, vois-tu, l'art aussi a ses crépuscules, mais toujours suivis de nouvelles aurores. Chacun doit être un jour où Dieu l'a fait naître : j'ai voulu te garder dans mon ombre quand ton soleil luisait. J'ai eu tort. J'ai rêvé une chose impossible, je me suis trompée. Il y a beaucoup à apprendre dans l'école nouvelle, beaucoup de choses que nous ne savions pas. Tu es jeune, tu dois suivre les progrès de ton temps. Nous autres de la vieille génération, nous ne l'avons pas pu. Nos sentiments, nos idées, nos croyances, étaient différents des vôtres, comment les exprimer de même ? Vous êtes plus savants, plus forts, plus grands que nous ; mais c'est nous qui sommes vos ancêtres, nous qui vous avons transmis le trésor que vous avez fait fructifier. Vous ne devez pas nous dédaigner, car vous nous devez beaucoup : nous ne devons pas vous jalouser, car vous nous faites honneur ; vous défendez vaillamment l'art français pour lequel nous avons lutté et souffert, et, sans nous, sans nos efforts, sans nos travaux, sans nos erreurs, vous ne seriez pas ce

que vous êtes... ce que vous serez. Il est toujours dur de déclinier, de disparaître, de mourir... Il n'y a à ces cruelles nécessités éprouvées par toutes les générations qu'une seule consolation, c'est de voir arriver, grandir et prospérer les autres, de revivre en eux et par eux."

Sa voix s'affaiblissait ; elle continua pourtant.

"Je désire que tu aies une carrière brillante, je te suivrai pas à pas, mais je te l'avoue, et c'est une faiblesse, je veux que tu te souviennes de moi, que tu ne brûles pas ce que j'ai adoré, que tu continues à aimer nos vieux maîtres malgré leurs défauts et leur simplicité. Ils te le revaudront. Leur inspiration est pure ; leur sentiment est élevé et la piété que tu apporteras dans ce culte ne peut qu'ennoblir ton âme. L'âme est la source de tout ce qu'il y a de grand et de beau, et, si l'on rêve de faire germer l'art dans la sienne, il faut la préparer avec soin, comme une bonne terre où l'on veut planter une belle fleur."

Elle dit encore :

"L'âme, vois-tu, c'est d'elle que dépend tout ; si elle est calme et sereine, on ressent doublement les joies de l'art ; on en oublie plus vite les chagrins et les désappointements ; on salue la mort comme l'heure du repos, l'heure de la justice où ceux que le monde oublie et méconnaît vont demander la récompense de leurs travaux à Dieu, le grand artiste."

La tête d'Anaïs Evrard se renversa en arrière et une pâleur mortelle envahit son visage. Paul Verbrouck se précipita vers la sonnette.

La vieille servante accourut levant les bras au ciel et s'écriant :

"Ah ! mon Dieu, c'est donc pour cela qu'elle a fait demander Monsieur le curé ce matin !"

Au bout de quelques minutes, Anaïs rouvrit les yeux et sourit à Paul et aux Verbrouck anxieusement penchés sur elle. Elle essaya de parler et Paul saisit ces mots :

"Le piano... l'air de l'Angelus."

Il se mit au piano et, la voix entrecoupée de larmes, chanta le vieux refrain :

Quand je ne serai plus,
Au son de l'Angelus
Dites une prière,
Et, sous la croix de pierre,
Mon cœur vous entendra.

Lorsqu'il revint à sa vieille amie, elle avait les yeux fermés et les mains jointes, et, à travers le soufio haletant qui s'échappait de ses lèvres, il crut l'entendre encore répéter : "Dieu, le grand artiste..."

Paul Verbrouck est sorti du Conservatoire avec un premier prix ; il sera compositeur, un grand compositeur, disent ses maîtres. Ses premiers succès ont été les dernières joies du père Verbrouck, il y a déjà quelques mois que le vieux musicien et sa flûte se sont tus pour toujours.

La mère Verbrouck est venue vivre avec son petit-fils. Paris a achevé de tourner la tête de la bonne femme ; elle a quitté son tablier, porte chapeau, va à l'Opéra, parle musique avec autorité en écorchant un peu les mots techniques recueillis dans la conversation de Paul et de ses amis et finit toujours par déclarer que tous ces "messieurs," depuis Rameau jusqu'à Massenet, seront un jour éclipsés par le génie de son petit fils. Sans aspirer si haut, Paul Verbrouck travaille avec ardeur ; quelquefois la soir, il se délasse en chantant, et les autres locataires de la maison, qui ouvrent leurs fenêtres pour surprendre au passage quelques accents de la voix merveilleuse, sont stupéfiés en l'entendant souvent chanter *l'Esclave blanc*, *le Rêve du croisé* ou *la Fille du bandit*.

A ceux de ses camarades qui ne connaissent pas son histoire et le plaisantent sur son goût musical :

"Que voulez-vous, répond-il gravement, c'est tout cela qui m'a fait ce que je suis... et puis, la pauvre chère vieille est là qui m'écoute, et si ce n'était moi, qui donc lui chanterait encore quelquefois ses vieux airs ?"

CHAMPOL.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

Le Fils de Gabrielle

SIXIÈME PARTIE

XXVIII

(Suite)

"On me dit que notre mariage est devenu impossible, que je ne dois plus penser à vous ! Il faudrait alors empêcher mon cœur de battre... J'ai pleuré, je pleure encore. J'ai demandé à ma mère et à mon oncle, pourquoi il brisaient mon cœur et détruisaient mon bonheur, ils ne m'ont rien expliqué, je ne sais rien.

"Je ne peux douter de leur affection pour moi ; certainement ils ne veulent pas mon malheur ; pourtant, c'est par eux que je con-

On nous sépare, monsieur Eugène ; mais si loin qu'on me mène on n'empêchera pas mon âme de s'échapper pour aller vers la vôtre.

"Je me souviens de ce que vous m'avez répété bien des fois pour vous le dire à mon tour : "Quoi qu'il arrive, Eugène, rien ne pourra nous désunir ! Je suis à vous, je veux rester à vous. Je ne doute pas de votre cœur, ne doutez pas du mien !

"Je ne sais pas si je fais bien de vous écrire : c'est peut-être mal ; mais, en prenant une plume, ce n'est pas ma raison que j'ai consultée.

"Eugène, une étoile vient de paraître dans le ciel ; je la vois briller à travers mes larmes et je l'appelle : "Espérance !"

"Votre fiancée.

"EMMELINE."

—Oh ! la noble enfant, murmura le marquis.

—Vous le voyez, mon père, dit tristement Eugène, je dois renoncer à elle ! Ah ! mes pressentiments ne m'ont pas trompé. Elle me dit de ne pas douter de son cœur... Chère Emmeline, je ne lui ferai pas cette injure. Son amour n'est pas moins grand que le mien. Hélas ! nous souffrirons tous les deux. Et je ne peux rien faire pour elle, pas même la consoler, car je ne dois plus la revoir ; nous sommes séparés pour toujours.

Le marquis prit la main du jeune homme et lui dit d'un ton affectueux :

—Et cette étoile qu'Emmeline appelle "Espérance!..."

Eugène secoua la tête.

—Elle ne brille pas pour moi, dit-il d'une voix oppressée; je n'ai plus rien à espérer; Mme de Valcourt et M. de Sisterne ne me trouvent plus digne d'Emmeline.

—Eugène, tu oublies que tu es le fils du marquis de Coulange!

—Non, mon père: mais l'amiral de Sisterne, mon père: il n'est ni moins noble, ni moins grand, parce qu'il a des scrupules faciles à comprendre.

—Non, non, fit le marquis, il y a autre chose.

—Il n'y a que cela, mon père, et vous le voyez, c'est assez. Je pourrais, fort de l'amour d'Emmeline et sûr d'être approuvé par elle, ne tenir aucun compte de l'obstacle qu'on met entre nous; mais mon devoir, ma dignité et l'honneur me défendent de rien tenter contre l'autorité de Mme de Valcourt et de M. de Sisterne! Je dois forcément me soumettre à leur volonté.

—Malheureusement, quand à présent, je ne puis te donner aucun conseil, répondit M. de Coulange.

—Enfin, mon père, que vous à dit M. de Sisterne.

—Ce qu'il m'a dit? Rien.

Le marquis prit le billet de l'amiral, qu'il avait jeté, froissé sur un meuble, et le remit à Eugène en disant:

—Tiens, voilà les belles raisons qu'il me donne, voilà comment il m'explique le départ de Mme de Valcourt et de sa fille.

—Oh! fit le jeune homme après avoir lu. Mais Emmeline se porte à merveille, mon père! s'écria-t-il. En vérité, je ne comprends pas...

—Je ne comprends pas plus que toi.

—Hier, quand vous avez vu M. de Sisterne et que vous lui avez appris la vérité, que vous a-t-il dit? Qu'a-t-il répondu?

—Je n'ai pas vu l'amiral hier, et je ne l'ai pas trouvé chez lui ce matin quand je m'y suis présenté. Tu sais pourquoi, par la singulière lettre qu'il m'a écrits.

Eugène laissa voir sa surprise.

—Et c'est hier soir, dans la nuit, qu'Emmeline m'a écrit, murmura-t-il comme se parlant à lui-même.

Soudain il se frappa le front.

—Ah! je comprends, dit-il; c'est un nouveau coup que nous ont porté nos terribles ennemis.

—Cela n'est pas douteux, dit le marquis.

—L'un de ces misérables, celui qui m'a parlé, m'a dit: "Vous n'épouserez pas Mlle de Valcourt."

Ce n'était point là une vaine menace.

Je ne suppose pas, reprit M. de Coulange, que l'un de ces trois hommes, qui sont, en effet, de terribles ennemis, ait eu l'audace de se présenter devant Mme de Valcourt ou l'amiral; mais ceux-ci ont évidemment reçu une lettre. Que contient-elle cette lettre? Dénature-t-elle la vérité en y ajoutant quelque monstrueuse calomnie? Je suis porté à le croire. Sur ce point, je saurai bientôt à quoi m'en tenir. Oui, je veux savoir, je saurai... Quoi qu'il en soit, je ne pardonne point à M. de Sisterne de n'être pas venu me trouver hier soir, ayant à la main la lettre en question. Notre vieille amitié exigeait qu'il fit cette démarche avant de prendre une détermination que je considère comme une injure qui nous est faite à tous.

On peut admettre que Mme de Valcourt et l'amiral aient certains scrupules, mais encore faut-il qu'ils les fassent connaître. Si tu dois renoncer à Emmeline, ton âme est assez forte pour pouvoir faire ce sacrifice. Ce que M. de Sisterne m'a écrit ce matin, avant de conduire sa sœur et sa nièce au chemin de fer, indique suffisamment qu'il a l'intention de se soustraire à une explication devenue nécessaire, mais il me la faut cette explication. Je la provoquerai, et l'amiral ne pourra point se refuser à me la donner.

—Ah! je sais d'avance ce qu'il vous répondra.

—Ne préjugeons rien. Eugène, attendons.

—Soit, mais, mon père, que votre affection pour moi ne vous fasse rien perdre de votre noble fierté. Vous savez combien j'aime Emmeline, je ne l'oublierai jamais. Mais du moment qu'on ne me trouve plus digne d'elle, je suis prêt à faire tous les sacrifices. En cela comme en tout, mon père, je veux me montrer digne de vous. Dussé-je en souffrir toujours et même mourir, la force ne me manquera jamais.

XXIX

Disons, maintenant, ce qui s'était passé la veille chez le comte de Sisterne.

Mme de Valcourt et sa fille venaient de déjeuner, lorsqu'un domestique apporta une lettre dans une enveloppe cachetée de cire bleue. Cette lettre, adressée à Mme la comtesse de Valcourt, avait été remise chez le concierge, un instant auparavant, par un commissionnaire.

Avant de sortir de la salle à manger, Mme de Valcourt rompit le cachet et commença à lire.

Emmeline, qui avait les yeux fixés sur elle, la vit pâlir tout à coup.

—Qu'est-ce donc, chère mère? une mauvaise nouvelle? demanda la jeune fille avec inquiétude.

—Non, pas précisément, balbutia Mme de Valcourt; mais c'est... c'est bien singulier.

—Qui donc vous écrit? demanda encore la jeune fille.

—Je ne sais pas, répondit la mère dont le trouble augmentait.

—Chère mère, vous voulez me le cacher, un accident est arrivé à mon oncle! s'écria la jeune fille.

—Non, rassure-toi, il ne s'agit pas de ton oncle.

—Alors, chère mère, dites-moi.

—Je ne peux rien te dire, interrompit Mme de Valcourt. Je te laisse, continua-t-elle, j'ai besoin d'être seule pour lire cette lettre et la comprendre.

Sur ces mots elle quitta brusquement Emmeline et se retira dans sa chambre.

La jeune fille resta un instant immobile au milieu de la salle, le regard fixé sur la porte derrière laquelle sa mère avait disparu. Ses yeux se voilèrent de larmes. Elle les essuya rapidement.

—Ah! murmura-t-elle tristement, les angoisses de mon cœur me disent qu'un malheur vient de nous arriver.

Elle sortit à son tour de la salle à manger et rentra dans sa chambre.

Elle prit son travail, une broderie, et s'assit près de la fenêtre; mais, après le premier feston, l'aiguille resta immobile, piquée dans l'étoffe.

Croyant calmer son inquiétude, elle prit un livre. Mais la lecture ne lui réussit pas mieux que la broderie. Elle lut une page et n'en retourna pas le feuillet.

Pendant ce temps, très-agitée, bouleversée dans tout son être, Mme de Valcourt se livrait, de son côté, à de douloureuses réflexions.

Après avoir lu la lettre, elle était restée atterrée, elle l'avait relue une seconde fois, puis une troisième, comme si elle eût eu peur d'avoir mal compris ou espéré qu'une nouvelle lecture lui ferait trouver moins épouvantable la chose qu'on lui apprenait. Ensuite elle avait remis la lettre dans son enveloppe, puis l'avait cachée dans le corsage de sa robe.

Voici le texte de cette lettre:

"Madame la comtesse,

"Quand on possède un secret bien caché, duquel peut dépendre le bonheur ou le malheur de plusieurs personnes qu'on estime et qu'on respecte, on interroge sa conscience et l'on se demande ce qu'on doit faire.

"La personne qui vous écrit pense que connaissant un secret de cette nature, elle serait coupable de ne pas le révéler. C'est un devoir pénible à remplir. Il y a dans la vie de ces devoirs qui s'imposent.

"Je connais M. l'amiral de Sisterne depuis longtemps, j'ai l'honneur de vous connaître aussi, madame la comtesse, et je sais combien vous aimez votre fille unique, Mlle Emmeline de Valcourt. C'est de votre chère enfant qu'il s'agit, madame; c'est son bonheur que je veux protéger contre les coups imprévus de l'avenir.

"Comme vous, M. l'amiral de Sisterne a des sentiments élevés; pour vous l'honneur est tout, il est votre seul guide. Eh bien Mme la comtesse, vous ne pouvez pas consentir, M. l'amiral et vous, au mariage de Mlle de Valcourt avec le comte de Coulange; votre honneur vous le défend. Voici pourquoi: le comte de Coulange n'est pas le fils du marquis de Coulange!

"Le marquis ne sait rien; il n'a pas soupçonné ce qui s'est passé dans sa maison il y a vingt-deux ans. La marquise, sous son apparente faiblesse, cache une force peu commune et une grande audace; elle a su tromper son mari, garder admirablement son secret et imposer à M. le marquis de Coulange une paternité qui n'est pas la sienne.

"Si M. le comte de Sisterne veut bien se rappeler dans quel triste état se trouvait le marquis de Coulange à l'époque de votre mariage avec M. le comte de Valcourt, c'est-à-dire un an environ avant la naissance du comte de Coulange, il sera convaincu que ce dernier ne peut pas être son fils.

"Cependant, si monsieur l'amiral ne se trouvait pas suffisamment édifié; il n'aurait qu'à se rendre ce soir à dix heures dans le passage du Saumon. Là, il rencontrerait une personne qui lui donnerait toutes les preuves qu'il pourrait exiger.

"Agréez, madame la comtesse, l'hommage de mes sentiments respectueux.

"H. de B***."

Dans l'auteur de cette lettre odieuse, anonyme malgré les initiales de la signature, le lecteur a certainement reconnu Sosthène de Perny. Il l'avait conçue avec une intention de perfidie éclatante et chaque phrase révélait sa haine pour sa sœur.

On comprend l'effet terrible, foudroyant, qu'une lecture sem-

blable devait produire. Le misérable s'était bien gardé de dire exactement la vérité ; il avait employé, au contraire, tout ce qui lui restait de son intelligence funeste pour faire croire que le comte de Coulange était un fils adultérin de la marquise. Avec la calomnie, arme des lâches et des infâmes, il insultait sa malheureuse sœur, il la flétrissait et la déshonorait.

Comme on le voit, le marquis de Coulange ne s'était pas trompé en disant qu'une lettre avait été adressée à Mme de Valcourt ou à l'amiral de Sisterne, et ajoutant ; " Il faut que cette lettre dénature la vérité on y ajoutant quelque monstrueuse calomnie ! "

Toutefois, bien qu'il sût maintenant quel hideux personnage était Sosthène, il n'avait pas osé supposer qu'il fût assez ignoble pour salir sa sœur de sa bave immonde.

Mme de Valcourt était encore dans sa chambre et Emmeline dans la sienne lorsque l'amiral arriva. Alors la jeune fille sortit de chez elle et alla à la rencontre de son oncle pour l'embrasser.

— Où est ta mère ? lui demanda-t-il.

— Dans sa chambre.

L'amiral se dirigea vers l'appartement de sa sœur. Emmeline le suivit, et tous deux entrèrent dans la chambre de la comtesse.

L'agitation de Mme de Valcourt ne s'était pas encore calmée. En l'embrassant, l'amiral sentit qu'elle tremblait légèrement. Il se recula un peu et la regarda. Il vit sa pâleur, ses traits tirés, l'expression douloureuse de son regard.

— Est-ce que tu es souffrante ? lui demanda-t-il d'une voix inquiète.

— Oui, un peu, répondit-elle.

Et se tournant vers sa fille :

— Emmeline, reprit-elle, je voudrais être seule un instant avec ton oncle. Laisse-nous, je t'en prie ; quand tu pourras venir je t'appellerai.

Comme si elle n'eût pas entendu ces paroles, Emmeline resta immobile, attachant sur sa mère un long regard où l'anxiété se mêlait à la tristesse.

Mme de Valcourt s'élança vers elle, l'entoura de ses bras et, la bouche sur son front, la serrant fortement :

— Oh ! ma fille, s'écria-t-elle d'une voix vibrante, ma fille, ma pauvre fille !

Étonné, ne comprenant rien à cette scène, l'amiral ne savait que penser.

— Va, mon enfant, va, reprit la comtesse, laisse-moi causer avec ton oncle, tout à l'heure tu viendras.

La jeune femme jeta sur sa mère et sur son oncle un regard douloureux et sortit de la chambre en pleurant.

Alors l'amiral s'approcha de sa sœur, lui prit les deux mains et, la regardant fixement :

— Voyons, qu'y a-t-il ? Que signifient les pleurs d'Emmeline et ton air désolé ? demanda-t-il.

Mme de Valcourt sortit la lettre de son corsage et, la tendant à son frère :

— Lis, dit-elle, lis !

L'amiral tira brusquement la lettre de l'enveloppe et en commença la lecture.

Dès les premières lignes, la main qui tenait le papier se mit à trembler.

— Oh ! fit-il tout à coup d'une voix rauque.

Ce n'était plus seulement la main, mais le corps tout entier que secouait un tremblement convulsif.

Quand il eut fini de lire, il tomba dans un fauteuil, tout d'une pièce. Il était livide. Ses bras pendants, inertes, semblaient paralysés. Au bout d'un instant, il leva la tête et regarda sa sœur avec effarement.

— C'est épouvantable, horrible... murmura-t-il.

— J'ai reçu cette lettre vers une heure, dit la comtesse ; tu dois comprendre ce que j'ai souffert depuis ce moment.

— Oui, je le comprends.

— Octave, c'est peut-être une calomnie infâme ?

L'amiral secoua tristement la tête.

— Alors, tu crois que la marquise de Coulange...

— Oui malheureusement, je crois que le comte de Coulange n'est pas le fils du marquis.

Bien des choses me reviennent à la mémoire, que je ne comprenais pas autrement et que je m'explique parfaitement maintenant, continua M. de Sisterne. C'est d'abord la marquise ayant le monde en horreur, n'allant et ne se montrant nulle part, vivant dans une solitude complète ; son état maladif, sa langueur, ses tressaillements, ses poses extatiques. Evidemment, elle avait le repentir et sentait les déchirements du remord. Ensuite, c'est une espèce d'aversion étrange, inexplicable qu'elle avait pour son fils.

Assurément, la personne qui t'écrit a commis une mauvaise action. Pourquoi ne suis-je pas indigné comme je devrais l'être ? Parce que cette mauvaise action nous éclaire. Ma sœur, il y a là, dans cette lettre, une pensée que j'ai eue autrefois. En effet, j'ai été étonné, et je me suis demandé, moi, qui avait vu le marquis de

Coulange sans force, n'ayant plus qu'un souffle de vie, comment il pouvait être le père d'un aussi bel enfant que l'était Eugène à l'âge de trois ou quatre ans.

— Je connais la marquise, mon frère, j'hésite à croire.....

— Malheureusement, il faut se rendre à l'évidence. La savoir indigne est, pour moi, comme pour toi, une véritable douleur....

— Elle a toujours été respectée, sa conduite a constamment défié la médisance ; on a, au contraire, vanté ses vertus. Examine sa vie, depuis la naissance de Maximilienne, tu n'y trouveras rien qu'on puisse lui reprocher. Enfin, elle aime sincèrement son mari ; la femme la plus hypocrite ne peut pas feindre pendant plus de vingt ans une affection qui n'est pas dans son cœur, des sentiments qu'elle n'éprouve point.

— Oui, tout cela est vrai. Mais, si instruit qu'il soit, le monde ne peut pas tout savoir. Il y a de sombres mystères dans la vie privée. Qu'a fait la marquise pendant la longue et cruelle maladie de son mari ? Nul ne le sait. Elle vivait, disait-on, dans un isolement absolu. Que de monstruosités se cachent dans la solitude ! Mme de Coulange a, aujourd'hui une grande affection pour son mari, on ne saurait en douter ; mais quand Edouard l'a épousée elle ne l'aimait point. Et pourtant il la prenait pauvre, sans un sou de dot, l'enrichissait et l'élevait jusqu'à lui. Qui sait si son affection tardive n'est pas née du repentir et du besoin de racheter sa faute ?

L'amiral resta un moment silencieux, la tête baissée.

Soudain il tressaillit et murmura :

— Oh ! ce serait épouvantable !

XXX

Mme de Valcourt se rapprocha brusquement de son frère.

— Octave, qu'elle est donc ta pensée ? demanda-t-elle.

— Je pense que la marquise de Coulange pourrait bien être une misérable, plus coupable encore que je ne le croyais tout d'abord ; je pense qu'elle a trompé, trahi son mari par suite d'un calcul infâme pour donner un héritier au marquis et conserver la jouissance de l'immense fortune de Coulange :

— Oh ! je t'en supplie, Octave, ne crois pas cela ! s'écria Mme de Valcourt éperdue.

— Ma sœur ! répliqua l'amiral, la clarté qui vient de m'éclairer subitement ne me permet pas de chercher une autre explication. Plus de six mois avant qu'il parte pour Madère, le marquis avait été successivement condamné par tous les médecins appelés près de lui. Toutes les personnes qui connaissaient alors M. de Coulange étaient persuadées qu'il ne pouvait guérir ; comme tout le monde, la marquise en était convaincue. N'ayant pas d'enfant, son mari, mort, elle retombait dans la pauvreté. Alors elle s'est dit, sans doute : " Il ne faut pas que cela soit : à tout prix je veux garder la fortune du marquis de Coulange ! " Et la misérable, approuvée et peut-être même conseillée par sa mère et son frère, au prix de son honneur, a eu l'enfant dont elle avait besoin.

— Horrible ! prononça Mme de Valcourt.

— Mais Dieu ne voulut point que la femme indigne eût le bénéfice de son infamie, reprit M. de Sisterne, et il ne lui fit pas attendre le châtement qu'elle avait mérité.

Le marquis allait mourir, croyait-elle. Point, il guérit. Première punition. Elle met au monde Maximilienne, autre châtement. Maintenant je me demande jusqu'où ira l'expiation.

— L'auteur de cette lettre prétend qu'il a des preuves entre les mains : iras-tu au rendez-vous qu'il te donne ? demanda Mme de Valcourt.

L'amiral secoua la tête.

— A quoi bon ? répondit-il. Que saurai-je de plus quand on m'aurait fait lire une ou deux lettres écrites autrefois par la marquise de Coulange ? Non, je n'irai pas à ce rendez-vous. D'ailleurs, je jouerais là un rôle qui me répugne.

— Je comprends cela ! Mais qu'allons-nous faire ?

— Nous nous trouvons dans une situation affreuse. Ah ! tu avais raison tout à l'heure de plaindre Emmeline ; c'est elle, surtout, qui va beaucoup souffrir, car elle aime le comte de Coulange. Malheureusement, malgré ses grandes qualités, et bien qu'il ne puisse être responsable de l'indignité de sa mère, son mariage avec Emmeline est impossible.

— Quelle douleur pour ma pauvre enfant ! Elle peut en mourir !

— Nous la consolons, reprit M. de Sisterne. Avec de la tendresse et des baisers, ton amour maternel guérira son cœur. Le temps est le maître de tout : peu à peu elle oubliera le comte de Coulange.

— Sans doute, ma tendresse ne manquera pas à ma chère enfant ; mais n'importe, c'est pour elle un coup terrible dont je redoute les conséquences.

— Et c'est moi qui, le premier, ai eu l'idée de ce mariage ; ah ! je

suis bien coupable ! .. Pourtant, je ne pouvais pas supposer, deviner. .. Comme souvent on est trompé !

—Je pense absolument comme toi, mon frère : Emmeline ne peut plus épouser le comte de Coulange ; malheureusement, les choses sont bien avancées, puisque nous arrivions à la veille des publications et du contrat. La rupture doit être immédiate. Que dirons-nous au marquis et au comte de Coulange ? Il nous est difficile, pour ne pas dire impossible, d'apprendre la vérité au marquis.

—Oui, car ce serait une très mauvaise action. Dans cette circonstance, et quoi qu'il puisse arriver, notre devoir est de garder le silence. Mon estime et mon amitié pour le marquis restent les mêmes ; ce n'est pas moi, son meilleur ami, qui peut lui dire : " Ta femme t'a trahi, elle n'a pas été la fidèle gardienne de ton honneur. Eugène n'est pas ton fils ! "

—Il faut donc trouver un prétexte.

—J'y pense, je le trouverai.

—Et dès demain tu verras M. de Coulange.

—Non, je préfère lui écrire, d'abord ; je le verrai ensuite. Mais alors vous serez loin de Paris, toi et Emmeline.

—Tu penses que nous devons nous éloigner ?

—C'est nécessaire ; il faut absolument séparer Emmeline et Eugène par une grande distance.

—C'est vrai. Je comprends qu'il faut que nous partions.

—Demain, à neuf heures du matin, vous quitterez Paris.

—Viendras-tu avec nous ?

—Pas tout de suite ; mais dans dix ou quinze jours j'irai vous rejoindre.

—Où irons-nous ?

—Vous ne pouvez pas vous installer à Sisterne dans cette saison, le château n'étant pas préparé pour vous recevoir ; vous irez à Menton, au milieu des violettes et des roses. Mme de Rouvière sera enchantée de vous recevoir chez elle. Ce soir je lui annoncerai votre arrivée par un télégramme. Tu feras faire tes malles dans la soirée afin que vous soyez prêtes à partir d'ici demain matin à huit heures. Je vous conduirai à la gare.

—Il faut prévenir Emmeline. Est-ce que nous lui dirons ? ..

—Non, non.

—Elle voudra une explication.

—Le meilleur est, je crois, quand à présent, de ne lui en donner aucune.

—Mon Dieu, que va-t-elle penser ? Que va-t-elle dire ? Octave, parle-lui, toi, je n'en aurais ni le courage, ni la force. Elle attend, la pauvre enfant !

—Faire couler ses larmes, c'est pénible et cruel, mais le devoir ordonne ; ma sœur, tu peux faire venir Emmeline.

Madame de Valcourt se leva, toucha le cordon d'une sonnette.

Un domestique se présenta.

—Veuillez prier Mlle de Valcourt de venir, lui dit le comte de Sisterne.

Le domestique se retira et, presque aussitôt, Emmeline parut.

Tout en entrant, elle jeta les yeux sur sa mère et sur son oncle. La douleur peinte sur le visage de l'une, le front assombri et l'air grave de l'autre firent passer sur elle une sorte de frisson.

L'amiral s'était levé ; il lui prit la main et la fit asseoir à côté de sa mère. La jeune fille se tourna vers Mme de Valcourt comme pour l'interroger. Le regard de celle-ci, attaché sur sa fille, avait une expression de tendresse infinie.

—Emmeline, dit-elle d'une voix assurée, écoute ton oncle.

L'amiral était peut-être plus embarrassé qu'un certain jour de l'année 1854, où, dans la mer du Nord, il s'était emparé d'une frégate russe.

—Emmeline, balbutia-t-il, pour la première fois de ma vie je manque de courage.

—Quelle chose terrible avez-vous donc à m'annoncer, mon oncle ?

—Tu le vois, ta mère et moi nous sommes désolés.

—Oui, je vois votre douleur à tous deux, et j'attends que vous m'en fassiez connaître la cause.

—Eh bien, ma chère enfant, la voici : un obstacle s'est dressé entre toi et le comte de Coulange.

—Un obstacle ? fit Emmeline.

—Oui, ou, si tu le préfères un empêchement à votre mariage.

—Mon oncle, répliqua vivement la jeune fille, Eugène et moi nous nous aimons, rien au monde ne peut m'empêcher d'être sa femme !

—Rien au monde, dis-tu, Emmeline ; et si je t'affirme que nous ne pouvons consentir à ce mariage, ta mère et moi, sans faillir à l'honneur ?

Emmeline secoua la tête en murmurant :

—Je ne comprends pas.

—Non, tu ne peux pas, tu ne dois pas comprendre. Mais écoute-moi, Emmeline, et crois-moi, l'obstacle dont je viens de te parler te sépare à jamais du comte de Coulange.

Le visage de la jeune fille devint affreusement pâle, l'éclat de son

regard s'éteignit et elle resta sans voix, regardant l'amiral avec des yeux égarés.

—Tu sais combien est grande la tendresse de ta mère pour toi, continua M. de Sisterne d'un ton paternel, tu ne doutes pas non plus de la profonde affection de ton oncle ; nous avons constamment cherché à te rendre heureuse ; dès tes plus jeunes années, ne songeant qu'à ton avenir, tout ce que nous avons fait était pour ton bonheur. Ah ! hier encore, nous ne pensions guère au chagrin qui t'attendait ; et nous qui t'aimons plus que tout au monde, nous ne nous doutions pas que nous serions forcés de faire couler tes premières larmes.

Emmeline, tu vas souffrir, nous le savons, et c'est notre plus grande peine ; mais nous souffrirons avec toi et nous te consolerons. La grande douleur d'un enfant trouve toujours un refuge dans le cœur de sa mère. Va, mon enfant, tu n'as qu'à interroger ton cœur, pour être sûre que nous n'agissons point, ta mère et moi, sans y être forcés par des raisons majeures ; tu comprends qu'elles doivent être bien puissantes, ces raisons, pour que nous ayons le courage de te dire, sachant que nous brisons ton cœur : ton mariage avec le comte de Coulange est impossible, ne pense plus à lui, oublie-le !

La jeune fille se dressa d'un seul mouvement. Ses yeux avaient subitement repris leur éclat et un peu de rouge était revenu sur ses joues et sur son front. Il y avait dans son regard quelque chose de fier, de hardi.

—Mon oncle, dit-elle, d'une voix frémissante, j'aime le comte Eugène de Coulange ; vous et ma mère, vous avez vu naître mon affection pour Eugène, vous l'avez approuvée, encouragée, et elle a grandi sous vos yeux. Vous avez trouvé le comte de Coulange digne de moi, comme le marquis et la marquise m'ont trouvée digne de lui, malgré la différence qui existe entre sa fortune et la mienne. Mais comme vous me l'avez dit vous-même, mon oncle, dans cette noble famille, tout se fait par le cœur et pour le cœur.

Jusqu'à ce jour, je n'ai rien à me reprocher : je ne crois donc pas avoir démerité ; quant à Eugène, je le connais, il est et restera digne de ce cœur que je lui ai donné. Le lien qui nous unit l'un à l'autre n'est pas de ceux qu'un choc peut briser. Avant l'union légale, un serment nous a unis devant Dieu. Notre amour résistera à toutes les épreuves ; il est assez fort pour durer jusqu'à notre dernier souffle de vie. Voilà, mon oncle, ce que je tenais à vous dire d'abord, ainsi qu'à ma bonne mère.

Oui, vous m'aimez tous les deux ; oui, je suis tout pour vous et je sais que vous souffrirez avec moi puisque je suis condamnée à souffrir, je ne peux plus épouser le comte de Coulange, il y a un empêchement à notre mariage ? Je dois vous croire. Vous allez nous séparer ? Je comprends assez votre tendresse pour moi et j'ai trop de respect pour vous pour ne pas me soumettre docilement à votre volonté. Je n'ai point le caractère d'une fille et d'une nièce rebelle.

Maintenant, voulez-vous me faire connaître ce qui met empêchement à mon mariage ?

—Emmeline, tu ne dois rien savoir, je ne peux rien te dire, répondit M. de Sisterne.

—Et vous, ma mère ?

—Rien, prononça la comtesse d'une voix faible.

—C'est donc bien épouvantable ?

Mme de Valcourt laissa échapper un gémissement.

—Emmeline, dit l'amiral, je te le répète, tu ne dois rien savoir ; il s'agit d'une de ces choses que l'oreille d'une jeune fille ne peut pas entendre.

Elle resta un moment silencieuse, regardant tour à tour sa mère et son oncle. Soudain, elle se redressa, les yeux étincelants.

—Ma mère et vous aussi, mon oncle, écoutez-moi, dit-elle avec une sorte d'exaltation ; je ne vous adresserai plus aucune question, puisque je ne dois rien savoir et que vous avez décidé que vous ne me diriez rien. C'est cette lettre, arrivée ici tantôt, qui détruit mon bonheur ; j'ai eu tout de suite le pressentiment d'un malheur. . . Ah ! je ne savais pas qu'il pût être aussi grand ! Gardez le secret que contient cette lettre, je ne chercherai pas à le connaître. Vous avez le droit de ne pas consentir à mon mariage avec Eugène de Coulange ; vous m'affirmez que vous accomplissez un devoir, je vous crois. Après avoir désiré ce mariage, vous ne le voulez plus, soit, je ne serai pas la femme du comte de Coulange. Mais ne me dites jamais de ne plus penser à lui ; oh ! cela, voyez-vous, c'est impossible ! Quant à l'oubli du bonheur perdu, il viendra, et j'espère que ce sera bientôt, à l'heure de ma mort !

Mme de Valcourt poussa un cri déchirant.

—Ce jour-là, reprit la jeune fille d'une voix étranglée, je ne te demande qu'une chose, maman ; tu me mettras toi-même ma robe, mon voile et ma couronne de fiancée avant qu'on me couche dans le cercueil ! ..

En achevant ces mots, sa douleur fit enfin explosion. Des larmes abondantes jaillirent de ses yeux et de nombreux sanglots s'échappèrent de sa poitrine.

Mme de Valcourt s'était levée précipitamment ; elle avait pris sa fille dans ses bras et la couvrait de baisers.

L'amiral passait fiévreusement ses doigts dans sa barbe. Il était consterné.

—Ma fille, mon Emmeline, mon enfant adorée ! répétait constamment Mme de Valcourt.

La pauvre mère était comme folle, enfin, elle parvint à calmer Emmeline. La crise avait duré un long quart d'heure.

La jeune fille éprouvait le besoin d'être seule, elle se retira dans sa chambre.

—Mon Dieu, mon Dieu, ma pauvre Emmeline peut en mourir ! dit Mme de Valcourt, lorsqu'elle se retrouva seule avec son frère.

—Elle a ressenti sa plus violente douleur, répondit M. de Sisterne ; les larmes et les sanglots l'ont soulagée. Rassure-toi, nous la consolons, nous la guérirons.

—Veux-tu toujours que nous partions demain ?

—Oui, certes, et plus que jamais !

Plus tard, vers huit heures, Emmeline apprit que sa mère et elle partaient le lendemain matin.

Elle eut un profond soupir et murmura :

—C'est la séparation !

A neuf heures, elle s'enferma dans sa chambre pour écrire au comte de Coulange. Ne pouvant porter elle-même sa lettre à la poste, elle la confia à un domestique qui lui promit de la jeter le soir même dans une boîte.

XXXI

A l'instant même où Eugène quittait le marquis, l'âme désespérée, Gabrielle arrivait à l'hôtel de Coulange. Comme le jeune homme ouvrait une porte du grand salon, qu'il devait traverser pour rentrer chez lui, Gabrielle pénétrait dans le salon par une autre porte. Ils se trouvèrent face à face.

—Bonjour, monsieur le comte, dit Gabrielle en faisant deux pas de côté pour lui laisser le passage libre.

—Ah ! Louise, Louise, ma chère Louise ! prononça-t-il d'une voix entrecoupée...

—Mon Dieu ! s'écria-t-elle, mais qu'avez-vous donc ? qu'y a-t-il encore ?

—Il y a madame Louise, répondit-il tristement, il y a que mon malheur est aujourd'hui complet.

Elle le regarda fixement. Il y avait dans l'expression de sa physionomie quelque chose de si douloureux, de si navrant qu'elle se sentit bouleversée jusqu'au fond des entrailles.

—Ainsi, fit-elle d'une voix anxieuse, vous êtes malheureux ?

—Tellement malheureux, Louise, que je voudrais être mort !

Ces mots furent prononcés avec un accent qui la fit frissonner.

—Monsieur le comte, quelle est la cause de votre douleur ? lui demanda-t-elle, en le dévorant du regard.

—Non, non, je ne dois rien vous dire, répondit-il.

Et il la quitta brusquement.

Gabrielle resta un instant immobile, la tête inclinée sur sa poitrine, les bras ballants, comme paralysée. Soudain sa tête se redressa. De ses yeux semblaient jaillir des étincelles.

—Ah ! murmura-t-elle, je n'ai jamais aussi bien qu'en ce moment senti que je suis mère ! Mon fils souffre, c'est maintenant à moi de le consoler !

Elle s'élança hors du salon en sortant par la porte derrière laquelle Eugène avait disparu.

Le jeune homme venait de rentrer dans sa chambre lorsqu'il entendit frapper à sa porte. A la vue de Gabrielle, qui entra brusquement, il ne put réprimer un mouvement de surprise.

Gabrielle commença par refermer la porte, puis elle s'avança lentement vers Eugène. Celui-ci la regardait avec une sorte d'ahurissement.

—Je comprends votre étonnement, lui dit-elle ; peut-être même êtes-vous mécontent de me voir prendre une pareille liberté.

—Non, madame Louise, je suis seulement surpris...

—Monsieur le comte, je vous demande la permission de m'asseoir, dit-elle d'une voix subitement affaiblie, je suis si émue... il me semble que je vais me trouver mal... j'étouffe !...

En effet, elle était livide et chancelait sur ses jambes.

Le jeune homme s'était empressé d'avancer un fauteuil dans laquelle il la fit asseoir.

—Eh bien, madame Louise, vous sentez-vous mieux ? lui demanda-t-il au bout d'un instant.

—Oui, monsieur le comte, beaucoup mieux, un moment de faiblesse, c'est passé.

Elle respirait avec force. Eugène s'était mis à genoux devant elle sur un tabouret.

—Madame Louise, vous êtes toujours bien pâle, lui dit-il.

Elle répondit en essayant de sourire :

—Pâle comme je l'étais autrefois, quand vous veniez me voir au jardin des Tuileries, et que les enfants m'appelaient la Figure de Cire. Vous souvenez-vous de ce temps-là, monsieur Eugène ?

—Je n'ai rien oublié, ma bonne Louise ; j'avais alors le cœur joyeux ; j'aimais qui m'aimait ; alors j'étais heureux !

—Oui, vous étiez heureux. Je le savais et cela me consolait. Quand j'avais eu le bonheur de vous embrasser, pendant plusieurs jours la source de mes larmes était tarie.

—Louise, vous avez donc beaucoup souffert ?

—Beaucoup.

—Est-ce la douleur qui vous rendait si pâle ?

—Oui.

—Et maintenant, êtes-vous consolée ?

Elle secoua la tête et répondit :

—Pas encore.

—Je comprends cela : il y a des douleurs qui doivent rester au cœur toujours, des plaies qui ne guérissent jamais.

—Peut-être, monsieur le comte. Et, tenez, si vous étiez complètement heureux, il me semble que ce serait la fin de mes souffrances.

—Louise, ma bonne amie, toujours, sans vous en apercevoir, vous me parlez comme une mère parle à son fils.

Gabrielle tressaillit.

—Monsieur le comte, balbutia-t-elle, excusez-moi.

—Vous excuser, Louise, pourquoi ? Vous me faites plaisir. Allez, en ce moment plus que jamais, j'ai besoin de toutes les amitiés.

Il s'empara d'une de ses mains et la serra affectueusement dans les siennes.

Pendant un instant ils restèrent silencieux, croisant leurs regards. Gabrielle reprit la parole.

—Il est temps que je vous dise, monsieur le comte, pourquoi je vous ai suivi jusqu'ici, dans votre chambre. Vous vous êtes éloigné de moi très-vite, sans répondre à une question que je vous adressais. Alors, après un moment d'hésitation, je me suis décidée à venir vous trouver, pensant que vous ne repousseriez point celle que vous appelez autrefois votre bonne amie. Monsieur le comte, je vous demandais tout à l'heure quelle est la cause de votre douleur ; permettez-moi de vous le demander encore. Ah ! ne croyez pas que je me laisse entraîner par une vaine curiosité : je ne pense qu'à votre bonheur, votre intérêt seul me guide. Mon Dieu je vous apporte peut-être la consolation !... Autrefois, c'est vous qui me consoliez ; n'est-ce pas mon devoir de vous consoler aujourd'hui ?

—Malheureusement, ma bonne Louise, répondit Eugène en remuant tristement la tête, vous ne pouvez rien contre ma peine.

—Pourquoi ?

—Parce qu'elle est la conséquence forcée de la position que j'occupe ici, position fautive malgré tout.

Gabrielle se redressa, un éclair dans le regard.

—Quelqu'un se serait-il permis de chercher à vous humilier, en vous faisant sentir que vous n'êtes pas le fils du marquis de Coulange ? lui demanda-t-elle d'une voix vibrante.

—A côté de M. le marquis, de mon père, protégé par lui et fort de ma dignité, je n'ai à craindre aucune humiliation ; mais on me fait sentir, en effet, et d'une façon bien cruelle, que M. de Coulange n'est pas mon père.

—Mais, enfin, qui s'est-il donc passé depuis hier ?

—Vous auriez appris cela demain ou dans quelques jours, autant vaut que vous le sachiez tout de suite.

Il sortit de sa poche la lettre d'Emmeline et la mit dans la main de Gabrielle, en disant :

—Lisez, ma chère Louise, lisez cette lettre de Mme de Valcourt, que j'ai reçue ce matin.

Gabrielle lut rapidement.

La lettre était tombée sur ses genoux. Un tremblement convulsif agitait tous ses membres.

—Comprenez-vous, Louise, comprenez-vous ? dit Eugène avec douleur. Mon malheur est-il assez grand ! Ah ! tous mes beaux rêves d'avenir sont finis !... Je suis un désespéré !

—Non, répliqua Gabrielle d'une voix forte, non, ne désespérez pas !

—Vous avez lu... Où est l'avenir, maintenant, où est le bonheur ? Emmeline est perdue pour moi... Vous voyez bien que je n'ai plus rien à espérer.

—Et moi je vous dis encore que vous devez espérer.

—Ah ! vous n'avez pas bien compris ce que m'écrit Emmeline. Mme de Valcourt et M. de Sisterne ont appris que je ne suis pas le fils du marquis de Coulange. Ce qui s'est passé ensuite, je le devine : l'amiral, homme rigide, absolu dans ses principes, qui sacrifie tout au devoir et à l'honneur, l'amiral n'a plus trouvé que mon mariage avec sa nièce fût possible. Je ne dis pas qu'il me crut indigne ; non, sans doute ; mais il ne veut pas donner pour mari à sa nièce un homme qui ne porte point le nom et le titre de comte de Coulange par droit de naissance.

Le marquis et la marquise m'ont ouvert leur bras, en m'appelant leur fils, et Maximilienne, la plus noble créature qu'il y ait eu monde,

s'est jetée à mon cou, en me disant : "Tu est toujours mon frère !" Ici, rien n'est changé pour moi ; c'est toujours la même affection, la même tendresse... Ce n'est pas assez, puisque là bas on me repousse, on me chasse !...

Gabrielle sursauta.

—On me blâme peut-être, continua Eugène, de garder ce nom de Coulange qui n'est pas le mien ; et, dans ce cas, on m'accuse de vouloir conserver un rang et une fortune auxquels je n'ai aucun droit.

Mais quand M. de Coulange m'a dit : " Je veux que tu restes mon fils ; pouvais-je lui répondre non ? Je vous le demande, Louise, pouvais-je faire cette réponse ? J'ai senti que je devais accepter. Dans cette circonstance, mon cœur seul parlait... Je voulais m'en aller ; déjà j'avais renoncé à tout ; il le savent tous les trois. Il a fallu toute l'affection qu'ils m'ont témoignée pour me retenir. Je vous le jure, Louise, si j'eusse entendu un mot ou surpris seulement un regard de l'un ou de l'autre qui eût pu me faire douter de la sincérité de cette affection, je serais parti à l'instant même. Je suis resté, je reste : c'est mon devoir... Je ne suis pas seulement lié à eux par la connaissance ; je les aime, Louise, je les aime !

Quand ma conscience est tranquille et ne me reproche rien, quand je peux toujours marcher la tête haute, que m'importerait ce que d'autres peuvent penser de moi ? Mais il y a Mme de Valcourt, le comte de Sisterne et Emmeline... Etre méconnu par eux !... Je ne sais pas quelles sont les pensées de l'amiral et de la mère d'Emmeline, je ne sais pas comment ils jugent ma conduite, mais il me frappe aussi cruellement que s'il me jetaient le mépris ou l'injure à la face.

Il y a quelques jours encore, poursuivait Eugène, je voyais s'ouvrir devant moi l'avenir radieux, tout me souriait, tout m'apparaissait resplendissant de lumière. Un vent de tempête a soufflé et tout a disparu... Ce que je voyais souriant est devenu grimaçant ; mon bonheur détruit, c'est mon avenir fermé ; tout ce fait ombre autour de moi, je m'enfoncé dans la nuit !

—Monsieur le comte, répliqua Gabrielle d'un ton grave, votre avenir ne s'est point fermé, votre bonheur n'est point perdu, vous retrouverez les sourires de la terre et des cieux ; au lieu de porter vos yeux sur ce qui est ombre, tournez vos regards du côté de la lumière.

—Ma lumière à moi, Louise, c'était Emmeline. Ce matin, elle est partie avec sa mère : on l'a éloignée de moi, je ne la verrai plus, ma lumière est éteinte !

Gabrielle reprit la lettre de Mlle de Valcourt et posant un doigt à un endroit du papier :

—Monsieur Eugène, dit-elle de sa plus douce voix, regardez, là, et lisez ce mot.

—Espérance.

—Oui, monsieur le comte, espérance !... C'est un des dons les plus précieux que Dieu a faits à ses créatures. Sans l'espérance, qui donne la patience, le courage et la résignation, combien de malheureux ne pourraient pas supporter le fardeau de l'existence. Espérance, monsieur le comte, voilà la lumière que vous devez regarder.

En parlant, elle s'était levée. Les bras en avant et le regard tourné vers le ciel, elle paraissait transfigurée.

Le jeune homme la contemplait avec une surprise mêlée d'admiration.

—Maintenant, monsieur le comte, reprit-elle, écoutez-moi. Si je vous dis d'espérer c'est que vous le pouvez, c'est que vous en avez le droit. Vous épouserez Mlle de Valcourt ; c'est moi, vous entendez, c'est moi qui vous le promets... On l'a emmenée bien loin, on la ramènera... Vous l'aimez, elle vous aime, vous serez l'un à l'autre... Oui, Emmeline sera votre femme, quand même vous renoncerez à votre nom de Coulange... Et ni la comtesse de Valcourt, ni le comte de Sisterne, ni personne n'osera s'opposer à votre mariage !... Et si, dans sa pensée seulement, l'amiral avait mal jugé votre conduite, douté de votre honnêteté, malgré son âge, et si grand et si haut placé qu'il soit, il viendrait vous en demander pardon !

Eugène passait de la surprise à la stupefaction.

—On toucherait à votre honneur ! reprit Gabrielle dont l'animation rendait la voix éclatante, non, non, je suis là pour le défendre !... Mais si l'on pouvait ainsi vous le prendre et le détruire, où serait donc la justice divine ?... Vous malheureux ! Allons donc, est-ce que c'est possible ?... Est-ce que je n'ai pas assez souffert, moi ?... A quoi donc auraient servi toutes mes larmes !...

Elle s'arrêta, effrayée de ce qu'elle venait de dire.

Eugène, frissonnant, la couvrait de son regard ardent et semblait suspendu à ses lèvres. Une lueur vive venait de jaillir de son cerveau et d'éclairer subitement sa pensée.

XXXII

Après être restée un moment silencieuse, Gabrielle reprit en changeant de ton et d'attitude :

—Pardonnez-moi, monsieur le comte, pardon, je me suis oubliée ; ne faites pas attention à mes dernières paroles, c'est la divagation.

—Oui, je crois en effet que vous vous êtes oubliée, répliqua Eugène d'une voix tremblante ; mais madame Louise, votre grande amitié pour moi explique tout. Aussi, je veux vous donner immédiatement une preuve de ma confiance en vous, je remonte à la lumière et je salue l'espérance !

Elle laissa échapper une exclamation de joie...

Sans cesser de la regarder, il s'approcha d'elle lentement :

—Maintenant, madame Louise, voulez-vous me permettre de vous parler d'autre chose ?

—D'autre chose ?

—Du passé.

—Je le veux bien, parlons du passé.

—Madame Louise, hier, j'ai vu M. Morlot ; j'ai causé longtemps avec lui ; si j'ai bien compris certaines de ses paroles, vous avez connu ma mère...

Gabrielle éprouva un saisissement qui lui coupa la respiration.

—Madame Louise, je vous en prie, répondez-moi, je n'ai que cette question et une autre à vous faire.

—Eh bien, oui, j'ai connu votre mère.

—Beaucoup, n'est-ce pas ?

—Oui, beaucoup.

—Voici ma dernière question ; ma mère est-elle encore de ce monde ?

Cette fois, Gabrielle arriva au paroxysme de l'émotion ; elle resta sans voix, la bouche ouverte, écarquillant les yeux.

Le regard du jeune homme s'illumina d'une joie indicible.

—Eh bien, dit-il d'une voix douce, qui ressemblait à un gazouillement d'oiseau, Madame Louise ne me répond pas... et ma mère ne m'ouvre pas ses bras pour que son fils l'embrasse !...

—Ah ! mon fils ! mon fils ! exclama-t-elle.

Déjà il l'avait enlacée et il la serrait toujours palpitante sur son cœur.

Ce fut un moment de folle ivresse.—Mon fils, mon fils ! Comme elle prononçait ce mot !... Mon fils ! Comme c'était bon ! Ce mot contenait tout, disait tout... Et lui, avec quels transports, qu'elle aime il l'appelait sa mère, sa mère bien-aimée, chérie, adorée, sublime...

Ils étaient encore dans les bras l'un de l'autre, jouissant de leur joie, ne songeant qu'au bonheur présent, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit. C'était la marquise de Coulange. Elle s'arrêta sur le seuil, vit le délicieux tableau et, le front rayonnant du bonheur de Gabrielle, elle fit un mouvement en arrière pour se retirer.

Mais au bruit que la porte avait fait en s'ouvrant, Eugène avait tourné la tête.

—Ah, ne vous en aillez pas, dit-il, venez, au contraire, venez ! N'êtes-vous pas aussi ma mère ?

Alors la marquise entra tout à fait dans la chambre.

—Oui, Eugène, dit-elle d'une voix vibrante d'émotion, aujourd'hui comme autrefois, Gabrielle et moi nous sommes vos deux mères !

—Gabrielle, fit le jeune homme, ma mère s'appelle Gabrielle !

—Oui, répondit-elle, je me nomme Gabrielle Léonard. Vous saurez... tu sauras, mon fils, pourquoi j'ai eu devoir me cacher pendant si longtemps sous le nom de Louise. Ta mère n'aura rien de caché pour toi : elle te dira ce qu'elle a été, ce qu'elle a fait ; tu connaîtras sa vie tout entière.

—Oh ! je devine déjà bien des choses. Mais je veux savoir tout ce que ma mère a souffert afin de pouvoir mieux la glorifier dans mon cœur. Ainsi, ma mère, quand tu te rendais chaque jour au jardin des Tuileries, au milieu de ces petits enfants, c'est moi que tu cherchais ?

—Oui, car je cherchais partout, et sans cesse mon cœur t'appelait. En ces temps-là, chaque enfant, pour moi, c'était toi. Toujours c'était toi que je croyais voir. Comme j'étais heureuse quand j'en tenais un dans mes bras et avec quelle tendresse je le dévorais de baisers !

Où je les aimais ces chers petits êtres dont les joyeux, les jolis regards et les éclats de rire me faisaient oublier mon malheur et remplissaient mon âme d'allégresse ; pourtant, mes plus tendres caresses étaient toujours pour les petits garçons. Cela se comprend ; je savais que c'était un fils que j'avais mis au monde !

Tout de suite après ta naissance la sage-femme m'avait dit : "C'est un garçon !" Ah ! il me semble que je ressens encore le tressaillement de joie qui passa dans tout mon être ! je désirais un garçon, un fils... Les filles, exposées à tant de dangers et de misères, sont souvent si malheureuses ! Je me prenais pour exemple—" Donnez-le-moi, dis-je à la sage-femme. Elle te mit dans mes bras. Je te regardai longuement, les yeux pleins de larmes ; tu étais bien petit, mais déjà tu étais beau. Je te mis plusieurs baisers sur le front et te couchais à côté de moi. Tu dormis pendant quelques heures. Moi je ne fermai pas les yeux pendant tout le temps et je te regardai. Peut-être avais-je le pressentiment de ce qui allait arriver, je rassasiais

ma vue, gravant tes traits dans ma mémoire, afin de garder ton image dans ma pensée.

La nuit vint. On te mit dans ton berceau et moi je m'endormis... Le lendemain quand je me réveillai, tu n'étais plus là. On m'avait volé mon enfant, on m'avait pris mon âme !

Plus tard, je te raconterai quelles suites eut mon réveil. Quand je fus guérie de cette longue et cruelle maladie, qui mit sur mon visage cette pâleur à laquelle j'ai dû le nom de Figure de Cire, que les enfants m'ont donné, j'entrepris la tâche difficile—on pouvait la croire impossible—de te retrouver. Pendant que Morlot te cherchait de son côté, je te cherchais du mien. De là mes promenades à travers les rues de Paris, et mes longues stations dans les jardins publics.

Chose étrange ! tu étais constamment devant mes yeux, mais tel que je t'avais vu un instant après ta naissance. Et je me disais. "Si je le rencontrais, je le reconnaîtrais sûrement." Et puis il me semblait que mon cœur aurait des battements pour me crier : Le voilà !

—Ma pauvre mère ! fit Eugène.

—Un jour, un petit garçon et une petite fille, se tenant par la main, s'effirèrent tout à coup à ma vue. C'était dans le jardin des Tuileries. J'éprouvai une sensation de plaisir indéfinissable. Je rencontrais ces deux beaux enfants pour la première fois. Ravie, charmée, je les mangeais des yeux. Il y avait beaucoup d'autres enfants autour de moi ; mais je ne pensais plus à eux, je ne voyais plus que ce petit garçon et cette petite fille qui m'étaient inconnus. C'était toi, Eugène et Maximilienne.

—Je me souviens, ma mère.

—Tu compris sans doute que je désirais t'embrasser, car tenant toujours ta petite sœur par la main, tu t'approchas de moi. Alors votre gouvernante voulut vous éloigner. Mais vous étiez là, madame la marquise, vous intervint aussitôt. Je n'ai jamais oublié vos paroles, et je crois encore entendre ces mots sonner délicieusement à mes oreilles :— "Eugène, Maximilienne, embrassez la dame !" — Ah ! madame la marquise, de ce moment, vous avez eu votre place dans mon cœur ?...

—Ma chère Gabrielle ? murmura Mme de Coulange, en lui serrant la main.

—Je te pris sur mes genoux ainsi que Maximilienne, poursuivit Gabrielle, et tous deux serrés contre moi, je vous embrassai avec une sorte de frénésie. Ah ! j'étais véritablement heureuse, je ne sentais plus aucune de mes douleurs ! Va, je t'ai bien regardé, et pourtant je n'ai pas reconnu mon enfant... Et mon cœur qui battait bien fort, mon cœur ne m'a pas dit que tu étais mon fils !... Je ne pouvais pas savoir, je ne pouvais pas deviner... Pourtant, à partir de ce jour-là, tu fus mon petit ami le plus cher et je t'aimais autant, toi seul, que tous les autres.

Enfin, de notre première rencontre sortit pour moi une infinité de petites joies. Moins tourmentée, mon esprit n'avait plus d'inquiétude, ma souffrance était moins vive, une sorte d'apaisement se faisait en moi. Morlot et sa femme, l'excellente Mélanie, étaient heureux de me voir moins triste, moins absorbée ; il me félicitaient du changement qui s'opérait dans tout mon être, au moral comme au physique. C'est à toi que je devais cette sève nouvelle qui circulait en moi, ce commencement de résurrection. M'était-il possible de supposer que tu pouvais être mon fils ? Non. Cependant un sentiment vague, mystérieux, qui parlait à mon cœur, me faisait sentir que tu ne m'étais pas étranger comme les autres enfants.

La lumière de ton regard me pénétrait, ta voix produisait sur moi un effet magnétique ; en t'écoutant, j'étais en extase et chacune de tes paroles descendait dans mon cœur comme une rosée céleste.

Un jour, tu me rendis si heureuse, que je crus un instant devenir folle de joie.

Gabrielle s'interrompit, sortit de son sein un étui de maroquin, duquel elle tira une photographie.

—Regarde, reprit-elle : c'est ton portrait à l'âge de sept ans, et depuis bientôt quinze ans je le porte sur mon cœur attaché à un cordon de soie, et dans un étui pour le mieux conserver. Eugène, te souviens-tu de m'avoir donné ce portrait ?

—Oui, ma mère, je me souviens, répondit le jeune homme avec une émotion profonde, je te l'ai donné, ce portrait, la dernière fois que je t'ai vu au jardin des Tuileries. Tu m'avais dit ; "Vous allez bientôt partir pour le château de Coulange : vous vous amuserez beaucoup là-bas, vous serez heureux, et moi, ici, je serai bien triste, car je ne vous verrai plus." Ces paroles m'avaient vivement impressionné, et il me vint cette idée d'enfant de vous donner ma photographie afin que vous puissiez me voir pendant que je serais à Coulange.

—Oui, oui, c'est bien cela ! s'écria Gabrielle, ivre de bonheur.

S'adressant à madame de Coulange elle ajouta :

—Ah ! madame la marquise, que de choses tristes et douloureuses un moment comme celui-ci fait oublier !

Toutes les horloges de Paris, même celles qui retardent de vingt minutes, avaient sonné huit heures.

Le comte de Sisterne était encore au lit, dormant d'un profond sommeil.

Ayant accompagné sa sœur et sa nièce jusqu'à Dijon, il était rentré tard dans la nuit, l'esprit fatigué, le corps courbaturé. Cela expliquait pourquoi le marin, qui se levait habituellement à six heures en hiver, dormait encore à huit heures et demie.

Quatre ou cinq coups frappés discrètement à sa porte le tirèrent de son sommeil.

Aussitôt la porte s'ouvrit et il vit entrer son valet de chambre. —Hein ? fit-il en s'apercevant qu'il était grand jour, il me semble que j'ai dormi longtemps. Ambroise, quelle heure est-il donc ?

—Monsieur l'amiral, il est huit heures et demie.

—Si tard ? Oh ! oh ! je perds mes bonnes habitudes.

—J'aurais laissé dormir monsieur l'amiral pendant une heure encore, si je n'avais pas eu à lui annoncer la visite de M. le marquis de Coulange.

—M. de Coulange est ici ?

—Dans le salon.

M. de Sisterne sauta à bas du lit.

—Vous avez dit à M. le marquis que j'étais encore couché ? demanda-t-il.

—Oui, monsieur l'amiral, et M. le marquis m'a répondu qu'il n'était pas pressé ; que tenant à voir monsieur l'amiral ce matin même, il attendrait qu'il fût visible.

M. de Sisterne fit rapidement sa toilette et s'habilla très vite. Il était soucieux et sombre. Certains mouvements de ses lèvres indiquaient que la visite du marquis ne lui était pas précisément agréable.

—Diable, diable ! se disait-il, comment vais-je me tirer de là ?

Nous devons dire que l'amiral ne s'était fait aucune illusion. En écrivant la veille au marquis, il savait que son ami ne verrait dans sa lettre qu'un prétexte pour rompre le mariage, et qu'il ne tarderait pas à avoir à répondre à une demande d'explications.

Quand il entra dans le salon, le marquis était debout, raide, grave, sévère, tenant son chapeau de la main gauche.

M. de Sisterne s'avança vers lui, la main tendue.

La main de M. de Coulange ne bougea point.

—Ah ! fit l'amiral.

Et le rouge monta rapidement à son front.

—Tu ne dois pas t'étonner, lui dit froidement le marquis ; je saurai tout à l'heure si ma main doit encore toucher la tienne.

—Je m'étonne au contraire, répliqua M. de Sisterne, car je ne croyais pas que rien pût porter atteinte à notre vieille amitié.

—En vérité, je m'étonne à mon tour, dit M. de Coulange : n'est-ce pas le comte de Sisterne qui, le premier ne l'a pas respectée, cette vieille amitié ?

—Une bonne action mal interprétée peut être considérée comme une action mauvaise, répondit M. de Sisterne.

—Dans ce cas, il faut la dépouiller de l'ambiguïté qui a causé la fausse interprétation et lui rendre son caractère véritable.

—C'est quelquefois difficile. Mais je m'aperçois que je n'ai pas encore invité mon ami, le marquis de Coulange, à prendre un siège.

—Merci, je me trouve bien debout. Comte, tu ne t'attendais peut-être pas à me voir aujourd'hui, mais tu savais certainement que je viendrais te demander une explication de ta singulière conduite, envers moi et envers mon fils. Tu me connais, tu sais que je suis toujours resté fidèle à mes principes, que je suis extrêmement sensible à tout ce qui peut ressembler à une offense, et à plus forte raison à une injure. Or, je ne puis considérer le brusque départ de Paris de ta sœur et de ta nièce, que comme une injure faite à ma famille et à moi personnellement.

—Tu as tort de juger sur les apparences, répondit M. de Sisterne.

—Je veux bien l'admettre. Mais, alors, loyalement, donne-moi l'explication que je demande et que j'ai le droit d'exiger.

—Je t'ai écrit hier matin ; n'as-tu pas reçu ma lettre ?

—Oh ! ta lettre... Oui je l'ai reçue. Un prétexte pour provoquer entre nous une rupture ; il est mauvais, le prétexte, mais il en faut un autre.

—Edouard, je tiens à conserver ton amitié.

—Prouve-le-moi. Je ne viens pas te dire : Emmeline et Eugène s'aiment, c'est leur malheur que tu veux ; je ne viens pas te supplier au nom de leur bonheur. Il y a d'autres jeunes gens aussi instruits, aussi distingués et ayant autant et même plus de qualités que le comte de Coulange, comme Mlle Emmeline de Valcourt n'est pas la seule jeune fille à marier. Avant tout, je tiens à te déclarer que je rends votre parole, à toi et à Mme de Valcourt. Mais quand un mariage a été décidé, s'il y a rupture d'engagement, c'est à celui des deux fiancés qui se retire à en faire connaître le motif. Voilà

ce que je viens te demander. Le tuteur de mademoiselle de Valcourt me doit une réponse que mon vieil ami ne peut non plus me refuser.

L'embarras de M. de Sisterne était visible.

—Ma nièce malade... commença-t-il.

—Je n'accepte pas ce prétexte, interrompit le marquis avec une certaine violence; c'est la vérité que je veux, la vérité toute entière.

—Edouard, je te le jure, je ne peux te dire autre chose que ce que je t'ai écrit.

—Ainsi tu refuses de me répondre?

—Je n'ai rien à te dire.

—Mais alors, tu trahis l'amitié!

—J'y suis fidèle en gardant le silence...

—Ah! tu ne veux pas parler, tu l'avoues!

M. de Sisterne resta silencieux.

—Ecoute, reprit le marquis, je sais peut-être ce que tu penses et je crois connaître la cause réelle de cette rupture que tu croyais pouvoir cacher en prétendant que ta nièce est atteinte d'une affection de poitrine, quand elle se porte à merveille. Oui, je pourrais te dire pourquoi ta sœur et sa fille ont quitté Paris hier matin, précipitamment, sans prévenir personne.

—Non, dit l'amiral, tu ne peux pas savoir cela.

—Mais après les quelques lignes que tu m'as adressées hier, c'est à toi et non à moi de parler. Encore une fois, tu me dois une explication. Nous traitons ici une question d'honneur. Ton devoir t'oblige à parler, parle!

—Mon devoir m'ordonne de me taire, répondit l'amiral d'un ton ferme.

Le marquis comprit que M. de Sisterne était résolu à ne lui fournir aucune explication. L'attitude du marin lui parut une aggravation de l'injure.

—Ainsi, dit-il d'une voix vibrante, c'est un parti pris?

—De garder le silence? Oui.

—Pendant plus de quarante ans nous nous sommes aimés comme deux frères, et aujourd'hui voilà notre vieille amitié foulée aux pieds.

—Je resterai, malgré tout, l'ami du marquis de Coulange; tu peux me retirer ton amitié, je te garderai la mienne.

Le visage de M. de Coulange était d'une pâleur livide; sous ses pieds impatients, févreux, il martelait le tapis. Il avait la pensée de provoquer l'amiral, mais il sentait qu'un duel entre eux était impossible. Il voyait d'un côté le ridicule, de l'autre le scandale.

La situation des deux amis devenait difficile et pénible pour l'un comme pour l'autre. Des lueurs sombres traversaient le regard du marquis prêt à s'emporter. Heureusement, deux coups frappés à la porte du salon arrêtaient l'explosion de sa colère.

—Que me veut-on, demanda l'amiral.

Par la porte, qui s'entr'ouvrit, un domestique montra la tête.

—Monsieur l'amiral, dit-il, c'est une dame qui demande à vous parler immédiatement.

—Vous deviez lui répondre que je suis occupé; vous savez bien que quand je suis avec quelqu'un je ne veux pas être dérangé.

—Cette dame a insisté, disant qu'il fallait que monsieur l'amiral la reçut tout de suite. Je sais, a-t-elle ajouté, que M. le comte de Sisterne est en conférence avec M. le marquis de Coulange; c'est une raison de plus pour que je veuille être reçue à l'instant même.

—Cette dame a-t-elle dit son nom? demanda M. de Sisterne.

—Elle m'a prié d'annoncer madame Louise.

Le marquis tressaillit.

—Oh! fit-il, Louise ici!

Il s'approcha de l'amiral et lui dit:

—Comte, tu peux recevoir immédiatement Mme Louise, l'institutrice de Maximilienne de Coulange. Quand tu l'auras vue, quand elle t'aura parlé, tu lui diras peut-être, à elle, ce que tu ne veux pas me dire, à moi... Ah! elle arrive bien: j'allais me fâcher avec toi; mais la colère qui grondait en moi s'est subitement apaisée. Nous resterons amis, j'en ai la conviction. Tiens, Octave, je te tends la main... Je ne reviendrai plus ici, mais je ne te dis pas adieu en m'en allant; je t'attendrai toute la journée à l'hôtel de Coulange.

Sur ces mots, le marquis sortit du salon, laissant l'amiral stupéfié.

Gabrielle attendait debout dans l'antichambre. Un épais voile de tulle couvrait entièrement son visage.

Le marquis, traversant l'antichambre, s'arrêta devant elle.

—Monsieur le marquis, lui dit-elle à voix basse, il le faut!

—Oui, il le faut, répéta M. de Coulange.

Le domestique attendait les ordres de son maître près de la porte du salon.

—Faites entrer Mme Louise, dit l'amiral.

Ce nom de Louise, le comte de Sisterne le connaissait; bien des fois, à Paris et au château de Coulange, on l'avait prononcé devant lui; il savait également que la personne qui portait ce nom de Louise était l'institutrice de Maximilienne; mais il ne se souvenait pas que ce nom était aussi celui de la jeune femme au visage pâle qu'il avait rencontrée un jour au bord de la Marne, laquelle, en lui

rappelant Gabrielle Liénard, lui avait causé une émotion extraordinaire. Il ne s'était pas étonné de ne voir jamais l'institutrice de Maximilienne ni à Coulange, ni à Paris, et, en ce moment, ému et troublé par les dernières paroles du marquis, il ne songeait pas à se demander ce que pouvait avoir à lui dire cette femme qu'il ne connaissait point.

Toutefois, quand il vit Gabrielle s'avancer lentement vers lui, comme en glissant, un sentiment de vive curiosité s'empara de lui. Son regard profond se fixa sur cette figure voilée, dont il ne pouvait distinguer les traits, et parut ne plus vouloir s'en détacher.

Derrière Gabrielle le domestique avait refermé la porte du salon. A trois pas de l'amiral, la jeune femme s'arrêta. Elle était très émue, car elle tremblait comme la feuille au vent.

—Monsieur le comte, dit-elle d'une voix douce, puis-je parler dans ce salon avec la certitude que nul autre que vous ne pourra m'entendre?

Si bas qu'eussent été prononcés ces mots, le timbre de la voix frappa M. de Sisterne et le fit tressaillir comme eût pu le faire un signal d'alarme, à bord de son vaisseau amiral.

—Venez, répondit-il, venez dans mon cabinet.

—Madame, dit-il en se retournant vers Gabrielle; vous pouvez parler ici sans crainte; aucune oreille indiscreète ne peut vous entendre. Voilà un siège près de vous, veuillez vous asseoir.

—Tout à l'heure avant qu'il vous quittât, j'ai entendu M. le marquis de Coulange vous dire que j'étais l'institutrice de sa fille. C'est à moi, en effet, que Mme la marquise de Coulange a bien voulu confier l'éducation de sa chère enfant.

L'amiral écoutait, en proie à une grande agitation.

—Oh! cette voix, cette voix! se disait-il.

—Vous devez être surpris, monsieur le comte, poursuivit Gabrielle, qu'une pauvre femme comme moi ait eu la hardiesse de venir vous trouver et l'audace d'insister pour être reçue immédiatement. Ah! Monsieur le comte, il fallait une raison bien puissante pour me décider ou plutôt me forcer à paraître devant vous. Ancienne institutrice de Mlle Maximilienne, je n'ai point quitté la maison de Coulange; je suis presque un membre de cette noble famille; c'est vous dire que de l'âme et du cœur je lui suis entièrement dévouée.

—Pardonnez-moi de vous interrompre, dit M. de Sisterne avec un accent singulier, mais votre voile vous gêne pour parler; pourquoi le garder sur votre figure?

—Vous avez raison, monsieur le comte, répondit Gabrielle; du moment que je cesse de me cacher, je peux vous montrer mon visage. Et elle leva son voile.

XXXIV

Aussitôt, l'amiral laissa échapper un cri. Mais Gabrielle n'aurait pu dire si ce cri exprimait la surprise, la joie, ou tout autre impression.

Après être resté un instant immobile comme pétrifié, M. de Sisterne bondit sur la jeune femme et, lui prenant les deux mains:

—Ah! Gabrielle, ma pauvre Gabrielle! dit-il d'une voix brisée par l'émotion, c'est vous que je revois, vous que je retrouve, après vous avoir si longtemps cherchée!

Gabrielle n'eut pas la force de se contenir; elle fondit en larmes. Le comte avait entouré sa taille d'un de ses bras, la serrait contre sa poitrine.

—Oh! monsieur le comte, fit-elle en se dégageant brusquement.

—Gabrielle, je ne vous offense pas! s'écria-t-il; il y a vingt-deux ans que vous êtes ma femme.

—De grâce, monsieur le comte, ne parlons point du passé, dit la jeune femme en se laissant tomber dans un fauteuil.

—Parlons-en, au contraire, répliqua-t-il vivement; mais avant tout, Gabrielle, le coupable qui est devant vous implore son pardon.

Puis se mettant à genoux devant elle, il ajouta:

—Gabrielle, ma pauvre victime, délivrez-moi de l'unique remords de ma vie, pardonnez-moi!

—Il y a vingt ans que je vous ai pardonné, monsieur le comte; mais, je vous en supplie, levez-vous; vous oubliez que je suis une pauvre fille et que vous êtes le comte de Sisterne, amiral de France.

—Gabrielle, répondit-il, il n'y a ici ni comte, ni amiral, mais seulement un homme devant une femme qui a souffert par lui!

Il se releva et, se penchant vers elle, il lui mit un baiser sur le front, en disant:

—Si ce n'est pas le baiser de l'époux, c'est celui d'un ami respectueux et tendre, d'un malheureux qui vous a trompée, Gabrielle, mais qui ne vous a jamais oubliée et qui vous aime toujours!

—Je sais que vous n'avez pas oublié la pauvre demoiselle de magasin; je sais que vous vous êtes présenté un jour rue Montmartre, pensant que j'y étais encore; je sais aussi que vous avez fait de nombreuses recherches pour me trouver.

—Quand vous étiez si près de moi !... Vous vous cachez, vous venez de le dire ; c'est pour cela que je ne vous ai jamais vue ni à Paris, ni à Coulange. Vous vous cachez... Et pourtant, Gabrielle, vous saviez que je ne demandais qu'à réparer le mal que je vous avais fait, que j'étais prêt à remplir la promesse faite par Octave Longuet en vous proclamant en face de tous.

—Je le savais, monsieur le comte, mais quand je découvris que l'homme que j'avais aimé, Octave Longuet, était le comte de Sisterne, j'avais consacré ma vie à une œuvre unique. D'ailleurs, quand même j'aurais eu la pensée de réclamer l'exécution de votre promesse, je n'aurais point osé le faire. Et puis, c'est longtemps après que j'ai su que vous ne vous étiez point marié, parce que vous gardiez dans votre cœur le souvenir de Gabrielle Liénard... le jour où vous m'avez rencontrée au bord de la Marne, près du parc de Coulange...

—Ainsi, c'était vous, l'interrompit-il, c'était bien vous ! Et je ne vous ai pas reconnue, à cause d'une pâleur étrange qu'avait alors votre visage.

—Cette pâleur, qui n'a pas complètement disparu, m'est restée après une longue et cruelle maladie. J'ai passé seize mois dans un hospice d'aliénées, monsieur le comte.

—Oh !

—Je reviens à notre rencontre au bord de la Marne. Je vous reconnus immédiatement ; du reste, les sept années écoulées ne vous avaient point changé ; mais c'est quelques jours après que j'appris que vous étiez le comte de Sisterne, un ami de M. le marquis de Coulange. Alors, monsieur le comte, bien que ne sachant point l'accueil que vous me feriez, si j'avais eu mon enfant, mon fils à vous présenter...

—Un fils, c'était un fils ! exclama l'amiral.

—Je n'aurais pas hésité, monsieur le comte, j'aurais eu la hardiesse de vous dire : donnez un nom à votre enfant !... Hélas ! je l'avais perdu !

—Mort ! prononça l'amiral d'un ton douloureux.

Gabrielle baissa la tête.

Ils restèrent un moment silencieux, profondément émus tous deux. Le comte avait pris une des mains de la jeune femme et la serrait doucement.

—Pauvre femme ! murmura-t-il, comme vous avez dû souffrir !

Elle releva lentement la tête.

—Oui, monsieur le comte, dit-elle, j'ai souffert, beaucoup souffert ; mais Dieu je l'espère, tiendra compte des larmes versées. Mais il est temps que je vous dise pourquoi je suis venue vous trouver aujourd'hui. Comme vous le savez, j'ai entendu les dernières paroles prononcées par M. le marquis de Coulange en vous quittant. Ne pouvant pas être satisfait de la lettre que vous lui avez écrite hier, il était venu vous demander une explication que vous n'avez pas cru devoir lui donner. Et il vous a dit :

—Tu diras peut-être à l'institutrice de ma fille ce que tu refuses de me dire, à moi.

Le front de l'amiral s'assombrit subitement.

—Je juge d'après ces paroles, continua Gabrielle, que M. le marquis ne vous a point fait une grave confiance qu'il avait à vous dire, vous le savez, et ce n'est pas la faute de M. le marquis si cette révélation n'a pas été faite par lui.

C'est dimanche soir qu'il a tout appris lui-même, et lundi matin il était ici, chez vous. Vous veniez de partir pour Brest.

Hier soir, M. de Coulange a dit devant moi : " Je verrai demain le comte de Sisterne ; mais après la lettre qu'il m'a écrite, je n'ai plus de confiance à lui faire ; c'est lui qui doit me parler et me fournir des explications. Alors, sur ce qu'il me dira, je répondrai." Je pensais être ici avant M. de Coulange, il a été plus matinal que moi.

Monsieur le comte, après le coup de fusil tiré sur M. le marquis de Coulange, l'explosion de Frameries, où il a failli périr, et sa chute de cheval au bois de Boulogne, ne vous est-il donc pas venu à l'idée qu'un ennemi terrible, acharné, poursuivait la famille de Coulange de sa haine implacable ?

Monsieur le comte, poursuivit Gabrielle, vous avez reçu, vous ou Mme de Valcourt, une lettre anonyme.

—C'est vrai.

—Eh bien, monsieur le comte, l'auteur de cette lettre est le féroce ennemi dont je vous parle : cet homme est ce qu'il y a de plus vil, de plus hideux parmi les scélérats. Ah ! je n'ai pas à vous cacher le nom de ce monstre : il se nomme Sosthène de Perny !

—Le frère de la marquise ! exclama l'amiral.

—Oui, le frère de la marquise.

—C'est épouvantable, murmura M. de Sisterne.

—Oh ! je sais ce que l'infâme a pu vous écrire, reprit Gabrielle, puisque je connais le secret qu'il vous a révélé.

—Et vous dites, Gabrielle, vous dites que le marquis sait...

—Tout, monsieur le comte. Frappé cruellement dans son amour paternel pour celui qu'il croyait son fils, comme il a été grand quand il a dit à Eugène : " Tu es le fils de mon cœur ; tu es comte de Coulange, tu resteras comte de Coulange ! " Et Maximilienne

sait tout aussi, monsieur le comte. Et se jetant au cou d'Eugène, elle lui a dit : " Tu es toujours mon frère ! "

Vous êtes plus sévère, vous, malgré son mérite et l'amour qu'il a pour Mlle de Valcourt ; parce qu'il n'est pas le fils du marquis de Coulange, vous repoussez le malheureux et vous le trouvez indigne de votre nièce ! Maintenant, le cœur meurtri, désespéré, il voit son avenir perdu et ne croit plus au bonheur !... Monsieur le comte, c'est pour lui que je viens devant vous, c'est pour lui que je viens vous supplier ! Eugène et Mlle de Valcourt s'aiment, ne détruisez pas en même temps leur bonheur à tous deux. Non, vous ne ferez pas cela ; d'ailleurs, vous ne le pouvez pas... Ce que vous devez faire, monsieur le comte, c'est de rappeler immédiatement à Paris Mme de Valcourt et votre nièce, et d'aller dire au marquis de Coulange ces seuls mots : " J'ai eu tort ! "

—Non, ce mariage est impossible, répliqua vivement l'amiral.

—Oh ! monsieur le comte, fit Gabrielle avec douleur.

—Gabrielle, ce que vous venez de me dire confond ma raison ; ce que j'éprouve est plus que de la stupéfaction, et je suis à me demander si je vous ai bien entendue, si je vous ai bien comprise. Comment ! le marquis et Maximilienne savent tout, et la marquise, l'épouse coupable, est encore à l'hôtel de Coulange ?

Gabrielle se dressa brusquement sur ses jambes.

—Monsieur le comte, mais que supposez-vous donc ? exclama-t-elle.

—Je ne suppose rien ; le comte de Coulange n'étant pas le fils du marquis, il est de toute évidence...

—Arrêtez, l'interrompit-elle avec force, je ne veux pas vous laisser prononcer des paroles que vous regretteriez amèrement dans un instant. Ainsi, le misérable qui vous a écrit et osé vous dire que sa sœur, la marquise de Coulange, avait failli à ses devoirs ? Et vous, monsieur le comte, vous qui connaissez cette noble femme, vous avez pu ajouter foi à cette lâche calomnie ?... Ah ! la pauvre femme, à quelles gémonies est-elle traînée !...

L'amiral regardait Gabrielle, tout interdit.

—Tenez, monsieur le comte, j'admets que vous ayez pu croire à la calomnie, continua Gabrielle, les hommes, malheureusement, sont trop facilement disposés à douter de la vertu des femmes : mais la voix de votre sœur devait s'élever en faveur de Mme de Coulange, Mme de Valcourt devait la défendre !

—Ne vous hâtez pas d'accuser ma sœur, Gabrielle, sa conscience et son cœur ont protesté.

—Oui, mais faiblement, puisque sous prétexte qu'elle est malade, elle a, je ne dis pas emmené, mais enlevé sa fille.

—Écoutez, Gabrielle, nous avons fait, ma sœur et moi, ce que notre devoir nous ordonnait. Mon Dieu, si nous nous sommes trompés, si nous avons eu tort, je suis tout prêt à le reconnaître. Toutes vos paroles portent le trouble dans mon esprit, mes pensées deviennent confuses et s'échappent : je vous en prie expliquez-vous.

—C'est facile, monsieur le comte, écoutez : le marquis était condamné par les médecins ; on supposait qu'il n'avait plus que quelques mois ou plutôt quelques semaines à vivre. Le marquis, mourant sans enfant et sans avoir testé en faveur de sa femme c'était sa fortune passant aux mains de collatéraux. Mais Mme de Perny et son fils Sosthène n'entendaient pas retomber ainsi dans la pauvreté d'où ils étaient sortis par le mariage de Mathilde.

La marquise refusant d'une façon absolue de demander à son mari de faire son testament en sa faveur, Mme de Perny et son fils cherchèrent et trouvèrent un autre moyen de conserver l'héritage. Mme de Perny fit partir le marquis pour l'île de Madère, après lui avoir annoncé que Mathilde serait bientôt mère. Je ne vous dirai pas ce que la jeune marquise, presque une enfant encore, souffrit encore, souffrit alors sous la dépendance de sa mère, emprisonnée dans sa chambre, condamnée à ne voir personne, n'ayant plus de femme de chambre ni le droit de parler à ses domestiques. J'abrège, monsieur le comte. Un matin du mois d'août, Sosthène de Perny arriva mystérieusement au château de Coulange. La veille, tous les domestiques avaient été envoyés à Paris par Mme de Perny. Sosthène amenait avec lui une femme, laquelle portait dans un pli de son manteau un enfant volé né quelques heures auparavant. Le même jour, l'enfant fut inscrit à la mairie de Coulange sur les registres de l'état civil.

—Mais c'est horrible, c'est monstrueux ! exclama l'amiral.

—N'est-ce pas, monsieur le comte ? Ce n'est pas tout. Ce crime avait été précédé d'un autre. Cet enfant, qu'on introduisait ainsi dans la maison de Coulange, cet enfant avait été volé à une pauvre mère, qui l'adorait déjà avant sa naissance et qui n'avait que ce seul bien au monde.

—Volé, volé ! fit M. de Sisterne.

—Oui, monsieur le comte, volé, dans la nuit, près de sa mère, pendant qu'elle dormait.

—Et de pareils crimes sont restés impunis ! s'écria l'amiral.

—La marquise de Coulange seule pouvait livrer les coupables à la justice ; mais les coupables étaient son frère et sa mère. Le courage lui a manqué. Sa seule faute est de ne pas avoir immédiate-

ment révélé l'infamie des siens à son mari. Comme je vous l'ai dit, monsieur le comte, c'est dimanche dernier que la marquise a tout appris à M. le marquis de Coulange : il a examiné la conduite de sa femme, et après avoir pesé le pour et le contre, il lui a ouvert ses bras en disant : "je n'ai pas à te pardonner, puisque je ne te trouve point coupable !"

Voilà, monsieur le comte, l'explication que vous m'avez demandé.

Puis, lentement, d'une voix tremblante, elle ajouta :

— Vous savez ce que M. le marquis de Coulange, un homme de cœur et un homme d'honneur aussi, a dit à l'enfant volé : maintenant, monsieur le comte, c'est à vous de prononcer.

XXXV

L'amiral, tenant sa tête dans ses mains, garda un assez long silence.

Gabrielle attendait avec anxiété la réponse qu'il allait lui faire. Enfin il releva lentement la tête.

— Bien que je ne connaisse pas exactement les faits qui ont précédé et suivi le crime de Sosthène de Perny, dit-il, je ne puis, moi, qui suis désintéressé dans cette grave affaire, me montrer plus sévère que le marquis de Coulange, qui en était le juge suprême ; donc, sans pouvoir apprécier les causes de son silence, je dis comme lui : "La marquise n'est point coupable." Je vois, je comprends qu'elle a été une victime. En même temps, je suis forcé de reconnaître que j'ai eu tort : j'ai jugé témérairement sur des apparences et j'ai agi avec une précipitation blâmable. Pourtant, tout autre à ma place eût été également trompé. N'importe, j'irai humblement porter mes excuses au marquis de Coulange.

— C'est bien, cela, monsieur le comte, dit Gabrielle. Mais j'attends votre réponse au sujet du comte de Coulange ; n'oubliez pas que je suis ici pour lui.

— Que puis-je vous dire, Gabrielle ? rien.

— Comment, rien ? Est-ce que vous rendez l'innocent responsable du crime ? Le trouvez-vous absolument indigne de votre nièce ?

— Le comte de Coulange n'a jamais démerité à mes yeux. Mais il y a une question de conscience.

— Je ne comprends pas, monsieur le comte.

— Le marquis et la marquise de Coulange peuvent l'accepter, c'est leur droit ; Mlle de Coulange peut aussi, grande et généreuse, le reconnaître pour son frère et lui donner la moitié de son immense fortune ; néanmoins, sa situation rend impossible son mariage avec Mlle de Valcourt.

— Ainsi, répliqua Gabrielle d'une voix frémissante, vous le repoussez à cause de sa naissance obscure ?

— Non, Gabrielle, non. Le comte de Coulange est tout par lui-même. Pauvre et sans nom, Mme de Valcourt et moi nous lui donnerions Emmeline. Riche d'une fortune qu'il enlève à Mlle de Coulange, ma nièce ne peut être sa femme.

— Je comprends, monsieur le comte, vous lui reprochez de n'avoir pas immédiatement renoncé à tout.

— Non, mais...

— Il le voulait, monsieur le comte, car il a, lui aussi, ces susceptibilités, ces délicatesses et ces sentiments élevés ; mais quand M. de Coulange lui a ouvert les bras en lui disant : "Tu es toujours mon fils," pouvait-il s'éloigner, partir, dites, le pouvait-il ? Voyons, est-ce qu'il ne les aime pas ? J'en appelle à votre cœur, monsieur le comte, Eugène peut-il être un monstre d'ingratitude ? Non, n'est-ce pas ? Ah ! ne le méconnaissez pas, monsieur le comte, le pauvre enfant a fait ce qu'il devait faire. Initez M. de Coulange, je vous en prie, ne le repoussez point.

Gabrielle pleurait.

— Tenez, continua-t-elle, si vous croyez me devoir une réparation, je ne vous demande qu'une seule chose ; ne vous opposez plus à son mariage avec Mlle de Valcourt. Vous savez bien qu'ils s'aiment, monsieur le comte, qu'ils sont désolés, désespérés tous les deux !

— Ceci ne serait point la réparation que je vous dois, Gabrielle, répondit l'amiral ; je tiendrai la promesse que je vous ai faite, promesse qui a la valeur d'un serment : aux yeux de tous, je reconnaitrai notre mariage ; vous serez ma femme !

Elle secoua tristement la tête.

— Hélas ! monsieur le comte, dit-elle, je suis maintenant une vieille femme, les souffrances, les douleurs ont usé mon corps ; il n'y a plus de vivant en moi que le cœur. Je n'ai plus à demander et à vouloir que le bonheur de ceux que j'aime.

Elle resta un moment silencieuse, ses yeux pleins de larmes fixés sur M. de Sистерne. Puis, se rapprochant de lui brusquement :

— Voyons, reprit-elle, vous ne me comprenez donc pas, vous n'avez donc pas deviné ?

— Quoi ?

— Que mon fils existe !

— Mon Dieu, que dites-vous ? s'écria-t-il.

— Que c'est moi la pauvre mère à qui Sosthène de Perny a volé son enfant !

— Eugène, Eugène est mon fils ! exclama l'amiral éperdu, en se dressant sur ses jambes.

— Oui, monsieur le comte, Eugène est notre enfant. Après l'avoir cherché partout, je l'ai retrouvé, au bout de sept ans, fils du marquis de Coulange. Je pouvais le reprendre, c'était mon droit. Mais j'étais en présence de la marquise, une victime, une martyre aussi. Je ne l'ai pas réclamé. Mme de Coulange accepta mon sacrifice, et, pour que je ne sois plus séparée de mon fils, elle me fit entrer chez elle sous le nom de Louise que je m'étais donné, et je devins l'institutrice de Maximilienne. Pendant quinze ans, j'ai gardé le silence, monsieur le comte, et M. de Coulange n'a vu en moi que l'institutrice de sa fille.

— Et aujourd'hui, sait-il ?

— Il sait que je suis la mère d'Eugène.

— Et lui, Eugène ?

— Hier, pour la première fois, en le serrant dans mes bras, j'ai eu le bonheur de l'appeler mon fils !

— Gabrielle, lui avez-vous appris que le comte de Sистерne est son père ?

— Non, monsieur le comte.

— Pourquoi ?

— Pourquoi, monsieur le comte ? Parce que je crois qu'il doit l'ignorer toujours.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel l'amiral parut plongé dans des réflexions profondes.

— C'est bien, nous verrons, murmura-t-il, comme répondant à une de ses pensées.

S'adressant à Gabrielle, il reprit :

— Encore une question : Le marquis sait-il que vous vous appelez Gabrielle Liénard ?

— Oui.

— Alors, il sait également que je suis le père d'Eugène.

— Oui, monsieur le comte.

A plusieurs reprises il passa la main sur son front. Il était très agité, et ses yeux avaient un éclat fiévreux.

— Maintenant, monsieur le comte, reprit Gabrielle d'une voix gémissante, aurez-vous le courage de repousser mon fils ? Je suis mère, c'est la mère malheureuse qui demande le bonheur de son enfant ! Ah ! songez à toutes mes douleurs... N'est-ce pas assez de mes souffrances et de mes larmes ?

— Gabrielle, je n'ai rien à vous dire en ce moment, répondit M. de Sистерne ; ce que vous venez de m'apprendre a mis la confusion dans toutes mes pensées ; j'ai l'esprit troublé... Je vais m'habiller. Dans une heure, je serai à l'hôtel de Coulange ; je vous y trouverai, n'est-ce pas ?

— J'y serai, monsieur le comte. Mais puis-je vous demander ce que vous voulez faire ? Eugène m'attend, monsieur le comte. Ne voulez-vous pas que j'aie le consoler ?

— Si, Gabrielle, consolez-le.

— Ainsi, vous consentez ?

— Oui, dites-lui que Mlle de Valcourt sera sa femme.

Gabrielle poussa un cri de joie.

— Vous êtes juste et bon, dit-elle ; devant vous j'étais sûre de gagner la cause de mon fils !

Elle quitta l'amiral et rentra bientôt à l'hôtel de Coulange, où Eugène l'attendait avec impatience.

Gabrielle était avec son fils et n'avait pas eu le temps de voir le marquis et la marquise lorsque le comte arriva. Le valet de chambre de M. de Coulange le fit entrer dans le cabinet de son maître sans l'avoir annoncé. Les deux amis se serrèrent la main.

— Tu m'attendais ? dit M. de Sистерne.

— Oui, répondit le marquis.

— Je ne peux pas essayer de m'excuser ; je me suis laissé tromper par des apparences ; je n'ai pas agi comme je devais le faire ; j'ai eu tort, je demande à mon vieil ami de me pardonner.

Une seconde fois le marquis lui tendit la main.

— Ai-je besoin de te dire, reprit l'amiral, que dans Mme Louise, l'institutrice de ta fille, j'ai reconnu Gabrielle Liénard !

— Gabrielle t'a-t-elle tout dit ?

— Oui.

— Alors tu sais que le comte de Coulange...

— Est le fils de Gabrielle et le mien.

Le marquis resta un moment silencieux, hésitant ; puis regardant fixement l'amiral.

— Quelles sont tes intentions ? demanda-t-il.

— Reconnaître mon mariage avec Gabrielle, et donner à mon fils le nom qui lui appartient.

— Tu veux me prendre Eugène ! exclama M. de Coulange.

— Il est mon fils !

—Mais il est aussi le mien, et son acte de naissance en fait mon fils légitime, le comte de Coulange.

—Oui, mais cet acte est l'œuvre d'un faussaire, cet acte est un crime !

—Qu'importe, si, moi, marquis de Coulange, je le reconnais légal ! Octave, Eugène est mon fils ; voyons, n'est-ce pas [moi] qui l'ai élevé, qui l'ai aimé dès son enfance, qui en ai fait un homme ?

—Tout cela est vrai, tu as pris ma place.

—Est-ce ma faute ou la tienne ?

—Edouard, tu es cruel.

—Non, je ne suis que juste... Eugène est le fils de Gabrielle Liénard, une jeune femme abandonnée par un inconnu qui avait pris le nom d'Octave Longuet ; toi, tu es le comte de Sisterne ; Octave Longuet n'existe pas. Eugène n'a pas d'autre père que celui qui a pris soin de son enfance et veillé sur sa jeunesse. Et si les sentiments du cœur ne suffisaient pas, je pourrais invoquer d'autres droits que la loi reconnaît. Veux-tu que j'appelle la marquise ? Tu lui diras que tu songes à nous prendre Eugène, et tu verras ce qu'elle te répondra. Veux-tu que j'appelle ma fille ?... Non, Maximilienne, elle ignore cela, elle ne doit pas le savoir.

Cependant, mon cher comte, je ne saurais te blâmer d'avoir eu la pensée de donner ton nom à ton fils : tu as répondu à la voix de l'honneur. Mais si tu avais bien examiné la chose, si tu avais sérieusement réfléchi, tu aurais compris que ce que tu désires est impossible. Le mal que tu as causé autrefois est aujourd'hui réparé...

—Pas par moi.

—Qu'importe, s'il l'est ? Gabrielle Liénard est aussi heureuse qu'elle peut l'être, et son fils, notre fils, si tu veux, est le comte de Coulange.

—Oh ! je m'incline devant la grandeur de ta générosité, répliqua M. de Sisterne ; ce que tu as fait est digne de ton noble cœur ; c'est admirable... Mais j'ai un cœur aussi, moi. Depuis une heure, toutes les fibres de mon être sont en mouvement. Edouard, rends-moi mon fils !

—Mais c'est de la folie !

—Soit, c'est de la folie, une passion insensée !... Rends-moi Eugène, il te restera ta fille.

—Ma fille ! Et qu'en fais-tu de ma fille ? Tu la déshonores !

—Oh !

—Oui, tu déshonores ma fille ! Aveugle et insensé, il ne voit rien, ne comprend rien... Sais-tu ? Non. Eh bien, je vais te le dire : Tu veux nous couvrir d'opprobre, tu veux traîner dans la boue le nom de Coulange ! Pour pouvoir reconnaître ton fils et lui donner ton nom, il y a son acte de naissance à faire annuler. Qu'est-ce que cela ? Un épouvantable scandale. Et quand la marquise de Coulange, reculant devant la flétrissure méritée par son frère et sa mère, s'est condamnée à garder le silence, tu veux, toi, révéler le crime qui a fait de ma pauvre femme une martyre !

Le comte laissa échapper un gémissement et courba la tête.

—Comprends-tu, maintenant, comprends-tu ? fit le marquis.

—Oui, je comprends, répondit tristement M. de Sisterne. J'ai trompé Gabrielle. Voilà mon châtement !

—D'ailleurs, reprit le marquis, je ne t'empêche pas d'aimer Eugène et d'avoir pour lui la tendresse d'un père. Certes, je ne te défends pas les sentiments paternels ; je les ai bien pour lui, moi, qui ne suis pas son père ! Par son mariage avec Mlle de Valcourt, il entre dans ta famille, tu pourras le voir souvent, tous les jours, et l'aimer comme un fils en l'aimant comme un neveu. Va, mon cher Octave, tu n'es pas trop à plaindre !

Le comte soupira.

—Tu as raison, absolument raison, dit-il ; mais, vois-tu...

—Achève.

—Je souffre et je souffrirai. Oui, ajouta-t-il amèrement, il sera mon neveu, mais il ignorera que je suis son père.

—Oserais-tu le lui dire ?

L'amiral ne répondit pas. Mais deux larmes tombèrent de ses joues.

Le marquis lui serra silencieusement la main.

Ce jour-là, le comte de Sisterne et Gabrielle déjeunèrent à l'hôtel de Coulange. Celle-ci avait rendu l'espoir à son fils. En sortant de table, l'amiral dit au jeune homme :

—Mon cher Eugène, dans quatre ou cinq jours au plus tard, vous reverrez Emmeline.

La soirée était déjà avancée quand M. de Sisterne rentra chez lui. Il voulut écrire à sa sœur immédiatement, bien que sa lettre ne dût partir que le lendemain par le courrier du matin.

Entre autres choses, il lui disait :

—Tu avais raison de prendre la défense de la marquise de Coulange ; je l'ai indignement calomniée ; non-seulement elle n'est point coupable, mais sa conduite a été admirable, sublime !... Console vite Emmeline, et reviens immédiatement à Paris.

—Annoncez-moi votre départ de Menton et l'heure de votre arrivée à Paris par une lettre, ou mieux encore par un télégramme.

—Il y a eu du désespoir et des larmes à l'hôtel de Coulange.

—Je n'ai pas besoin de te dire que je ne suis pas seul à vous attendre avec impatience."

XXXVI

Trois jours s'écoulèrent. Le comte de Sisterne n'avait reçu de sa sœur ni lettre, ni télégramme. Et pourtant il était sûr que sa lettre, à lui, était partie ; il l'avait portée à la poste lui-même. Mme de Valcourt n'était elle donc pas arrivée à Menton ? Pourquoi ? Quelle chose imprévue l'avait forcée de s'arrêter en route ?

Il ne savait que penser et commençait à être très-inquiet. Son service l'appelait tous les jours au ministère de la marine, sans cela il eût tout de suite quitté Paris.

Le comte de Coulange était venu quatre ou cinq fois pour avoir des nouvelles. Il lui avait répondu, lui cachant son inquiétude, qu'il n'attendait pas une réponse de sa sœur si tôt : que le lendemain, certainement, il recevrait une lettre, laquelle précéderait seulement de quelques heures l'arrivée à Paris de Mme de Valcourt et d'Emmeline.

Le lendemain, en effet, la lettre attendue arriva. Elle portait sur l'enveloppe le timbre de Menton. Donc les voyageurs étaient dans cette ville. Mais, hélas ! la comtesse de Valcourt n'annonçait point son retour à Paris.

Qu'on juge de l'effet que produisit sur l'amiral la lecture des lignes suivantes :

—Mon cher frère,

—C'est une mère désolée, désespérée, qui t'écrit. J'ai reçu ta lettre, mais ce n'est pas en ce moment que je puis y répondre. Je ne pense qu'à ma fille et à la défendre contre la mort

—Nous sommes arrivées à Menton sans avoir eu de retard, c'est-à-dire à l'heure que tu avais annoncée, Emmeline était pâle, bien triste et aussi très faible, car, pour sortir de la gare, elle dut s'appuyer fortement sur mon bras. D'abord, je crus pouvoir attribuer cela à la fatigue du voyage.

—En route, j'avais fait de vains efforts pour faire diversion à ses pensées et la distraire ; elle était restée dans une espèce de prostration ou de somnolence ; c'est à peine si, de temps à autre, elle m'avait répondu par un mot ou un sourire forcé.

—Tout en arrivant chez Mme de Rouvière, nous nous mîmes à table. J'avais constamment les yeux sur elle, j'étais très-inquiète. Tout à coup, je la vis pâlir affreusement. Je n'eus que le temps de m'élançant près d'elle ; elle tomba dans mes bras, ne donnant plus signe de vie. Ses mains et son visage étaient glacés ; je la crus morte et je poussai un cri horrible. Mme de Rouvière et sa femme de chambre la portèrent dans une chambre et la couchèrent dans un lit, pendant qu'un domestique courait chercher le médecin le plus renommé de la ville. Moi, je n'étais capable de rien, j'étais comme folle.

—Voici la troisième nuit que je passe à pleurer au chevet de ma pauvre enfant, elle ne m'entend ou ne me comprend point ; elle me regarde avec des yeux où brûle la fièvre, me voit et ne me reconnaît pas !...

—Ah ! mon frère, c'est affreux !

—Le médecin croit que c'est une fièvre cérébrale non encore déclarée. Il fait tout ce qu'il peut pour me rassurer. Mon Dieu, a-t-il seulement l'espoir de la sauver !

—Je n'ai pas besoin de te dire quelles angoisses cruelles sont les miennes. Je vois bien que la vie de mon enfant est en danger. Oh ! la mort, la mort, comme elle m'épouvante !

—Octave, si la mort m'enlève ma fille adorée, je ne veux plus de la vie, elle me frappera aussi.

—Ta malheureuse sœur,

—ERNESTINE DE VALCOURT."

Après avoir lu, l'amiral bondit sur ses jambes et se mit à marcher à grands pas, tournant autour de son cabinet, s'arrêtant brusquement pour se frapper violemment la poitrine, et répétant sans cesse d'une voix rauque :

—Emmeline, ma pauvre Emmeline, ma pauvre Emmeline, ma pauvre Emmeline !

Il était dans un état horrible. Sa douleur était navrante.

—Malheur, malheur, je suis maudit ! s'écria-t-il tout à coup ; si elle meurt, c'est moi qui l'aurai tuée ? Ma pauvre Emmeline !... Et l'autre, Eugène ?... Que lui dire. Et quand il m'interrogera, que lui répondre ?

Il continua d'une voix amère :

—On dirait qu'il y a dans mon affection pour les autres quelque chose de fatal : après Gabrielle, ma nièce, ma sœur, mon fils... le malheur frappe tous ceux que j'aime... Oui, il faut que je sois maudit ! Et pendant quinze jours encore peut-être, je suis retenu à Paris, je ne peux pas partir ! Emmeline, ma pauvre Emmeline !

Pendant une demi heure l'amiral laissa errer sa pensée à travers toutes sortes de divagations.

Enfin il mit son chapeau, prit sa canne et sortit de chez lui en se disant :

— Il faut que j'aille à l'hôtel de Coulange.

Dans la rue, à quelques pas de la porte de sa maison, il rencontra le comte de Coulange. Le jeune homme venait pour savoir si l'amiral avait enfin reçu la lettre de Mme de Valcourt qu'ils attendaient. La figure attristée de M. de Sisterne lui fit ressentir une commotion douloureuse.

— Monsieur le comte, qu'avez-vous ? lui demanda-t-il avec inquiétude.

— Venez, répondit l'amiral, je vous le dirai à l'hôtel de Coulange.

— Ah ! monsieur le comte, je devine à l'expression de votre regard que vous avez reçu une mauvaise nouvelle.

L'amiral marchait très vite. Eugène avait de la peine à régler son pas sur le sien.

— Je vous en prie, monsieur le comte, reprit le jeune homme, ne me laissez pas l'angoisse de l'incertitude, dites-moi tout de suite...

— Non, non, tout à l'heure.

Eugène n'osa plus l'interroger, mais la frayeur l'avait saisi.

Ils arrivèrent à l'hôtel de Coulange.

Le marquis les ayant vu traverser la cour, vint à leur rencontre. Il devina, comme Eugène, que l'amiral avait une mauvaise nouvelle à annoncer.

— Venez chez moi, dit-il.

Tous trois entrèrent dans le cabinet du marquis.

M. de Sisterne restait silencieux, regardant tristement le marquis et Eugène.

— Eh bien ? interrogea M. de Coulange.

— Vous avez deviné la vérité, répondit-il, s'adressant au jeune comte, j'ai reçu une mauvaise nouvelle.

Eugène devint blême.

— De Menton ? demanda le marquis.

— Oui.

— Mais qu'est-il arrivé ?

— Emmeline est mourante.

Eugène laissa échapper une plainte sourde et s'affaissa sur un siège.

— Mourante ! fit le marquis. Mais, enfin, qu'a-t-elle ?

— Ma sœur m'a écrit une lettre navrante où sa douleur, son désespoir éclatent à chaque ligne. La voici, cette lettre, tu peux la lire.

Le marquis lut la lettre de Mme de Valcourt d'une voix tremblante.

— Vous le voyez, reprit l'amiral, c'est affreux ; nous avons à craindre une catastrophe.

— Dans son inquiétude, sa douleur, Mme de Valcourt exagère sans doute, dit le marquis : nous pouvons admettre que la pauvre mère, près du lit de sa fille, voit le danger plus grand qu'il ne l'est.

— Tu cherches à me rassurer.

— Je veux espérer que les soins et le dévouement de sa mère sauveront Emmeline.

— Ah ! Edouard, je suis bien coupable.

— Mon cher Octave, tu t'accuses inutilement.

— Si je pouvais m'absenter de Paris en ce moment, je partirais immédiatement pour Menton ; mais je suis retenu, cloué à mon poste.

Eugène se rapprocha vivement.

— Si mon père le permet, et si vous m'y autorisez, monsieur le comte, dit-il, je partirai à votre place.

— Edouard, il a raison ; oui, il faut qu'il aille à Menton et qu'il parte aujourd'hui. Ah ! c'est une bonne inspiration... Qui sait ? On dit que souvent, l'amour accomplit des miracles. Sa présence seule près d'Emmeline pourra la sauver !

— Eh bien, mon père ? fit Eugène.

— Je ne veux pas te retenir ici, quand ta pensée est déjà là-bas ; tu partiras ce soir.

Le regard du jeune homme s'illumina.

— Monsieur l'amiral, dit-il, avec exaltation, Mme de Valcourt et moi, nous sauverons Emmeline, je vous le promets !

— Je suis convaincu que ton amour pour Emmeline peut faire beaucoup, répliqua le marquis, car je crois aussi à ces miracles ou plutôt à ces phénomènes physiologiques dont parlait tout l'heure l'amiral. Mais je pense que, dans une aussi grave circonstance, nous ne devons pas hésiter à faire appel au dévouement et à l'amitié du docteur Gendron. Je vais lui écrire quelques lignes qu'un domestique lui portera immédiatement. Il faut qu'il ait le temps de se préparer à partir ce soir avec toi.

— Vous avez été au-devant de ma pensée, mon père : j'allais vous exprimer mon désir d'emmener notre cher docteur. Mais pourquoi lui écrire ? N'est-il pas préférable que j'aille lui dire moi-même quel nouveau service nous réclamons de lui ?

— En effet, cela vaut mieux. Vous pourrez convenir tout de suite de l'heure de votre départ.

— Devrai-je lui donner rendez-vous ici ?

— Non. Pour ne pas inquiéter la marquise et Maximilienne, nous ne leur dirons point, quant à présent, qu'Emmeline est malade. Tu donneras rendez-vous au docteur à la gare de Lyon.

— Comment expliquer mon départ ?

— Mme de Valcourt et sa fille étant forcées de rester quelques jours encore à Menton, nous t'avons autorisé, de Sisterne et moi, à aller les rejoindre pour les ramener à Paris.

Le soir, le comte de Coulange et le docteur Gendron, installés dans un coupé du train rapide, filaient à toute vapeur vers le midi de la France.

XXXVII

Le même jour, Morlot vit Gabrielle. Celle-ci lui apprit le départ d'Eugène pour Menton, la cause de ce départ, il lui remit en même temps un billet du jeune comte à son adresse sous enveloppe cachetée.

Eugène lui disait :

— Ma mère vous apprendra pourquoi je quitte Paris, ayant à peine le temps de jeter ces quelques lignes sur le papier.

— Malgré ma vive inquiétude, je n'ai pas oublié que le baron de Ninville tient à assister à la fête que donne samedi Mme la duchesse de Commergue. A mon grand regret, je ne serai pas avec vous. Mais, peut-être, cela vaudra-t-il mieux. Pour voir et observer, vous serez plus à votre aise, tout inconnu et perdu dans la foule.

— J'écris à Mme la duchesse pour la prier de m'excuser, et je lui demande comme un service personnel de vouloir bien vous faire envoyer une lettre d'invitation. Cette lettre, vous la recevrez certainement demain. Vous savez que, déjà, la duchesse m'avait autorisé à vous amener avec moi. Mon père, ma seconde mère et ma sœur n'iront pas à cette fête.

— Si vous faites quelques importantes découvertes, écrivez-moi à Menton chez Mme la comtesse de Rouvière.

— Soit, dit Morlot après avoir lu, j'irai seul.

— Où voulez-vous aller, mon ami ? lui demanda Gabrielle.

— Est-ce que votre fils ne vous a pas dit de quoi il s'agissait !

— Non. Eugène est fort discret ; d'ailleurs, je n'ai su qu'au dernier moment qu'il partait ; devant moi il a écrit à la hâte quatre ou cinq lettres et nous avons à peine eu le temps de nous embrasser.

— En ce cas, Gabrielle, je vais vous faire connaître ce petit secret : Je devais aller avec M. le comte à une grande soirée que va donner Mme la duchesse de Commergue. Avant de partir, il a écrit à la duchesse pour s'excuser, d'abord de ne pouvoir assister à sa fête, et ensuite pour la prier d'envoyer une lettre d'invitation au baron de Ninville.

— Alors vous irez à cette soirée ?

— Oui, si je reçois la lettre d'invitation comme me le fait espérer M. le comte.

— Morlot, ce n'est pas certainement la curiosité qui vous conduira chez la duchesse de Commergue.

— Vous vous trompez, Gabrielle ; toutefois, j'ajoute que ma curiosité a un but : je verrai là le comte de Rogas, qui connaît déjà le baron de Ninville ; je tiens à examiner de près et à loisir ce personnage, je rencontrerai également chez Mme la duchesse de Commergue le fiancé de Mlle de Coulange. Je tiens aussi à voir de près le comte de Montgarin. Peut-être même trouverai-je l'occasion d'avoir avec lui un bout de conversation, car j'ai quelques questions à lui adresser et une chose assez importante à lui communiquer.

— Avouez-le, Morlot, vous conservez un doute au sujet du comte de Montgarin.

— Oui, et il faut absolument que ce doute n'existe plus ou qu'il devienne une certitude.

— Mon cher Morlot, je crois que de ce côté vous faites fausse route.

L'ancien agent de police eut un sourire singulier.

— Tant mieux si je me trompe, répondit-il.

Il ne voulait pas dire encore à Gabrielle que de fortes présomptions lui désignaient le comte de Montgarin comme un complice de Sosthène de Perny.

Le lendemain matin, à huit heures, Morlot reçut la lettre d'invitation de la duchesse de Commergue adressée à M. le baron de Ninville.

Un instant après arriva l'agent de police Mouillon, qu'il n'avait pas vu depuis deux jours.

La figure de Mouillon exprimait le contentement.

— Eh bien ? l'interrogea vivement Morlot.

— Je crois bien avoir trouvé le terrier.

— Enfin ! exclama Morlot, laissant éclater sa joie.

Ils s'assirent en face de l'un de l'autre.

— Maintenant, mon cher Mouillon, reprit Morlot, je vous écoute.

— Le comte de Rogas n'est pas précisément un homme facile à

surveiller ; comme tous les individus qui n'ont pas la conscience tranquille, il est d'une prudence extrême et n'oublie jamais de s'entourer d'une infinité de précautions. Trois ou quatre fois, comme je vous l'ai dit, et bien qu'il n'ait pu soupçonner que je fusse à ses trousses, il est parvenu à m'échapper.

—Oh ! c'est un habile coquin.

—Hier soir, un peu avant neuf heures, continua Mouillon, étant à mon poste d'observation, rue d'Astorg, je vis s'ouvrir la porte de l'hôtel de Montgarin et sortir un homme chaudement enveloppé dans son paletot. Un instant après, l'individu, que je n'avais pu d'abord reconnaître passa devant moi sans m'apercevoir. C'était le comte de Rogas. Evidemment, il ne va pas en soirée, pensai-je ; car j'ai oublié de vous dire qu'il était coiffé d'un chapeau de feutre rond. Quand il fut à une certaine distance de moi, je m'élançai sur ses pas, mais en ayant soin de maintenir entre nous la même distance utile, car à chaque instant il jetait un regard rapide autour de lui. Je supposai avec raison qu'il craignait d'être suivi, et je compris, dès lors, que, cette fois, je n'allais point perdre mon temps.

Devant l'église Saint-Augustin il entra dans un débit de tabac où il acheta quelques cigares ; il en alluma un et monta le boulevard Malesherbes. Soudain, il s'effaça à l'angle d'une rue. Je hâtai le pas et mes yeux le retrouvèrent dans la rue de Rome. Il arriva au boulevard extérieur, et à travers un dédale de petites rues où dix fois je faillis le perdre de vue, il traversa les Batignolles. Nous nous retrouvâmes rue De Maistre, qui est, comme vous le savez, bordée des deux côtés par les murs du cimetière du Nord. J'étais de plus en plus convaincu que j'allais faire une découverte sérieuse. Ce ne pouvait être seulement dans un but de promenade qu'un élégant comme le comte de Rogas s'aventurait dans ce quartier excentrique.

Bref, nous grimpons le tournant de la rue Lepic et nous voilà devant le moulin de la Galette. Nous descendions vers l'ancien abreuvoir. Là, mon homme prend une rue à droite et passe devant le cimetière de Montmartre.

Depuis les Batignolles, il allongeait le pas ; maintenant il avance lentement, ne faisant aucun bruit. Il est de ceux qui pensent que quand on prend des précautions on n'en saurait trop prendre.—Allons, me dirais-je, nous approchons.—Posant mes pieds doucement sur le sol, courbé, me rasant dans l'ombre, je pénétrai, derrière mon homme, dans une ruelle étroite et obscure qui traverse le haut de la rue du Ruisseau et avoisine celle des Rosiers, où furent fusillés les généraux Clément Thomas et Lecomte. La nuit était si épaisse que je ne voyais pas dix pas à devant moi.

Tout à coup, j'entendis un petit grincement de fer, puis, à ma gauche, des pas légers dans un bruissement de feuilles sèches, et enfin le bruit d'une porte qu'on ouvre et qu'on referme. Alors, à tâtons pour ainsi dire, cherchant l'endroit où le comte de Rogas était entré, j'arrivais au bout du mur entièrement caché sous du lierre et des ronces. Un peu plus loin, dans ce mur, je trouvai une porte. Était-ce cette porte que mon homme avait ouverte pour pénétrer dans un jardin d'abord, et ensuite dans une habitation ? Je ne pouvais que faire cette supposition ; car, même en m'accrochant au lierre pour regarder par dessus le mur, je ne pus voir que des arbres ou des massifs d'arbustes sans feuillage ; pas un filet de lumière pour me révéler l'existence d'une maison. Mais le bruit de la porte que j'avais entendu me prouvait que le comte de Rogas était entré dans une demeure quelconque. Je prêtai l'oreille. Rien. Le silence était complet. J'allai jusqu'au bout de la ruelle. Je trouvai encore deux portes semblables à la première, l'une dans un autre pan de mur, l'autre dans une haie, attachée à un poteau, et je finis par me convaincre que le comte de Rogas était entré par la première de ces portes. J'y revins. Faisant le moins de bruit possible, je me hissai sur le mur et me blottis dans le lierre.

J'attendis plus d'une heure. Je commençais à ne pas avoir chaud et à perdre patience.

Enfin, j'attendis des pas résonner sur les marches d'un escalier ; bientôt une porte s'ouvrit et un jet de lumière éclaira subitement une partie du terrain. Alors je pus voir le rez-de-chaussée de l'habitation, qui n'était qu'à vingt cinq ou trente pas de moi. Le comte de Rogas et deux autres individus sortirent de la maison.

Mouillon poursuivit :

—L'un des deux individus portait une lanterne sourde. Ils se dirigèrent vers la porte du mur. Je ne suis pas peureux, monsieur Morlot, mais j'avoue qu'à ce moment je n'étais pas tout à fait à mon aise. Je comprenais le danger de ma position ; si j'étais découvert, ces trois hommes étaient capables de m'assassiner.

Le comte de Rogas et un des deux hommes causaient à voix basse. Comme j'étais tout près d'eux, si près qu'en étendant les bras j'eusse pu toucher la tête du comte de Rogas, je parvins à saisir quelques mots. Bien que ces mots n'eussent pour moi aucune signification, je les ai gardés dans ma mémoire afin de vous les rapporter :

Le comte de Rogas.—Pareille folie...perdre tout...

L'autre.—Situation... toujours maître...

Le comte de Rogas.—Nouvelle difficulté... argent... retard forcé... maladie grave... parti... morte... plusieurs mois.....

L'autre.—Ma vengeance...

Ces deux mots, les derniers d'une réponse assez longue, arrivèrent seuls à mon oreille.

Ils causèrent encore un instant, mais si bas qu'il ne me fut plus possible d'entendre. Enfin, l'homme à la lanterne ouvrit la porte, le comte de Rogas disparut dans l'obscurité de la ruelle, la porte se referma et les habitants de la butte Montmartre rentrèrent dans leur demeure.

—Mouillon, avez-vous pu voir assez bien ces deux hommes pour me dire comment ils sont ?

—Vous tracer leur signalement me serait impossible. Je n'ai pu faire que certaines remarques. Ainsi je puis vous dire qu'ils sont l'un et l'autre de haute taille, qu'ils portent toute leur barbe, que celle de celui qui causait avec le comte de Rogas est toute blanche, tandis que celle de l'autre m'a paru très-noire ; enfin, autant que j'ai pu en juger, il m'a semblé qu'ils étaient du même âge.

—Quel âge, selon vous ?

—Entre cinquante et soixante.

—Eh bien, Mouillon, je suis sûr maintenant que ces deux hommes sont ceux que nous cherchons. Mon cher ami, je vous félicite et je vous remercie...

Enfin, nous les tenons !

—Pas encore, monsieur Morlot, mais si vous m'en donnez l'ordre la nuit prochaine...

—Malheureusement, répondit Morlot en secouant la tête, nous ne pouvons pas nous débarrasser d'eux aussi vite et avec cette facilité. Sans doute, nous pouvons les livrer à un juge d'instruction comme prévenus d'avoir commis deux et même trois tentatives d'assassinat contre la personne du marquis de Coulange. L'enquête parviendrait certainement à découvrir les preuves que nous n'avons pas encore ; mais ils ont des complices que je veux également mettre entre les mains de la justice. L'un de ces complices, et celui-là n'est pas le moins redoutable,—est le comte de Rogas. Je dois y regarder à deux fois avant de faire lancer contre cet homme, connu dans le monde parisien, qui représente un personnage, un mandat d'amener.

Combien y a-t-il encore d'autres complices ? Je l'ignore. Je veux le savoir. Il faut que je sache aussi jusqu'à quel point chacun d'eux est coupable.

D'ailleurs, mon cher Mouillon, je dois tenir compte de bien des choses ; certaines considérations m'obligent à être très circonspect et à n'agir dans cette grave affaire qu'avec une extrême prudence. Donc, pour le moment, nous continuerons à nous tenir sur la défensive ; mais soyez tranquille, Mouillon, je ne tarderai pas à vous dire : " L'heure est venue, marchez ! "

Ah ! j'ai encore à vous remercier de m'avoir rapporté les mots que vous avez pu saisir de la conversation à voix basse entre le comte de Rogas et les autres individus. Entre deux mots j'en ai ajouté d'autres ; j'ai constitué des bouts de phrases ; cela me suffit. Je sais ce que disaient les deux complices.

XXXVIII

Il y avait beaucoup de monde chez la duchesse de Commergue. A peine pouvait-on circuler dans les magnifiques salons de son hôtel des Champs-Élysées.

Dans un petit salon, un cercle épais d'hommes et de femmes de tous les âges s'était formé autour d'une table de jeu. On jouait le lansquenot. A cette table, grave, parfait de tenue, était assis le comte de Rogas.

D'abord il avait perdu quinze cents ou deux mille francs ; puis son tour de tenir les cartes était venu, maintenant il gagnait toujours.

Cependant, depuis un moment, José Basco n'était pas à son aise. Devant lui, au premier rang du groupe de joueurs, un homme, qui ne jouait point, le regardait avec une persistance étrange. Il sentait son regard, non moins clair et perçant que le sien, peser sur lui, et s'il levait les yeux, il rencontrait la lueur sombre de ce regard qui le frappait en plein visage.

Or, cet homme, il le connaissait, il l'avait vu une fois déjà chez la marquise de Neuville, et il savait qu'il se nommait le baron de Ninville.

(A suivre.)

Letit air ancien
 POUR LE PIANO
 PAR Hansen

Vif et detache
 PIANO

mf

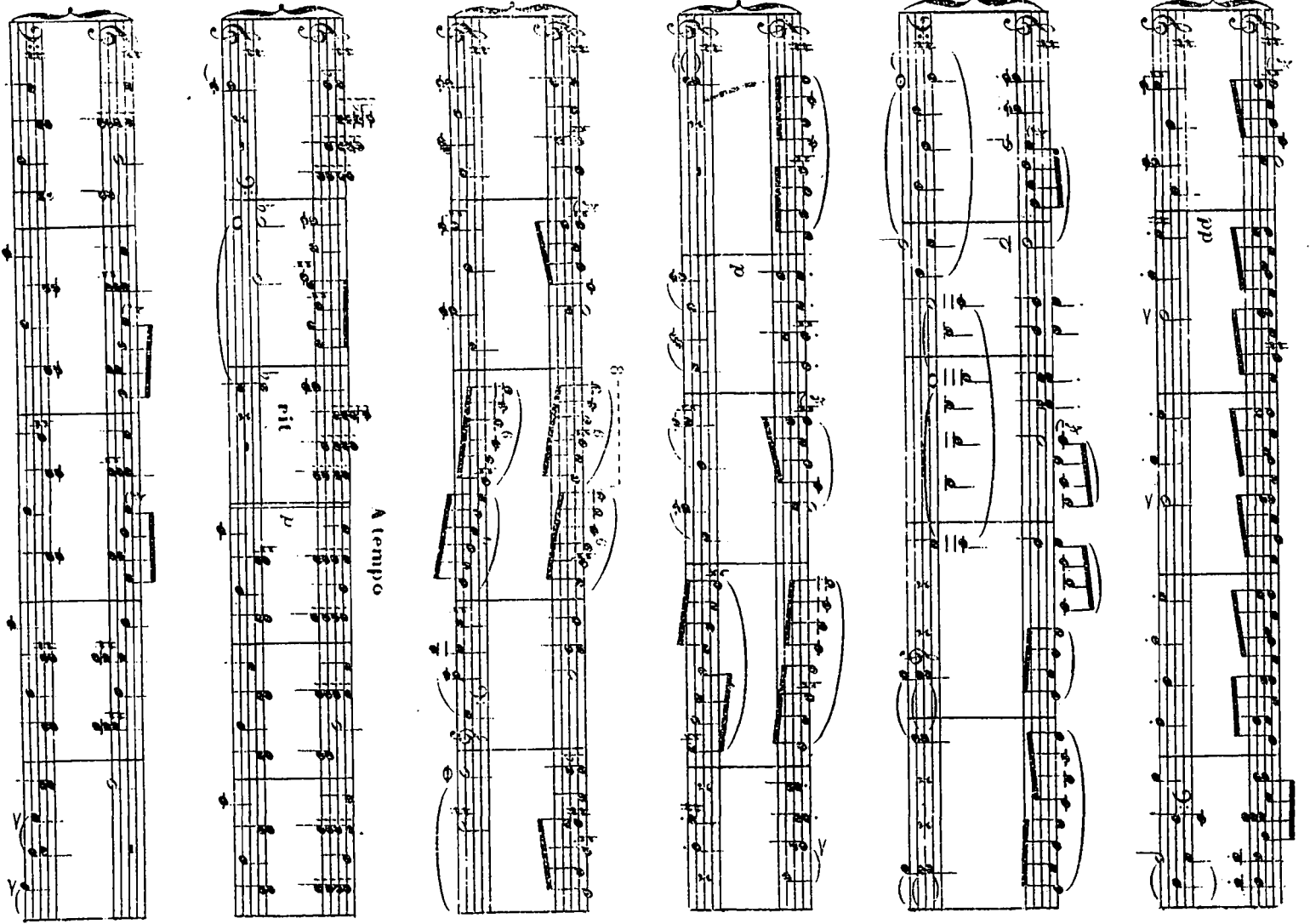
poco rit
 A tempo

cresc
p subito

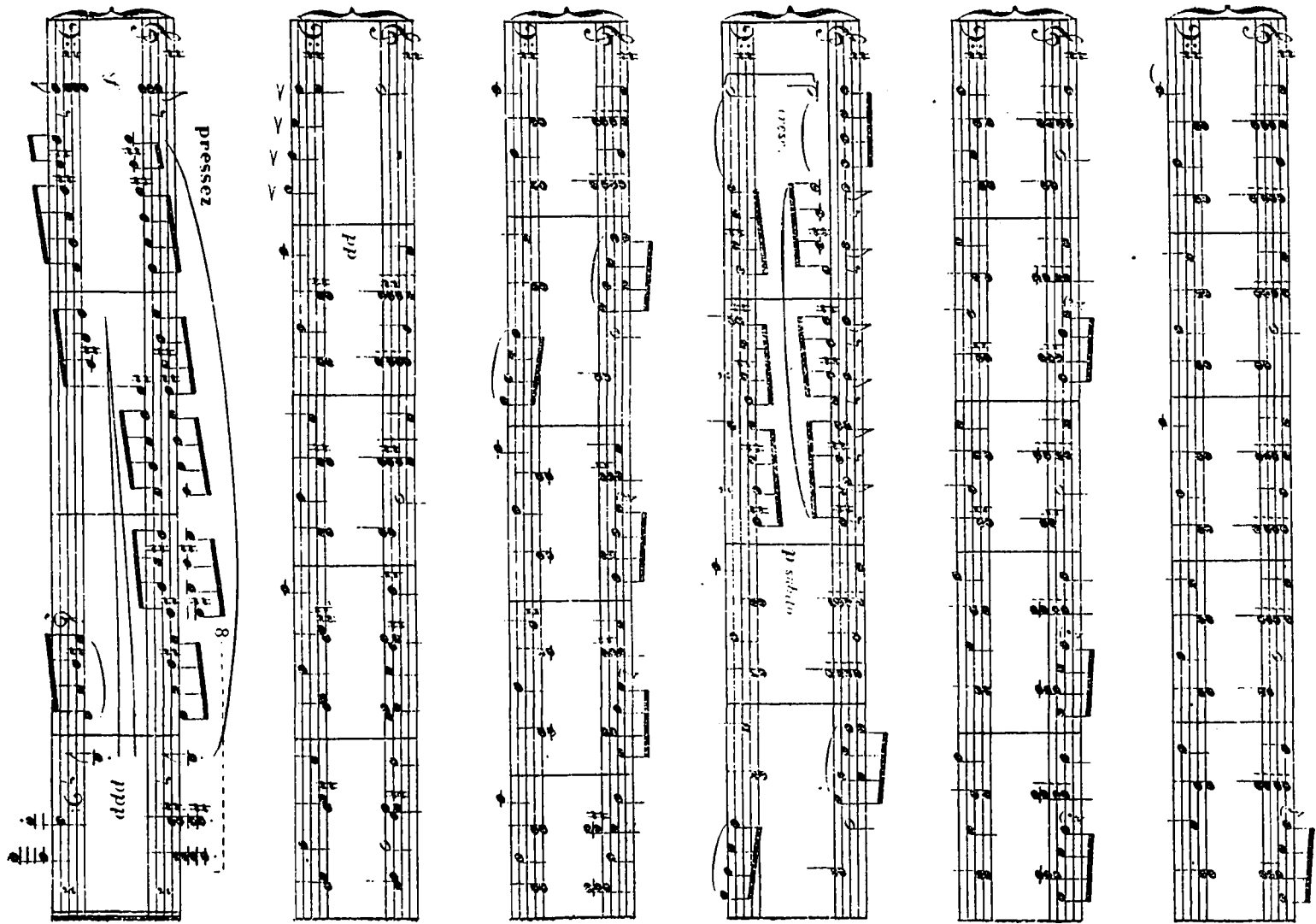
pp
mp

presser
ppp

p tris liger



Musical score system 1, consisting of six staves. The first staff has a *V* marking. The second staff includes a *rit.* marking and a *p* dynamic. The tempo marking *A tempo* is centered between the second and third staves. The system contains various musical notations including notes, rests, and slurs.



Musical score system 2, consisting of six staves. The first staff features a *presser* marking and a *ppp* dynamic. The second staff includes a *ppp* dynamic. The third staff has a *rit.* marking. The fourth staff includes a *rit.* marking and a *p subito* dynamic. The system contains various musical notations including notes, rests, and slurs.

NOUVELLE MODE



I

Bidou a un ballon et la tête remplie de méchantes idées. Comme Mr Dude passait sur la rue, Bidou a eu, de suite, ce qu'il avait à faire.



II

Mr Dude se promène victorieusement, la jambe tendue, l'air vainqueur, fumant un gros cigare. Il semble inaugurer une nouvelle mode.



III

Aussi, comme mademoiselle de la Haute-gomme l'a rencontré et qu'elle a souri, Mr Dude, charmé, a souri aussi. Bidou, lui a ri comme une baleine en brosse.

MON CHAT

Mon chat hôte sacré de ma vieille maison,
De ton dos électrique arrondis la souplesse,
Viens te pelotonner sur mes genoux, et laisse
Que je plonge mes doigts dans ta chaude toison.

Ferme à demi, les reins émus d'un long frisson,
Ton œil vert qui me raille et pourtant me caresse,
Ton œil vert semé d'or, qui, chargé de paresse,
M'observe d'ironique et bénigne façon.

Tu n'as jamais connu, philosophe, ô vieux frère,
La fidélité sottie et bruyante du chien;
Tu m'aimes cependant, et mon cœur le sent bien.

Ton amour claivoquant, et peut-être éphémère,
Me plaît; et je salue en toi, calme penseur,
Deux exquises vertus : scepticisme et douceur.

JULES LEMAITRE.

Les Aventures de Mathurin Gonec

ROI

Plusieurs fois j'avais remarqué aux oreilles de Mathurin une paire, — non point de ces boucles minces comme en portent assez souvent les marins, — mais d'anneaux énormes, en or massif, qui ne contribuaient pas peu à donner à sa physiologie de vieux dur-à-cuire son cachet d'originalité. Ces anneaux m'intriguaient, et je flairais à ce sujet une bonne histoire : j'en eus l'aubaine assez inopinément.

L'émeute — une émeute pour de vrai — grondait, l'autre soir, dans notre petit bourg : des bandes de matelots parcouraient le quai en hurlant; le syndic avait fait coffrer quelques pauvres gens du pays, coupables d'avoir pêché dans la baie, ce qui était, paraît-il, une contravention aux règlements. Le maire, ses adjoints, tout le conseil municipal, convaincus d'avoir soutenu trop mollement les revendications de leurs administrés, après un beau charivari, venaient d'être forcés de donner en bloc leur démission; la crise municipale était ouverte, et l'on redoutait, pour le soir, une révolution!

Je m'acheminai vers le rouffe de Mathurin, sûr d'y obtenir des renseignements de premier choix. Je trouvai mon vieil ami furieux : « Pourquoi qu'il y avait deux poids et deux mesures? Pourquoi qu'on envoyait en prison, pour une misère, des pères de famille qui avaient besoin de gagner leur pain, alors qu'on ne disait rien, l'été, aux beaux messieurs de Paris qui ne se gênaient pas pour raffer tout le poisson de la baie avec leurs filets perfectionnés? »

Comme j'étais en train d'écouter ces doléances, les pêcheurs arrivèrent, exposèrent à nouveau leurs griefs, et, après que Mathurin leur eut payé une tournée de *blanche*, lui firent connaître l'objet de leur visite, qui était de lui offrir une place dans le nouveau conseil. Il accepta simplement, en homme qui a conscience de sa valeur, et, après une nouvelle tournée, les pêcheurs repartirent enchantés.

— Eh bien, m'écriai-je, une fois seuls, vous voici dans les honneurs jusqu'au cou, père Mathurin?

Il eut un haussement d'épaules dédaigneux.

— Les honneurs! N'allez pas vous imaginer, au moins, que si je consens à entrer dans leur conseil, ça soye par ambition? Quand un homme a été roi...

J'ouvris des yeux énormes.

— Roi? j'ai bien entendu, père Mathurin? Vous avez été roi, vous?

— Et pourquoi pas?

Il redressa sa vieille échine voutée, avec un air de souveraine majesté que je ne lui connaissais pas.

— Oui, monsieur, j'ai été roi, moi, Mathurin Gonec ici présent, en per-

sonne naturelle, natif de Vannes en Morbihan; et si j'avais voulu, je le serais encore, roi, vu qu'on ne m'a pas mis à la porte, au contraire, ainsi que je m'en vas avoir l'honneur de vous l'introdufibilisor dans l'entendement.

Alors, les yeux vagues, fixés par delà la vaste mer aux horizons lointains, Mathurin commença.

— Cric!

— Crac!

— En ce temps-là, j'étais sur le *José-Maria*, de la rivière de Nantes, — un méchant sabot, entre parenthèses, soit dit sans le flatter. — Or donc, pour aborder dans ce fichu pays de « bois d'ébène, » au fond du golfe de Guinée, faut passer la barre, ce qui n'est pas commode du tout, vu qu'elle est formée par trois lignes de lames pouvant bien aller dans les quarante et même cinquante pieds de haut. — Cré nom! quand c'est qu'on a vu ça une fois en sa vie, ça ne s'oublie plus.

— Et cette barre, père Mathurin, vous l'avez passée?

— Un peu, mon neveu, et que j'aime mieux que ça soye fait qu'à faire, — entre nous.

— Mais comment un canot ne chavire-t-il pas milieu de lames pareilles?

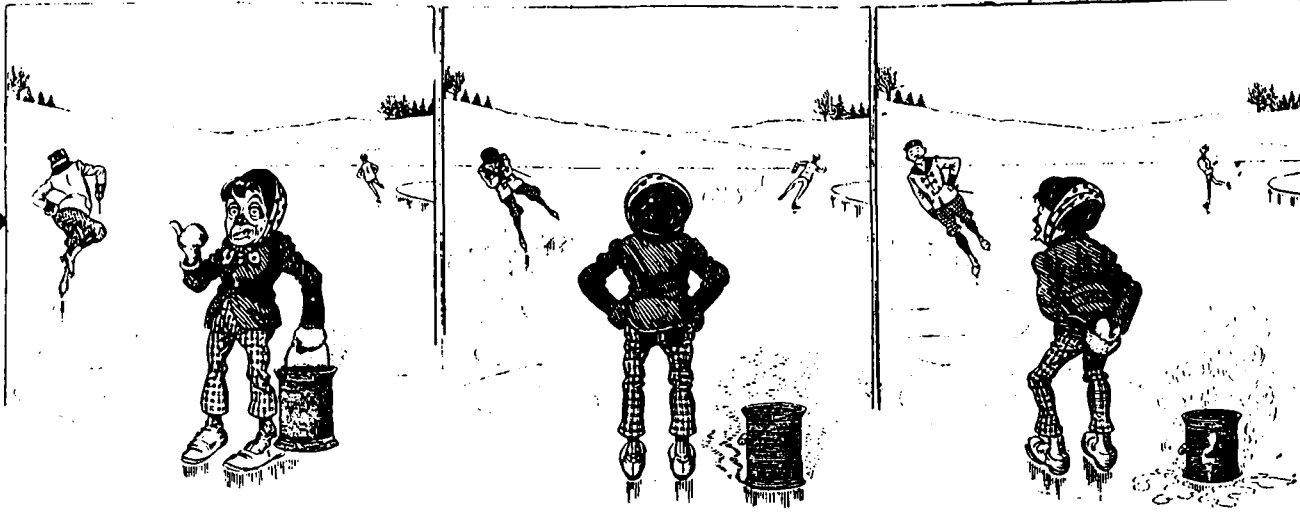
— Un canot? ben, vous vous fichez du monde? est-ce que vous vous figurez qu'un chrétien s'aurait le premier imaginé de se pomoyer dans un pareil branle-bas? On s'amène à bord des pirogues aux moricauds. Là-dedans, y sont généralement de douze à seize, qui piochent l'eau avec des pagaies, et un homme de barre qui se tient debout à l'arrière, avec un aviron lui servant de gouvernail. Celui-là, c'est le patron, et aussi comme qui dirait un conjureur de sort, — un feticheux qu'ils appellent ça; — il tient dans sa main une queue de vache, et il la fait aller comme ça pour couper la lame. Arrivés à la barre, au commandement du patron y se mettent tous à souquer que je te souque, et à brailler que je te braille, des-z-hurléments, mes amis, que c'est pire cent fois que la trompette à

DEVINETTE



— Voyez-vous le bonhomme avec son bâton?

QUAND ON NÉGLIGE SON DEVOIR



I
Bidou était apprenti plombier chez son oncle qui, cet hiver, l'envoya porter un réchaud allumé de l'autre côté de la rivière en lui recommandant de se dépêcher. Mais Bidou aimait beaucoup à voir patiner et...

II
...son attention ayant été attirée par les grâces de plusieurs artistes, il déposa philosophiquement son fourneau, mit ses mains dans ses poches et admira de tous ses yeux.

III
Il admira longtemps. C'était les plus habiles patineurs qu'il eut vus de sa vie ! Bref, il admira si longtemps...

Josaphat : on est enlevé comme une plume, et, le temps de passer sa chique de tribord à babord, on est rendu. Dam, tant pis si on manque son coup, rapport aux requins, qui ne vous manqueraient pas, eux, les gredins. Aussi pour les écarter, y sont sur le rivage d'autres féticheux, avec leurs queues de vaches et des sonnettes ; en plus de ça, de temps en temps y font des adorations devant des petits tas de sable, ou qu'y plantent des pipes, et qui sont leurs dieux à eux, censément.

Pour lors, notre fret déchargé et nos arachides à bord, je fus détaché à terre avec le second et un novice, à seule fin de rapporter en échange d'un baril de tafia une livraison de poudre d'or pour la pacotille du capitaine.

Débarqués, mes sauvages chargent le baril, et nous expliquent, par signes, de les suivre, vu que la poudre d'or était restée dans leur village, de l'autre côté de la lagune. Nous, naïfs comme Baptiste, nous leur-z-y emboîtons le pas tranquillement. En chemin, nous rencontrons une autre troupe de moricauds, et alors, à un signal, ni vu ni connu je t'embrouille, voilà qu'y nous sautent sur la co'quinte, dix contre un, nous étranglent à la mode de leur pays en nous enfonçant le pouce dans le gosier, — jusque-là, quoi, pas moyen de dire ouf ! — nous ficellent comme des saucissons, et, en route, petits, sur le dos des moricauds !

Au bout d'une heure, nous arrivons à leurs cases, on nous jette à terre sans cérémonie, et nous faisons tous trois nos petites réflexions, qui n'étaient pas couleur de roses, je vous prie de le croire ; nous connaissions cette sale engeance, et notre sort était net comme tripette, là-dessus, il n'y avait pas à se faire des illusions.

Il paraît — j'appris ça plus tard — que le roi était malade, en train, comme qui dirait de filer son dernier nœud, qu'il ne laissait point d'héritier, et quo notre mort, à nous autres blancs, était destinée à lui rendre la santé.

J'en ai bien vu de toutes les couleurs dans mes quarante ans de navigation, mais jamais, monsieur, non jamais, je peux bien vous l'avouer, je n'ai eu une frousse comme dans le moment où nous vîmes défilier en procession les fétiches de ces païens, et le grand bassin d'argent où étaient posés en travers le couteau de justice et le bâton du roi mourant. — C'est que ce bassin (et nous le savions !) sert à rapporter au roi, et à lui présenter dessus, les têtes de ceux qu'il destine à l'insigne honneur d'être immolés pour sa petite satisfaction personnelle.

Sur un signe d'un des envoyés de guerre, on nous charge à nouveau comme des paquets, on nous dépose devant le moribond, et alors — que vous dirai-je ! — on dépouille le novice, ou lui scie le cou avec un mauvais couteau ébréché. Y poussait des cris, le malheureux, à faire pleurer une statue ! — Lui expiré, c'est au second, et enfin à vot' serviteur, qui n'en menait pas large, aussi vrai que voilà mon verre et que je bois à vot' santé. — Cric ! — Crac !

Si encore leur satané couteau avait été bien aigilé ! — Enfin !... Je fais mon acte de contrition, je recommande mon âme à notre mère sainte Anne, et je ferme les yeux tandis qu'y me mettent nu comme un ver de terre, sauf vot' respect. — La vilaine minute, cré nom ! Je veux bien être un vieux gniaf — comme disait le dragon au siège de Paris — si ce moment-là ne m'est pas compté là-haut pour vingt années de purgatoire et plus !

— Eh bien, alors ?

— Alors ? Vous ne vous imaginerez jamais ce qui arriva. Faut vous dire, d'abord, que dans mon jeune temps, un ancien qui m'avait pris en affection m'avait tracé sur la poitrine un tatouage très compliqué. — Au fait, si vous voulez juger, la vue n'en coûte rien, regardez moi cette image, et dites-vous que sans elle il y a beau temps que la tête à votre ami Mathurin, ici présent, serait pourrie là-bas, bien loin, au bout d'un pieu. — Paraît que ce dessin était le portrait craché d'un animal de ce pays, ou qu'il était fétiche, ou une manière de dieu, comme

qui dirait, Enfin bref, quand je rouvris les yeux, voilà donc que je trouvai tous mes sauvages prosternés devant mon Mathurin, et criant : " Dahomé ! " tandis que le roi rendait au diable sa vilaine âme de sagoin.

— Et l'on vous proclama roi à sa place ?

— Roi, monsieur. Là-bas, les révolutions ça n'est pas plus compliqué que ça ! — Un roi tout nu, par exemple, sauf vot' respect ; pas longtemps, c'est vrai, vu que j'héritai d'abord du chapeau à plumes et du parasol du défunt.

C'était très rigolo, vous savez d'être roi. A longueur de jour, j'avais autour de moi un tas de moricauds,

occupés à m'éventer et à se prosterner à mes genoux. Ça m'amusait beaucoup dans les commencements, et ce que je me fichais des bosses tout seul, en dedans, non, vous ne vous faites pas une idée de ça. Mais, à la fin des fins, ça me parut fadasse, d'autant que dix-huit mois après mon avènement, je devais ordonner, suivant la tradition, les massacres de la Grande Coutume, pour faire honneur à mon prédécesseur défunt. L'échéance approchait, et cette boucherie, ça me déplaisait. Je songai donc à filer en douceur, — mais comment ? Heureusement que, dans mon embarras, deux de mes sujets ayant eu la bonne idée d'aller marauder dans une factorerie anglaise des environs, y furent reçus à coups de fusils, et estourbis. Ça me fut un beau prétexte pour flanquer une pile mémorable aux Inglishes, et de m'approcher de la côte par la même occasion.

Ecoutez, monsieur, je serais un ingrat si je n'avouais pas que j'ai une veine de pendu, là, vrai, de pendu ! Imaginez donc que le lendemain de la pile, au matin, je me promenais sur le bord de l'Océan, avec mon porte-parasol et tout mon état-major de moricauds, quand, monsieur, quoi que j'aperçois à trois cents brasses de moi ? — Une corvette, une corvette battant le pavillon français !

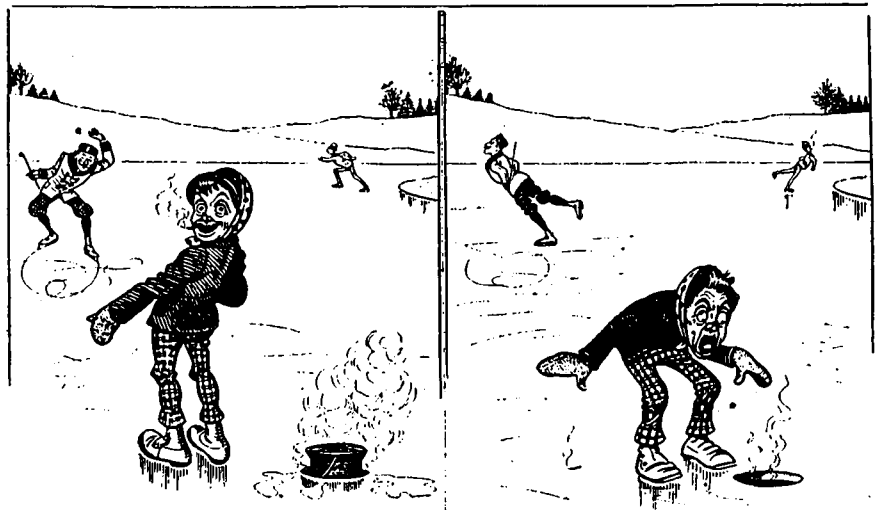
Cré nom ! je vous prie de croire que je ne me fis pas longtemps prier pour prendre mon parti ; la mer était belle exceptionnellement, la barre faible ; — une, deusse ! v'lan, que je détaille, et en deux temps et trois mouvements !

Ah ! oui, mais, doucement ; ça ne se passe pas là-bas comme en France, ou qu'on fait des révolutions à la seule fin de flanquer de la pelle au dos à nos souverains ; voilà donc tout mon état-major de grands officiers qui, après une minute de stupeur, se met en devoir d'appuyer une chasse de calibre à mon Mathurin.

Je pique une tête dans l'eau, tous mes salopiards de sujets piquent une tête de même, comme une bande de grenouilles, et hardi-là, Mathurin, on sait nager ou on ne sait pas !

Ça fut dur, et, quoique ça coûte à mon amour-propre d'avouer ça, les moricauds gagnaient sur moi : comme j'arrivais sous l'avant à la corvette, mon porte-parasol, — l'animal ! me soufflait déjà dans le dos ! On connaît son affaire ! — une, deusse, — je me retourne d'un seul temps, et je te lui

QUAND ON NÉGLIGE SON DEVOIR — (Suite et fin)



IV
...que, négligeant complètement son devoir, et son fourneau, il n'eut d'yeux que pour les ronds élégants décrits par un virtuose du patin.

V
Hélas ! Bidou vient d'avoir un éclair de bon sens ! Il se retourne ! Et il constate avec horreur que son réchaud vient de partir pour un monde inconnu. Gare au retour, Bidou !

UN MONSTRE



Madame Bonneville.—Alors, cette pauvre madame Aloreille est très malade. Qu'a-t-elle donc ?

Madame Bonbec.—C'est d'insomnie.

Madame Bonneville.—D'insomnie ! Et quelle en est la cause ?

Madame Bonbec.—Comment, vous ne le savez pas ? Mais c'est son mari qui en est la cause. Il parle toujours en dormant et cette pauvre femme ne peut dormir, essayant toujours de savoir ce qu'il dit.

administre le coup du lapin, — comme ça, — sur la nuque ; y coule au fond, et, trente secondes après, je m'affalais sur le pont de la corvette, pendant que les requins, accourus à la petite fête, se taillaient des biftecks dans les entrecôtes à mon état-major.

—Très drôle, père Mathurin, et, — c'est tout ?

—Tout ? — non pas, dit-il en se grattant la tête. — Le roi défunt laissait une veuve, — une femme superbe, faut pas mentir. — Paraît que j'y avais tapé dans l'œil, à cette veuve ; toujours est-il que je l'avais épousée, même que ça me fit bien des jaloux.

—Bah !

—Oui. Mais, figurez vous qu'en 65, un jour que je me pomoyais, comme ça, à Marseille, sur les quais, avec des copains, on entre dans une baraque, où l'on marquait sur l'affiche qu'y-z-y montraient dedans des Dahoméens. Quoi que je vois, monsieur, dans un coin ? — Ma propre femme, en personne naturelle, madame Mathurin, quoi ! pas moyen de s'y tromper, malgré qu'elle était devenue laide, sauf vot' respect, comme une culasse de chaudron ; même que qu'elle me reconnut, elle aussi.

—Ah ! et, vous vous jetâtes dans ses bras ?

—Je me jetai dehors, pas de bêtises ! — Vingt nœuds à l'heure que j't'attends !... A vot' santé, monsieur !

—A votre santé, père Mathurin !

MAXIME AUDOIN.

CAFÉ DE TEMPÉRANCE

—N'est-ce pas que c'est une excellente idée, ces cafés de tempérance !... On y mange bien.

—Très bien, ma foi...

—Et puis, ce n'est déjà pas si désagréable de boire du lait en mangeant.

—D'autant plus que ce lait est excellent.

—Oui, pour de l'ordinaire, il n'y a rien à dire... Mais ils ont mieux que cela ici... Je vais me permettre de vous offrir une bouteille de vieux...

Garçon !...

LE GARÇON.—Boum !...

—Donnez-moi la carte des laits...

LE GARÇON.—Voilà.

—(Consultant la carte.) Vous allez m'en dire des nouvelles... (Au garçon) : Apportez nous une bouteille de cacheté, 1872, avec des petits verres...

(Le garçon apporte la bouteille, la débouche avec précaution et remplit les deux petits verres)

—Fleurez-moi ce bouquet... Est-ce qu'on dirait que c'est du lait ?...

—Ma foi, non.

—Et, goûtez-moi ça au palais... C'est du Normandie et du vrai... Et cette transparence, voyez-vous cette transparence !... Si on ne dirait pas de l'eau !...

—C'est dommage qu'il sente un peu le bouchon...

—Vous faites erreur... Ce n'est pas le bouchon, c'est le renfermé, le vieux... C'est ce qui fait sa valeur... Encore un petit verre ?...

—Non, merci, vraiment... J'aurais peur...

—Eh bien, sortons, alors... Allons à l'air...

—C'est ça.

—Allons à la brasserie prendre quelque chose de raide. ARNOLPHE.

Comme les individus, les nations ont leurs anémies. — PHILOSOPHE.

CELA VALAIT MIEUX POUR ELLE

Le fermier Penoute et sa femme Josette s'en vont chez un dentiste de la rue St-Laurent, car madame souffre horriblement d'une dent.

Penoute.—Monsieur le dentiste, combien nous chargerez-vous pour plomber une dent ?

Le dentiste.—Dame, cela dépend du travail, cela vaut, suivant la difficulté, de \$2 à \$10 dollars.

Penoute.—Et pour l'arracher ?

Le dentiste.—Ça c'est un prix fixe, 25 centins seulement.

Penoute (se tournant vers sa femme).—Assieds-toi là, Josette, ça vaut bien mieux pour toi de t'en débarrasser de suite.

UN BUT TOUT TROUVÉ

Le docteur Priédur.—Maintenant que vous êtes en convalescence, mon cher monsieur, tout ce que vous avez à faire, c'est de prendre de l'exercice, beaucoup d'exercice.

Commencez par faire 5 milles, puis 10 milles, et même 15 milles par jour, cela n'en vaudra que mieux, mais vos promenades devront avoir un but.

Le patient.—Il est tout trouvé, docteur. Je marcherai pour essayer d'emprunter l'argent que va me coûter votre compte.

PAS UNE HEURE

M. Jeunemarié (qui va partir pour un voyage d'affaires).—Ah, ma chère amie, que je vais donc m'ennuyer quand je serai loin de toi. Je penserai constamment à ma petite femme chérie.

Mme Jeunemarié.—Et moi donc, mon amour. Je ne passerai pas un jour, que dis-je, pas une heure, sans penser à toi et aux présents que tu me rapporteras.

UN BON COMMERÇANT

La cliente (remettant sur le comptoir du pâtisseries un biscuit au raisin qu'elle avait acheté la veille) —J'ai acheté ce gâteau hier, ici, et il y avait quatre mouches mortes dessus.

Le pâtisseries.—Désolé, madame, mais apportez moi les quatre mouches et je vous remettrai quatre grains de raisin en remplacement.

CE QU'IL SAVAIT BIEN

Madame (s'éveillant en sursaut).—Dis, Baptiste, je crois que le bébé crie pendant son sommeil.

Monsieur (très grincheux).—Je n'en sais rien, mais je sais qu'il crie trop souvent pendant le mien.

UNE PAIRE DE SOULIERS ENLEVÉE

Un flou qui avait besoin d'une paire de souliers, après avoir communiqué à son camarade le moyen qu'il avait imaginé pour s'en procurer, entre chez un cordonnier et essaye plusieurs paires jusqu'à ce qu'il en trouve une qui lui convienne. Quand il eut fait quelques pas dans la boutique pour voir si ces souliers ne le gênaient pas, il approche de la porte ; son compagnon, qui guettait le moment favorable, lui donne un soufflet.

« Attends, attends, coquin ! dit le flou, tu me le payeras ! » Et il court après l'agresseur. Tous les voisins s'assemblent, et le cordonnier sur sa porte, tout en riant de l'aventure, leur disait : « Il l'attrapera ! il l'attrapera ! il a des souliers neufs. » Je ne sais s'il l'attrapa ; mais le crédule cordonnier en fut pour sa paire de souliers.

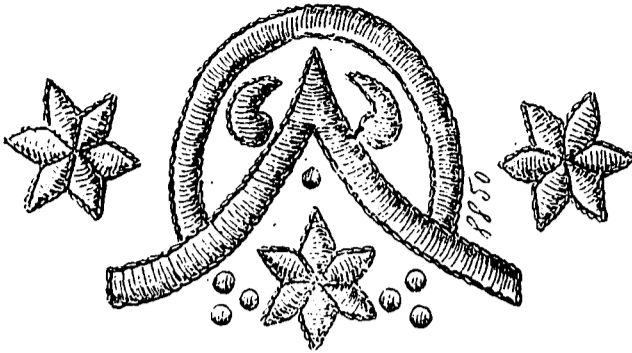
Pour se consoler, il apprit quelques semaines après que, à la suite de nouveaux exploits, les filous étaient attrapés à leur tour par la police, et qu'ils allaient payer par six mois de prison sa paire de souliers.

UN PROBLÈME



Henri (contemplant son nouveau petit frère).—Maman dit que c'est le docteur qui l'a amené ici ; Papa dit que c'est les anges ; la garde-malade m'a dit, tout à l'heure, qu'on l'avait trouvé sous un chou. Tout ça, ça n'est pas clair. Il doit y en avoir au moins deux qui ne disent pas la vérité.

MODES PARISIENNES



BRODERIE DE LA BLAQUE.

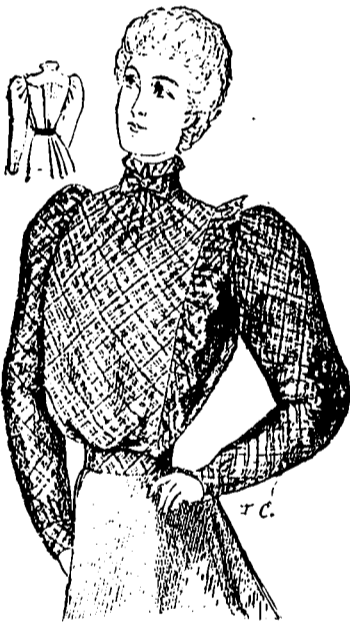


BLAQUE A TARAC ARABE.

BLAQUE ARABE EN DRAP BRODÉ.—Ce modèle est en beau drap bleu de roi, dont chaque côté est orné d'un joli motif brodé au passé en soie argent

Patron "Up to Date"

(Prime du SAMEDI)



No 209 Blouse pour dame.

les grandeurs de 30, 32, 34, 36, 38 et 40 pouces, mesuré à la poitrine.

MRS. HOWE HOWARD.

La dernière mode en fait de blouse est une combinaison forme chemise sur le devant, avec empiècement dans le dos.

Le modèle ci-contre s'exécute en soie écossaise. Manchettes, col et cravate en même étoffe.

Le devant revient par-dessus la ceinture et le côté droit, qui croise sur le côté gauche, est terminé par un volant cachant la fermeture. Le dos présente un empiècement à deux pointes, avec plissé jusqu'à la ceinture et couture sous le bras. Les manches sont de grandeur modérée et avec une seule couture; toutes les fronces sont retenues dans un poignet droit. Le col est rabattu; il peut être remplacé par un col de toile. La ceinture, unie, est également en soie écossaise.

Pour confectionner cette blouse à l'usage d'une dame de taille moyenne, il faut 4 verges $\frac{1}{2}$ d'étoffe en 22 pouces de largeur.

Le patron No 209 est coupé dans

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centims, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centims.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

INFORMATIONS

L'HORTICULTURE COLORÉE

Il s'agit d'expériences déjà commencées depuis quelque temps, et qui ont pour but de constater l'influence de telle ou telle couleur de lumière sur la végétation. M. Camille Flammarion a, pour cela, établi des petites serres ayant chacune un vitrage d'une coloration bien particulière, bleu, rouge, verte, etc., et il a obtenu des résultats très curieux, qui peuvent presque entrer dès maintenant dans la pratique. Fleurs et fruits montrent à peu près la même sensibilité.

Dans le bleu, les végétaux ne vivent guère, ils se conservent en un demi-sommeil, et c'est ainsi que des fraises de la serre bleue n'étaient pas plus avancées en octobre qu'en mai et toujours bonnes à cueillir. Voilà une façon assez particulière d'obtenir des conserves de fruits. Au contraire, les radiations rouges exaltent la végétation, les fraises prenant un

parfum d'une intensité rare; on comprend que cette particularité pourra être avantageusement utilisée par les jardiniers qui font des cultures pour les parfumeurs.

La couleur de la lumière qui parvient aux plantes a en même temps une grande influence sur la coloration et la forme de leurs feuilles; le cas se présente tout particulièrement pour le géranium. Ce sont là des phénomènes extrêmement curieux qui nous réservent sans doute encore bien des surprises.

LES MONTAGNES RUSSES MONORAIL

Nouvelle attraction pour les amateurs de montagnes russes; non seulement c'est quelque chose de différent de ce qu'on était habitué à voir jusqu'ici, mais cela présente plus de sécurité que la montagne russe classique. Dire monorail n'est peut-être pas tout à fait vrai, car le chariot où l'on s'embarque, qui est comme la moitié d'un de ces petits tramways bien connus du Jardin d'Acclimatation, s'appuie et roule à la fois par en haut et par en bas sur un rail fait d'une grosse barre de fer ronde. Les roues qui assurent son déplacement ont des gorges profondes qui les empêchent complètement de sortir du rail. La voie, supportée en l'air par une série de colonnes verticales en fer, présente les descentes et les montées caractéristiques de la montagne russe.

NOUVEAU PHONOGRAPHE PARLANT A HAUTE VOIX

Un inventeur français, M. Lioret, qui avait imaginé il y a quelque temps un phonographe extrêmement bon marché et donnant néanmoins des résultats assez satisfaisants, vient de créer un appareil qui constitue un progrès d'une très grande importance. Ce nouveau phonographe a la propriété de parler à voix haute: il n'est plus besoin, pour entendre ce qu'il débite, de s'introduire deux petits tubes dans les oreilles; ce n'est même plus un phonographe de salon. La voix, ou, d'une façon plus générale, les sons qui en sortent se perçoivent nettement à plus de 25 mètres de distance en plein air; on jurerait que c'est quelqu'un qui parle en enlant sa voix. Ce nouvel et ingénieux appareil va certainement recevoir de multiples applications.

LA ROTATION DE LA TOUR EIFFEL

On a dit souvent que la tour Eiffel pliait quelque peu sous l'effet du vent, en dépit de sa construction tout à jour, et il n'y a là rien de surprenant puisque les phares de nos côtes, malgré la rigidité du granit qui forme leurs murailles, oscillent sous la poussée du vent. Mais en dehors de cela, l'énorme masse métallique qui constitue la fameuse tour de 300 mètres, est particulièrement sensible aux variations de température. On sait quelle dilatation cause la chaleur sur le métal; or, chaque jour, les différentes pièces de la charpente de cette tour se dilatent inégalement sous l'influence des agents atmosphériques, et il est résulté que le sommet extrême de la construction décrit quotidiennement un curieux mouvement de rotation.

PARTAGE INÉGAL

La bonne d'enfants se félicitait d'avoir terminée son travail du matin, ayant baigné les deux jumelles Louise et Julie. Les entendant rire aux éclats, elle leur demande:

— Qu'avez-vous donc à rire comme cela, mes chéries?

Louise. — Rien, sinon que vous avez donné deux bains à Julie et rien du tout à moi.

DEVINETTE



— Méfie-toi, Louise, le gros chien est lâché!
— Oh est-il donc?

VARIÉTÉS

LE NOMBRE 7

On a découvert un rapport surprenant et mystérieux entre les 7 Notes de la Gamme, les 7 couleurs du Prisme, et les 7 Figures de la Géométrie. Une barre de fer chauffée présente graduellement les 7 couleurs, et frappée, rend les 7 Notes. Si on place à côté, sur une feuille métallique ou la tablette d'un piano, une poudre fine et légère, les vibrations musicales donneront à la poussière la forme des 7 Figures géométriques, Cercle, Ellipse, Cône, etc.

* *

Propos de plage.

Un journaliste, avant d'abandonner jusqu'à l'année prochaine nos plages *select*, rappelle opportunément une anecdote, qui date déjà d'assez loin.

C'était à Etretat.

Henri Monnier, l'immortel auteur de *Monsieur Monnier*, aperçoit sur la plage un couple récemment évadé de la rue Saint-Denis.

—Une telle quantité d'eau, disait le mari, finit par friser le ridicule...

—Sans doute, grommelle la dame; mais cela n'explique pas ce mouvement continu... les vagues... la marée...

Monnier jugea à propos d'intervenir :

—Ce mouvement, Madame, est produit par les poissons. Ces bêtes-là remuent beaucoup et produisent les vagues au moyen de leurs queues. En outre, deux fois par jour ils se retirent au large afin d'aller se faire pêcher, et comme ils ne pourraient rester à l'air sans périr, la mer les suit !...

* *

Les refroidissements.

Il y a un moyen simple d'éviter les refroidissements, c'est de fermer la bouche.

Lorsqu'on sort d'un chambre surchauffée, surtout tard dans la soirée, et qu'on respire par la bouche, on est presque certain de se refroidir. Il importe de tenir la bouche bien fermée et de respirer par le nez.

Neuf fois sur dix, on se refroidit en tenant la bouche ouverte lorsqu'on quitte une chambre surchauffée. Il faut fermer les yeux une minute ou deux.

Un grand niais en visite.

—La dame : Comment ! vous venez de passer huit jours à Paris et vous n'êtes pas allé voir Sarah Bernhardt ?

—Je l'avais déjà vue une fois au Havre, montant en wagon !

PAS DE COMPLICATION

L'enrouement peut conduire à l'extinction de la voix et le *Baume Rhumal* tue l'enrouement. 25c la bouteille.



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Une Recette par Semaine

Il arrive souvent en hiver qu'une conduite d'eau soit gelée, et la faire dégeler est quelquefois fort difficile sans s'exposer à la crever. Un moyen sûr et très simple consiste à enlever la neige s'il y en a, et à gratter un peu la terre sur le passage de la canalisation: on étend dans le sillon ainsi creusé une couche de vingt-cinq centimètres de chaux vive en poudre qu'on éteint en l'arrosant avec de l'eau. Il se produit de la sorte un grand dégagement de chaleur, mais dégagement progressif, qui fait fondre la glace des tuyaux.

B. DE S.

TRIO DE PROVERBES

Ce qu'art ne peut hasard l'achève.

x

Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.

x

Chauffe-toi tandis que le feu brûle.

SANCHO PANÇA.

Petites définitions :

Décapitation.—Une des conséquences les plus fâcheuses de la peine de mort.

Dame de charité.—Une personne tellement frileuse qu'elle a froid... même aux pieds des autres.

Applaudissements.—Le fumet du succès.

* *

Mme Poilras prend un fiacre. C'est en vain que le cocher frappe à coups redoublés sur sa haridelle, celle-ci ne paraît pas s'en apercevoir et ne va pas plus vite.

—Il faut que votre cheval soit bien dur pour ne pas sentir votre fouet, dit Mme Poilras.

—Dure... Crotte, dure ! répond le cocher, ô maman ! pendant le siège, tu l'aurais mangée pour de l'agneau.

—Madame, que vous avez un bel enfant, emblème de santé, que lui faites-vous ?—Je lui donne à manger trois fois par jour et le soir une dose de *Menthol Soothing Syrup*. Je vous assure que ce remède est indispensable pour les enfants.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

UN VRAI MAL AUX CHEVEUX



Monsieur Taupin a, ce matin, outre un terrible panari, ce qu'on appelle vulgairement un fort "mal aux cheveux". Il n'a qu'à s'en prendre à lui, du reste. Je lui conseille, en ami, d'aller voir le Dr Guibault, 313 rue Amherst, ou demander conseil à Mr J. H. Charles, 513 Avenue Laval, il me remerciera ensuite.

Mlle OLIDA OUELLETTE, de Montréal

Malade depuis 2 ans d'une Maladie Nerveuse et Faiblesse du Sang

Son médecin ne pouvait rien faire pour elle. Les Pilules Rouges du Dr Coderre l'ont guérie en très peu de temps. Les Pilules Rouges du Dr Coderre, véritables amies des femmes et des jeunes filles souffrant de faiblesse et de débilité.



Mlle OLIDA OUELLETTE

Il est vraiment pitoyable de voir des jeunes filles qui semblent promettre beaucoup pour l'avenir, frappées par la maladie, dont souvent elles ne reviennent que par une espèce de miracle. Quelle responsabilité à vous, mère de famille, qui ne veillez pas suffisamment sur la santé de vos jeunes filles ! Ces jeunes filles, Dieu vous les a données pour que vous les formiez à être plus tard, elles aussi, de braves, de fortes et bonnes épouses et mères de famille. A vous donc, incombent une grande tâche. Voyez votre pauvre jeune fille, elle est pâle, triste, elle n'a pas d'appétit, elle est sans énergie, elle souffre continuellement — cependant, elle ne se plaint pas, une certaine crainte ou honte l'empêche d'avouer ce dont elle souffre. C'est à vous, mère de famille, de veiller sans cesse sur cette précieuse santé. C'est à vous de renforcer votre enfant, de la mettre en état de combattre et remporter la victoire sur toutes ces maladies particulières aux jeunes filles qui, tous les jours, font tant de victimes. Ne retardez plus, peut-être est-il encore temps — voyez dans quel état est votre jeune fille, et ayez dès suite recours à un tonique puissant, à un traitement convenable.

Nous publions aujourd'hui le témoignage et le portrait de Mlle Olida Ouellette, charmante jeune fille qui demeure à Montréal. Mlle Ouellette a souffert pendant 2 ans de faiblesse particulière à son sexe et d'une maladie nerveuse, sans que son médecin puisse la guérir. Voici ce que Mlle Ouellette dit : Ma maladie a commencé par la faiblesse, mon sang était tourné durant deux ans, j'ai souffert de maladie nerveuse, j'avais comme une boule qui me montait à la gorge et je devenais prête à étouffer, j'avais tous les membres engourdis, j'avais des palpitations de cœur qui me rendaient bien faible, j'avais toujours mal à la tête, je n'avais pas d'appétit, ma digestion ne se faisait pas, j'avais aussi la figure et le cou couverts de grandes taches noires, je souffrais de constipation et d'irrégularités, j'étais au lit depuis 9 jours lorsque j'ai commencé à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. J'en ai pris plusieurs boîtes, car elles me faisaient du bien, j'ai continué à les prendre jusqu'à ce qu'elles m'aient complètement guérie de toutes mes maladies, je suis aujourd'hui mieux. Je suis mieux que je n'ai jamais été de ma vie, je suis beaucoup plus forte, mange bien et dort bien, mes taches sont toutes disparues, je n'ai plus

aucun symptôme de ma maladie. J'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr Coderre à madame Nantel, ma tante, ainsi qu'à madame Boné de Montréal, et je vais encore les recommander à toutes mes amies comme le meilleur des remèdes. Mlle Olida Ouellette, 119 rue Montcalm, Montréal, Canada.

Ne sont-elles pas étonnantes les guérisons opérées par les Pilules Rouges du Dr Coderre ! Un remède qui peut guérir en si peu de temps une maladie aussi grave que celle de Mlle Ouellette doit être nécessairement un remède très puissant. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent le beau mal, la suppression des règles, les règles douloureuses ou irrégulières, les pertes blanches, la constipation, les douleurs entre les épaules, dans les côtes, les reins, les palpitations du cœur, l'insomnie, l'indigestion, le mal de tête, et tous les maux de la débilité. Elles guérissent aussi toutes les maladies du changement d'âge, les

maladies des ovaires, chute de matrice et toutes les maladies particulières aux femmes. Pour vous guérir plus sûrement et plus promptement, écrivez à notre médecin spécialiste, donnez lui une description complète de votre maladie, ne lui cachez aucun symptôme, dites lui tout, vous n'avez rien à craindre. Adressez votre lettre au Département Médical, Boîte 2306, Montréal. Notre médecin seul ouvrira vos lettres, et les tiendra confidentielles. Allez, si vous souffrez, profitez de cette chance unique qui vous est offerte de vous guérir, ne négligez pas, notre médecin par ses avis, vous aidera beaucoup à vous guérir, sans frais, chez vous. Soyez prudentes, Mesdames, méfiez-vous des marchands qui vous diront que telles ou telles pilules rouges sont aussi bonnes que les Pilules Rouges du Dr Coderre, il n'y en a pas d'aussi bonnes, soyez prudentes, n'en acceptez pas. Si vous ne pouvez pas vous les procurer ou vous démentez, envoyez nous 39 cents en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat poste pour six boîtes, et vous recevrez par la maille, les Pilules Rouges du Dr Coderre, celles qui guérissent infailliblement les femmes. Adressez comme suit :

Cie Chimique Franco-Américaine,

Département Médical,

Boîte Postale 2306. MONTREAL, Can.

Bibliographie

Un Canadien-Français, Mr Gagnon, représentant de la Société de Colonisation à Mexico, va publier, à partir du mois prochain, une Revue bimensuelle ayant pour titre : *Le Mexique*. Cette revue étant destinée à faire connaître aux intéressés ce beau et riche pays, il en sera adressé un spécimen à chacun de ceux qui le réclameront. S'adresser, pour tous renseignements, à Mr Gagnon, Calle San Juan de Latran, No 4, Mexico.

Le peintre X passait hier sur le boulevard, le bras en écharpe.

—Tiens ! dit un de nos confrères, X s'est donc battu ?

—Non... Il a fait une chute de bicyclette... C'est la troisième fois au moins que ça lui arrive.

—Pas bête !... C'est sans doute pour qu'on le prenne pour un descendant direct du célèbre artiste grec, le peintre... Apelle !

Afin de se mettre dans les bonnes grâces du commandeur des croyants, son suzerain, le khédive d'Égypte vient de lui expédier par les voies rapides et franches de port — et d'allure — quatre jeunes filles arabes admirablement belles.

Hé ! hé !

Jolis cadeaux à faire à un... sultan.

* *

Petits dialogues :

—On va changer l'effigie des monnaies.

—Si les louis continuent à ne valoir que 20 fr., ce n'est pas la peine.

* *

La ce matin cette phrase dans un feuilleton en cours :

—Cet homme était si gros, si gras, qu'il avait des yeux de bouillon !!!

Oh ! ces romanciers !

Les *Pilules C. T. C.* aident la digestion et guérissent les maux de tête. En vente partout, 25c la boîte.

Amusements

PARC SOHMER

En attendant la réouverture d'été, le bel établissement du Parc Sohmer nous donne, chaque semaine, un avant goût des plaisirs qui nous y attendent. En effet, chaque dimanche, en matinée et le soir, nous avons eu des compagnies extrêmement fortes et des attractions telles qu'on en trouve peu souvent sur nos premières scènes.

Chacun des dimanches qui nous séparent du premier de mai seront aussi bien partagés, l'intention des habiles gérants du parc étant de ne rien négliger pour satisfaire leur clientèle.

Que chacun les encourage dans cette voie en se rendant en foule au Parc Sohmer; on ne s'y aperçoit nullement de la température, car le pavillon est bien chauffé.

On disait devant la petite Lili que M. X... était parti, abandonnant sa femme.

—Oh! la pauvre femme! reprend Lili. Alors si le bon Dieu lui envoie des enfants, ils n'auront plus de père!

* *

Première entrevue de fiancés.

Lui.—Oh! mademoiselle, comment vous remercier de m'avoir accueilli?

Elle.—Mais monsieur...

Lui.—Vous comprendrez ma joie: j'ai déjà été refusé par une dizaine de jeunes filles.

* *

A la Sorbonne.

L'examinateur, à un candidat bordelais:

—Quels sont les principaux affluents de la Gironde?

—La Garonne, la Dordogne... et l'Océan, qui se jette dans la Gironde au Bec-d'Ambiez!

* *

Nos enfants:

La petite Jeanne pleure tant qu'elle peut.

La mère.—Voyons, tu n'as pas honte de pleurer comme ça?

Jeanne (vivement, dans ses larmes).

—Comme ça?... Tu sais donc une façon qui fait plus de bruit?

* *

Nos bons domestiques.

Mariette, la nouvelle femme de chambre, à sa maîtresse:

—Dès que j'ai vu Madame, j'ai senti que je m'attacherais à elle.

—Ma figure vous a plu?

—Oui, Madame ressemble énormément à ma grande sœur.

La dentition devient facile à tout enfant auquel on donne le *Menthol Soothing Syrup*, il le soulage immédiatement et empêche les convulsions.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

JUBILÉ DE LA COMPAGNIE J. C. AYER A LOWELL, MASS.

Dans toutes les nombreuses annales industrielles de la Nouvelle-Angleterre, nous cherchions en vain à trouver un précédent à l'événement qui a eu lieu à Lowell la semaine dernière, sous le simple titre de "Jubilé de la Salsepareille d'Ayer — Cinquante années de guérisons," car on n'a jamais vu une réunion sociale aussi remarquable dans les plus beaux jours de l'industrie.

Sans précédent et hors de comparaison, il demeure sans parallèle dans l'histoire du commerce.

C'était une réunion de tout le personnel de la compagnie J. C. Ayer, depuis le trésorier jusqu'au plus modeste employé. C'étaient des compagnons qui s'étaient réunis pour passer une agréable soirée; la réunion avait un double but—célébrer le cinquantième anniversaire de cette célèbre maison et promouvoir les intérêts du plus grand facteur de l'industrie, la coopération, en réunissant ensemble comme amis tous les employés de la compagnie.

C'est M. Rose, le gérant intelligent, énergique et actif de la compagnie J. C. Ayer qui a suggéré l'idée de ce jubilé, il y a quelque temps, et les directeurs ont cordialement accueilli cette suggestion; on a aussitôt commencé à faire des préparatifs pour célébrer cet événement qui devait démontrer qu'après cinquante ans d'existence, après avoir passé par tous les revers et les paniques que l'on rencontre ordinairement en affaires, la compagnie de Salsepareille d'Ayer restait "au premier rang de toutes" et l'événement était marqué d'une manière ineffaçable.

La compagnie d'Ayer a été fondée par le Dr J. C. Ayer en 1838. Les débuts furent très modestes. Aujourd'hui, il y a, dans tout l'établissement, de trois à quatre cents employés. Un fait digne de remarque, c'est qu'un grand nombre de ces employés ont été à l'emploi de la maison presque toute leur vie.

De fait, dans les affaires de ce genre, il faut donner beaucoup d'attention au département des annonces. Le Dr Ayer a toujours eu confiance dans les annonces, et s'en servait en temps et lieu. Un département du grand bureau est consacré aux annonces des journaux, sous la direction de L. E. Pullen. La maison a maintenant des contrats avec près de huit mille journaux et magazines.

Le gérant est M. Alfred E. Rose, qui a fait sa réputation comme gérant du célèbre "H. O.", et plus tard comme gérant d'annonces de Scott et Bowne, les propriétaires de l'Emulsion de Scott. M. Rose a été, très jeune, à l'emploi des journaux, et il possède en outre une habileté remarquable, des manières très polies qui font des amis et font obtenir d'excellents résultats. Ces précieuses qualités l'ont placé, quoique jeune encore, parmi les hommes les plus éminents du pays.

Le banquet a été un grand succès. Des discours ont été prononcés par le maire de Lowell, A. E. Rose, Jacob Rogers et autres.

Lu ce matin, rue François-Clouet, l'écriteau ci-dessous, apposé sur une maison à étage unique:

A louer, second étage

Assez drôle, tout de même, la location d'un étage qui n'existe pas!

LES CONTRASTES

Le chaud est l'opposé du froid; le *Baumé Rhumal* est l'ennemi de la bronchite qu'il tue sûrement

LE BAIN TURC A 50 Cts.

Nous avons commencé à donner ces bains il y a quatre ans, nous avons obtenu des succès phénoménaux. N'importe quel soir vous pouvez prendre un bain turc aux BAINS LAURENTIENS pour 50c., meilleur que celui pour lequel vous avez peut-être payé une piastre.

OUVERT JOUR ET NUIT
Et le Dimanche matin jusqu'à 10.30 heures.

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

Dans un petit restaurant. Le garçon, transmettant l'ordre de deux clients qui, la veille, ne lui ont pas donné d'étrennes à l'occasion du jour de l'An, d'une voix retentissante: —Une côtelette panée... pour deux!

* *

Récits militaires. —...A ce moment ma compagnie traversait un pont. Mon *caporal* tombe à l'eau... —Il s'est noyé? —Non, mais il s'est mouillé et je n'ai pas pu fumer de toute la journée.

* *

La grève des Abattoirs: —Un ministre tout désigné pour servir d'arbitre dans la question des viandes. —Qui ça? —M. Boucher.

Nouvelle édition du . . .

|| JEU DE POKER ||

—PRIX, 10 CENTIMS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez: "Le Samedi", 516 Rue Craig, MONTREAL.

L'ONGUENT DU PÈRE ANCÉ

GUERIT:

Coupures, Brulures, Crevasses, Echauffaisons, Piqures, Morsures, Varicelle, Hémorroïdes, Eczéma, Herpes, Démangeaisons causées par la teigne.

En vente partout, 25c.

Depôt chez: ROD. CARRIÈRE, 1106 Rue Ste-Catherine

—Georgey est un beau petit garçon; il va aller donner une boîte de bonbons à sa sœur Katty, et puis le monsieur embrassera Georgey.

—Oh non... Georgey aime mieux que tu lui donnes la boîte et que tu embrasses Katty...

* *

Pas nouveau: X...—Il paraît qu'on vient d'inventer des vêtements sans boutons.

Y...—Oh! ça n'est pas nouveau!... Moi, je n'en ai jamais eu aux miens depuis que ma femme fait de la bicyclette!...

Menthol Cough Syrup a accompli plus de guérisons que tout autre remède au monde, pour la toux et le rhume. Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie tous les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL,

Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUFEL, Administrateur.

Decoupez ce coupon et envoyez 146 RUE ST-LAURENT

Tirage au Sort

D'un MAGNIFIQUE LOT A BATIR, 25 x 105

Situé à BEAURIVAGE, LONGUE POINTE.

Le nombre de certificats est limité et le prix n'est que de 10 cts chacun. Achetez de bonne heure.

Tirage Samedi, 26 Mars 1898, à 9 p.m.

Achetez vos billets aux bureaux de la SOCIÉTÉ DES ÉCOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES,

146 RUE SAINT-LAURENT

Noms } Inclus \$

Adresse } No. Cert.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No 209

Blouse pour dame.

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2318 20 Rue St-Laurent

Le jour de la fameuse bagarre au palais Bourbon, à la sortie de la séance, quelques personnes se précipitent vers un député dont l'œil présente des tons caractéristiques.

—Que vous est-il donc arrivé ?
—Voilà : J'étais dans un groupe, réclamant la lumière, toute la lumière, quand un de mes collègues a bondi sur moi et m'a violemment frappé au visage.

—Alors ?...
—Alors, j'ai vu trente-six chandelles !

—Savez-vous pourquoi l'empereur de Russie a un cuisinier marseillais ?
—Non ?
—Parce que le tsar dine à l'huile ! !

Un dentiste affiche les prix des opérations qu'il exécute dans son "Livre dentaire" :

Extraction d'une dent, 3 francs.
On fait une diminution pour la douane.

Tel. Bell 784

Dr F. T. DAUBIGNY
Médecin-Vétérinaire

Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

est Écurie de première classe

378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

Spécialité: Chirurgie

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU **Dr CODERRE**

PILULES POUR **GUERISON CERTAINE** DE **Noix Longues** (Composées) De **McGALE** Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES
Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

Dans une baraque de saltimbanque. Une énorme femme à barbe trône dans un coin ; à ses pieds, une fillette, une sébile à la main, reçoit les offrandes.

—Dis-donc, fillette, demande un spectateur, cette femme à barbe est ta mère ?

—Non, M'sieur, c'est mon papa.

Conversation avant la Toussaint :
Le gendre.—Voulez-vous m'acheter, belle-maman, une couronne funéraire pour envoyer sur la tombe de ce pauvre Berlureau.

—De quel prix la voulez-vous ?
—Oh ! tout ce qui se fait de meilleur marché... Comme si c'était pour vous, quoi !

Calino cause astronomie avec son fils.

—Est-il vrai, papa, que la lune influe sur le temps ?

—Au contraire, c'est le temps qui influe sur la lune ; la preuve, c'est que, quand le temps est couvert, on ne la voit pas.

ETABLISSEMENT EN 1888.

T. A. CARDINAL

Poseur d'Appareils à Gaz,
... A Eau Chaude et à Vapeur

. PLOMBIER .

Couvreur en Ardoise et Métaux
Entrepreneur de Canaux, Etc.

No 1 RUE LABELLE

Première porte de la rue Dorchester

MONTREAL

SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.

TELEPHONE BELL 7170.

Plusieurs dames sont réunies. L'une d'elles vient de chez son dentiste et se déclare désolée de ce qu'il lui faudra probablement subir une extraction, "la première !"

—Moi qui étais si heureuse, ajouta-t-elle, d'avoir conservé toutes mes dents !

Alors, sa fillette :
—C'est vrai, je les ai vues : elles sont dans une petite boîte !

On parle de la verte vieillesse qu'ont eue des compositeurs célèbres. Quelqu'un cite Rossini, Haydn, Gounod, Verdi...

—Et Auber, et Ambroise Thomas ! dit un autre.

—Oui, mais ceux-là étaient bien placés pour vivre longtemps, puisqu'ils étaient au Conservatoire !

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

Dr BERNIER
DENTISTE

NO. 60 RUE SAINT-DENIS

Lu dans un petit journal de province :

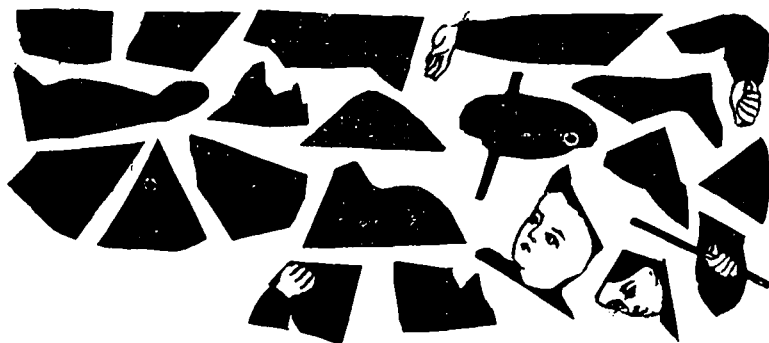
" Nous sommes heureux d'annoncer que notre député a pris une part des plus brillantes à la dernière bataille parlementaire. D'une main vigoureuse, il a saisi à la gorge un membre de la droite, tandis que, de l'autre, il allongea à un député du centre un coup de poing en plein visage..."

Et le journal ajoute :
" Les intérêts de l'arrondissement sont, on le voit, en de bonnes mains..."

Toto, qui va sur ses six ans, s'exerce à imiter des cris d'animaux :

—Mon fils, lui dit gravement son père, attends donc, pour faire la bête, que tu aies au moins l'âge de raison.

Casse-tête Chinois du "Samedi"— No 123



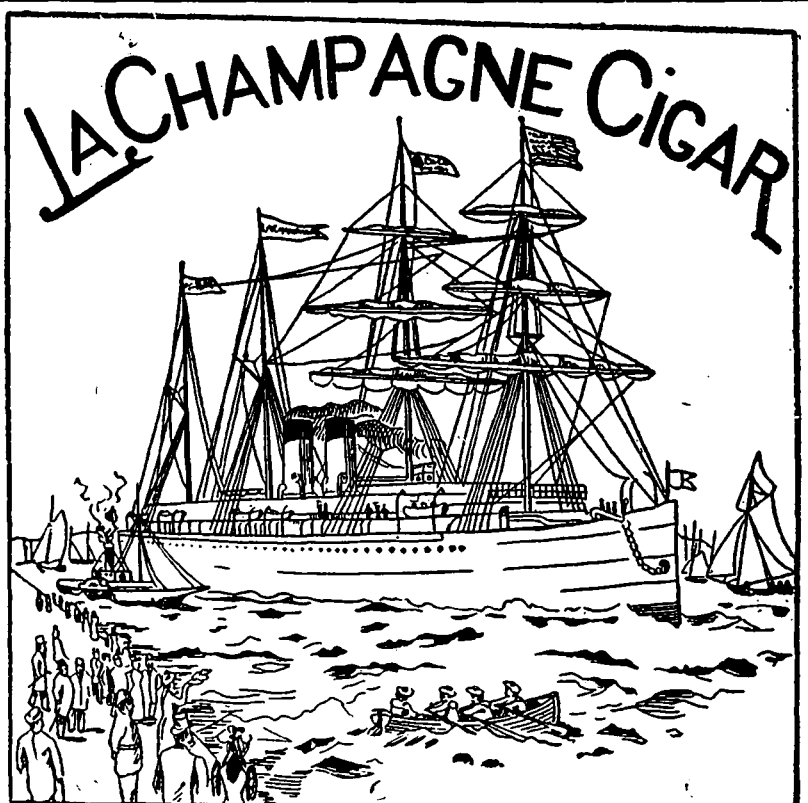
INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition : LES DEUX EQUILIBRISTES.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 30 mars, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 30 centimes en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.